Tome IV. N° 19 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Janvier 1921

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les Œuvres dans les Hommes

Edouard Drumont ou le sens de la race

Jules Lemaître disait de Drumont : « C'est, avec Fustel, le grand historien du dix-neuvième siècle. *La France juive* est une œuvre de génie. » Alphonse Daudet disait de Drumont : « Son pilori vaut celui du Dante. » Un homme politique républicain, plaidant contre Drumont dans le procès Burdeau, a appelé *la France juive* « le Bottin de la diffamation ». Il me semble que la postérité retiendra le jugement d'Alphonse Daudet et de Jules Lemaître et rejettera l'appréciation trop fantaisiste de Cruppi. *La France juive*, c'est le cri d'une race opprimée, d'un sédentaire envahi par les nomades ; et c'est, en même temps, une œuvre de science (oui, de science) beaucoup plus qu'une œuvre de polémique. J'ai la conviction que cet ouvrage, cependant fameux, et tiré à plus de cent cinquante mille exemplaires, n'a pas encore rempli sa destinée. Il portait, dans ses robustes flancs, outre le pressentiment

de la guerre européenne, celui de la chute d'un régime, la République, que condamnent la raison et l'intérêt national. Je viens de le relire. Il a gardé, depuis trente-cinq ans, et la jeunesse et la menace. C'est une torche brandie sur un état de choses, une torche d'où pleuvent encore les étincelles et les flamboiements. Il tient, en effet, du réquisitoire, du tableau d'histoire et du poème. Rien de semblable dans aucune littérature, à ma connaissance, ne saurait lui être comparé.

L'esprit de prophétie animait Drumont. Qu'est-ce, psychologiquement parlant, qu'un prophète? C'est un homme, chargé du passé, en pleine fermentation héréditaire et mnémonique, qui voit devant soi. Comment cela? En prolongeant les routes et les chemins des causes vers les effets, et en s'orientant bien aux carrefours. Quand vous apercevez des lézardes sur une maison, vous conjecturez qu'un jour, si l'on n'y remédie, elle croulera. Quand vous remarquez des légions de rats dans un grenier d'approvisionnements, vous supposez qu'ils rongeront et mangeront les approvisionnements. Quand un homme tousse, a le dos voûté, les ongles bombés, le teint plombé, vous songez qu'il est tuberculeux et menacé dans un temps x. Quand un enfant est sans moralité, vous craignez pour son adolescence. Tel est le principe de causalité, extrêmement faible et réduit à néant chez la plupart, vigilant et robuste chez d'autres, suraigu et subtilement étendu chez quelques-uns. Enfin, il est des privilégiés qui construisent, instantanément et exactement, l'avenir, le demain ou l'après-demain, d'après les données du passé, de l'aujourd'hui et de l'hier. Drumont appartenait à cette catégorie de visionnaires. C'était un annonciateur, une vigie, un fils de la Sibylle.

Je le connaissais depuis mon enfance. Mon père publiait un roman au *Bien Public*, situé rue Coq-Héron près des Halles. Dans l'escalier, sombre et gluant, du journal, parut un homme mince et chevelu, portant lorgnon, assez semblable à un diable jovial sortant d'une boîte. Il était chargé d'une botte de fleurs, qu'il venait d'acheter, des fleurs printanières de toutes couleurs et dont je vois encore la touffe chatoyante : « Dis bonjour à Drumont », me dit Alphonse Daudet. Je dis docilement : « Bonjour, monsieur Drumont. » Ce qui enchanta cette barbe et ces cheveux d'un noir brillant. Il tendit la gerbe à mon père, le priant d'en faire hommage

« à madame Daudet ». Dans la rue, je demandai qui était ce porteur de narcisses et de jacinthes et j'appris que c'était un écrivain d'un très grand talent : « Aura-t-il la gloire, un jour, papa? » Mon père rit, ajusta son lorgnon et répondit : « Drumont aura certainement la gloire un jour. » J'ai maintes fois rappelé ce propos à l'auteur de *la France juive*, qui ne laissait point de s'en amuser ; car il avait comme pas un la nostalgie de ses débuts, de sa jeunesse, de son départ pour le grand labeur et les combats de plume. Par la suite, Drumont vint bien souvent à la maison et il a raconté ces soirées de la place des Vosges, où frémissait d'une fièvre littéraire, mêlée de douleur patriotique, toute une génération d'écrivains, de poètes et de politiciens. Drumont écrivait alors à *la Liberté*, journal des Pereire, où il faisait, pour une rétribution bien modeste, la critique littéraire. Il habitait un petit pavillon moisi, au bout de la rue de l'Université, encombré de livres et de brochures. Il m'invitait parfois à déjeuner, sans mes parents, et, après le déjeuner, me donnait mes premières leçons d'escrime, ou s'amusait à me faire traduire, à livre ouvert, un auteur latin. C'était mon fort, grâce à mon père, qui, dès ma septième année, m'avait appris plus que des rudiments de langue latine et mis entre les mains les bons auteurs. Maintenant, quand il était question de « mon ami » Drumont (à qui je m'étais grandement attaché, en raison même de son attention pour le gosse laborieux que j'étais), Alphonse Daudet disait mystérieusement : « Il travaille à une œuvre immense, mais il est inutile d'en parler. »

Drumont travaillait à *la France juive*, qui ne devait voir le jour qu'une dizaine d'années plus tard. Il accumulait et mettait en ordre les matériaux, non seulement de ce chef-d'œuvre, mais de ses suites et annexes. Il n'en parlait, en effet, à personne, et se contentait de rire dans sa barbe quand je l'interrogeais discrètement sur son énorme labeur. Les années passèrent. Je quittai le lycée et entrai à l'École de médecine à la fin de 1885. Peu de temps après paraissait *la France juive*.

— Ça y est (dit mon père), le bouquin de Drumont est en vente. On va organiser le silence autour de lui. Il faut absolument que je trouve le moyen de briser ce silence. Je vais aller en parler à Magnard.

Magnard était alors l'omnipotent directeur du *Figaro*.

J'ai parlé de lui dans mes *Souvenirs*. C'était un homme quinteux et secret, à la fois redoutable et bon. Il détestait les puissants et rendait service aux petits. Il avait de l'affection pour mon père, affection qui diminua avec les grands succès de Daudet, et il m'accueillait très gentiment ; il publia mes premiers articles, assez cornichons, évidemment, en tête de son journal, comme si c'eût été de la copie rare. Je ne sais ce que lui dit l'auteur de *Fromont jeune*, mais il promit de faire le nécessaire. Ce soir-là, mon père rayonnait. Une semaine se passa, une autre semaine. J'allais, sous les galeries de l'Odéon, regarder les maigres piles de *la France juive*, en deux compacts volumes qui n'attiraient l'attention de personne et ne diminuaient pas. Je savais que le pauvre Drumont commençait à se faire de la bile, comme un artificier dont la bombe, enfouie dans le sable, n'éclate pas. Mais, crac, un beau matin, en cinquante lignes, voilà que Francis Magnard allume la mèche, comme il savait le faire, en ayant l'air de n'y pas toucher. Je vois encore ces lignes étincelantes ; elles disaient en substance : « Un journaliste, M. Drumont, vient de publier un ouvrage terrible, effrayant, fort exagéré, *la France juive*. Je ne saurais en recommander la lecture aux personnes qui aiment leur tranquillité. C'est trop affreux. C'est un volcan, qui jette des laves embrasées. Il y a sans doute quelque outrance là dedans. Tout de même, cela donne la chair de poule. C'est passionnant, c'est formidable, c'est inouï ! Comment cet homme a-t-il le courage de dépouiller ainsi ses contemporains comme des lapins? Il n'y a donc plus de gendarmes? Mais qu'y pourraient, après tout, les gendarmes? »

Le Figaro avait, à l'époque, 80 000 lecteurs environ. Du moins, c'était le chiffre que donnait ce cher Calmette, ronronnant déjà, tel un chat, dans sa cabine de secrétaire, à côté du cabinet de Magnard. C'est un fait que ces 80 000 lecteurs, alléchés, se jetèrent aussitôt sur *la France juive*, que Marpon ne cessait de tirer et de retirer. En un mois, Drumont, totalement inconnu, avait fait, dans la gloire, ce bond dont parlait Byron. Le cocher de fiacre (les autos n'existaient pas) le dévorait sur son siège, et le pâtissier à son comptoir. On ne parlait que de cela.

La puissance juive, que quelques-uns seulement pressentaient, apparaissait au peuple français, dans sa hideur d'idole souterraine, manœuvrant les ficelles des politiciens

républicains. Les banquiers et leurs sportulaires étaient nommés individuellement, clairement désignés, catalogués, et l'opinion publique sentait parfaitement que les quelques erreurs intercalaires n'enlevaient rien à la tragique vérité de l'ensemble. Cet immense coup de gong, frappé sur la tyrannie financière des sémites, dont les ondes ne sont pas éteintes, coïncidait avec la poussée patriotique du boulangisme et ajoutait sa précision au réflexe national du peuple français. Voyez comme les choses s'éclairent : nous savons aujourd'hui, de source certaine, que la politique anticléricale de la République, Gambetta, Ferry, Paul Bert, était d'inspiration allemande, soutenue en France par la politique et la finance allemandes et autrichiennes, par Bleichröder, Bamberger, Rothschild et compagnie. A l'heure où j'écris, les textes surabondent : la comédie patriotique de ce farceur de Gambetta est percée à jour, l'entrevue avec Bismarck est certaine, la connivence de la formule « le cléricalisme, voilà l'ennemi » et du *Kulturkampf* est aveuglante ; les travaux de Goyau et de Marie de Roux sont corroborés de tous côtés. Eh bien ! ouvrez le premier volume de *la France juive* à la page 527, et lisez le chapitre : « Gambetta et sa cour ». L'essentiel y est déjà. Drumont, le visionnaire du réel, marque au fer rouge le cabotin cadurcien-génois, le sournois compère du chancelier de fer. Il n'a pas les pièces du procès entre les mains, mais il a reconstruit la manigance. Ces pages fulgurantes semblent du Shakespeare interpolé avec du Macaulay. Elles donnent le frisson des grandes trouvailles.

C'est là qu'est racontée la soirée fameuse de la lecture des *Rois en exil*, chez mon père, à laquelle assistaient, avec Drumont, encore inconnu, Gambetta et Charcot. Coquelin aîné lisait la pièce tirée, par Paul Delair, du roman d'Alphonse Daudet. Cette scène aussi est demeurée présente, dans ses plus petits détails, à ma mémoire. Je ne me doutais guère, à cette époque, que je consacrerais mes forces d'homme fait à combattre le régime symbolisé dans ce tribun essoufflé, gonflé et livide ; à rappeler en France le plus précieux des souverains exilés, le duc d'Orléans, faute duquel la France a subi une nouvelle invasion, perdu 1 700 000 morts et demeure menacée, à bref délai, d'une autre guerre plus sanglante encore. Coquelin aîné adorait Gambetta et le tutoyait. Charcot l'aimait aussi, mais ne le tutoyait pas. Les lunettes de Drumont brillaient sur cette

réunion qu'on trouve reproduite, tant bien que mal, plutôt mal, dans un dessin de *la France juive* illustrée.

Pour tout polémiste qui se respecte, il y a la phase des duels, la phase des procès, la phase parlementaire, etc. C'est réglé comme du papier à musique. La phase des duels valut tout de suite à Drumont sa rencontre épique avec Arthur Meyer, qui redoubla l'effet de l'article de Magnard et secoua vivement la société parisienne. On imaginerait difficilement quelque chose de plus falot. A cette heure où Drumont est mort et Meyer vieux comme Mathusalem, bien que toujours directeur du *Gaulois*, ce souvenir a perdu son venin et devient une curiosité historique, un bibelot patiné par le temps. J'ai conté cela ailleurs. Mon père était témoin de Drumont. Celui-ci tirait l'épée frénétiquement mais maladroitement, en myope, fouillant le sol de la pointe (on n'antiseptisait pas encore les armes de combat), et faisait des moulinets, de sixte et de quarte, d'une étonnante envergure. Il se fichait totalement de sa peau, bien résolu, une fois trépassé, à bousculer saint Pierre, et à entrer, au besoin de force, chez le bon Dieu, *la France juive* sous le bras. Il ne tenait que médiocrement compte de l'interdiction ecclésiastique du duel. Il était seul au monde, ayant perdu sa femme quelque temps auparavant. La veille de ce duel historique, il riait et se frottait les mains comme en prévision d'une partie de campagne, parfaitement décidé à embrocher « cet excellent Arthur » ainsi qu'un poulet. Brachet eût dit « ainsi qu'un singe vert ». Arthur Meyer, homme du monde avant tout, et plus circonspect encore que circoncis, était dans des dispositions très différentes, ainsi que l'événement le fit voir. En effet, deux fois de suite, sur le terrain, il saisit de la main gauche l'épée de Drumont et, la seconde fois, utilisa cette circonstance, trop favorable, pour traverser de part en part la cuisse de son adversaire.

Ce fut alors une scène affreuse, que mon père m'a cent fois racontée. Drumont, perdant son sang à flots, pansé vivement et sommairement, comme un héros de l'*Iliade*, tendait le poing vers Meyer et ses témoins, rugissant des imprécations. Il avait de quoi être mécontent, n'ayant échappé que par miracle à la mort par hémorragie de la fémorale. Deux heures plus tard, je courus chez lui 157 *bis*, rue de l'Université, et le trouvai dans son lit, déjà souriant, consultant mon jeune carabinisme sur la durée de sa blessure

On entendait, de sa chambre, dans la rue, la voix des crieurs de journaux, proclamant la honte d'Arthur Meyer, effondré au *Gaulois* devant son habit de soirée, son valet de chambre et un plateau d'argent portant les cartes des salonnards affligés. Comme, à son retour, dans le landau traditionnel de ce temps préhistorique, un rédacteur du *Gaulois* se précipitait vers son corps, agile et indemne, de juif mondain, il eut ce mot épique : « Ne me félicitez pas, monsieur, j'ai été, dit-on, fort incorrect. » Il ajouta, après un silence : « Seule, une grande guerre pourrait effacer ça. » Cette guerre ne vint que vingt-huit ans plus tard, alors que la félonie numéro un du papa Meyer était effacée par bien d'autres félonies, notamment à l'occasion de la mort de Syveton. D'ailleurs, dès 1901, Drumont, jugeant que Meyer s'était, au cours de l'affaire Dreyfus, « conduit très convenablement, mon ami », avait accepté de se réconcilier avec lui au cours d'un repas mémorable qui eut lieu chez ma mère, 40, rue de l'Université. Assistaient à ce banquet historique d'effacement, sinon d'oubli, Rochefort et Coppée, l'un et l'autre fort curieux de l'attitude qu'aurait Meyer. Ça se passa très bien. Quand Drumont entra, le directeur du *Gaulois* lui tendit, cette fois, la main droite, et Drumont, de son ton bonhomme, reprit, comme à son habitude, sa formule : « Vous vous êtes conduit très convenablement, mons eur Meyer. » Le vieil élève hébreu, ainsi couronné, baissait la tête avec componction, sa calvitie brillante, comme un œuf, entre les deux houppes de son chignon. Coppée me dit, dans un coin, avec son incomparable rire de biais : « J'ai cru que Drumont l'embrasserait sur le front. » Quant à Rochefort, il dit le mot qui ne lui manquait jamais : « *Vingt ans après*, ou *le Vicomte de Mainfélone.* »

L'histoire du duel, du procès qui s'ensuivit, et où les magistrats républicains ménagèrent Meyer, adversaire de beurre, aux dépens de Drumont, adversaire de bronze, tout cela est conté, au long, dans *la France juive devant l'opinion*, parue un an environ après *la France juive*, avec un succès non moins vif.

La France juive valut à Drumont des haines, des rages, des rancunes, des envies bien conditionnées, comme l'on pense. Elle lui valut aussi des amitiés ferventes et des dévouements extrêmes. Le polémiste né se reconnaît à ces tourbillons de sens contraire, où il doit évoluer avec bonne

humeur, sans perdre la vision claire, ni l'appétit. La jeunesse des écoles dévorait le bouquin de Drumont et le commentait avec passion. C'est là toujours, pour une œuvre, un grand signe de vitalité. Les milieux conservateurs et bien pensants étaient légèrement effarés. Accoutumés depuis dix ans à supporter les nazardes, injures, coups de bâton et coups de bourse des politiciens républicains, confits en maçonnerie, et de leurs entreteneurs, les banquiers juifs, ils voyaient se dresser contre leurs oppresseurs un paladin chevelu, érudit et barbu, qui ne ménageait rien, ni personne, piétinait les convenances et traitait comme du poisson pourri le roi du régime Démocratic-Ploutocratic, Alphonse de Rothschild en personne. Car, ce qui fait la force de ce grand livre, c'est ce mélange de révélation historique et de descriptions nominales, ce répertoire de détrousseurs et de dupeurs de peuples, cloués sur le bilan de leurs razzias, exposés à la compréhension de cette aristocratie intacte et de cette si intelligente classe moyenne, dont la collaboration, bien menée, eût épargné à la France tant de maux. Quelques écrivains, avant Drumont, notamment Toussenel, avaient traité de la question juive, mais étaient demeurés dans les abstractions. Drumont, lui, faisait des personnalités, montrait au vif ces manieurs d'or, d'après les feuilles mêmes qui célébraient leurs fêtes, leurs châteaux, leurs yachts, leurs mariages et concubinages, leurs villégiatures. Là était l'eau-forte, la morsure immortelle, le Rembrandt social, dirai-je, et aussi le motif de la grande, de l'immense popularité. Car le Solitaire de la rue de l'Université, à ce moment, était populaire, et le socialisme national, bien plus intelligent et clairvoyant que le socialisme enjuivé, subséquent, de Jaurès, lui faisait risette. Le jour où l'auteur de *la France juive* annonça qu'en sortant de la messe il allait voter pour Boulanger, ce fut, dans son quartier et dans tout Paris, ce bon Paris réactionnaire, une explosion de joie. Boulanger et Drumont unissant leurs efforts, chassant Naquet et renvoyant Meyer, youpin de gauche et youpin de droite, eussent été irrésistibles.

Cet immense succès amusait Drumont, mais ne le grisait pas. Pour la première fois de sa vie, il touchait de l'argent : il le plaçait et continuait son existence modeste dans son pavillon où, chaque matin, les gens les plus divers venaient maintenant tirer sa sonnette. C'est vers cette époque que

je vis, chez lui, les premiers Arabes attirés par la renommée du grand antisémite. Je fus ainsi, avec Jacques de Biez, un des premiers inscrits à la *Ligue antijuive*, qui devait, plus tard, faire parler d'elle. Drumont ayant désormais quelques billets de mille devant lui, quitta *la Liberté*, loua une petite maison aux portes de Soisy-sous-Etiolles, à un kilomètre de notre cher Champrosay, un cheval du nom de Bob, et se remit au travail, à l'élaboration de cet autre chef-d'œuvre : *la Fin d'un monde* (1889).

Avec cet aplomb, simiesque et hircin, qui le caractérise, Joseph Reinach, le Reinach à Gambetta et à Dreyfus, a mis son museau de gorille et ses pieds, puants et prenants, dans la biographie de Drumont. Il a exposé gravement que le maître de *la France juive* était un suppôt des jésuites. C'est idiot. Cette fable achève de nous montrer le « Reinach historien », immortellement stigmatisé par Dutrait-Crozon. En fait de jésuite, Drumont ne fréquentait que cet homme exquis et fin qu'était le père Du Lac, et encore à intervalles assez éloignés. Le père Du Lac était plutôt effarouché par la véhémence de Drumont, bien qu'il reconnût en lui ce signe étincelant, auquel on ne se trompe pas, et qui annonce un instrument de la Providence. Drumont était un produit de l'Université, *alma parens*, profondément, ardemment clérical, certes, dans le meilleur sens du mot, en ce qu'il savait que les clercs ont cimenté la civilisation française ; ami des admirables religieux et religieuses que la République, régime demi-allemand, demi-juif, devait exiler plus tard. Il n'avait rien du tout d'un bigot. Il parlait de la religion splendidement, je veux dire familièrement, comme un homme qui suit et comprend sa messe, à qui la liturgie n'est pas étrangère et qui a médité, en savant, sur l'importance, psychologique et biologique, du miracle. En outre, le sang français, chaud et clair, courait en lui avec une belle véhémence, charriant des hérédismes paysans et bourgeois, qui s'harmonisaient avec sa foi sincère. Un juif, aux ancêtres issus des ghettos de Francfort et rincé dans la cuvette des Jardies, ne peut rien comprendre à cela.

Que de fois nous avons parlé ensemble des choses de la religion (j'étais alors un homme fait), Drumont et moi, conversant, après le repas, dans cette salle à manger où il aimait traditionnellement à s'attarder. Il m'apprenait à concevoir le divin moins comme une abstraction, dépouillée de vie,

que comme le sel de l'existence quotidienne et l'interprétation, rassurante et haute, de tout l'accidentel humain. Il trouvait un terrain préparé. Élevé dans la science et chez les savants, je n'ai jamais aperçu (quoi qu'aient pu me dire certains de mes maîtres) aucune contradiction entre les enseignements de la clinique, de l'anatomie, de la physiologie et ceux du catéchisme. Dès l'âge de vingt-sept ans, j'ai traduit cela, tant bien que mal, dans *les Morticoles* où se sent l'influence de Drumont et de nos causeries. La prière, qui termine *les Morticoles*, m'est venue un soir, dans le brouillard parisien, en sortant de chez ce grand citoyen. Car sa conversation, à cette heure de sa trop courte vie, était grisante. Il était bon hôte, poussant, dans l'assiette de son jeune convive, de larges tranches de rosbeef saignant, ou de gigot, et versant à côté (à cause de sa myopie) des rasades de bordeaux. Il me racontait la Révolution, dont il exprimait comme aucun le côté sauvage et obtus, la congestion intellectuelle et l'effusion sanglante, le cambriolage encyclopédique. Il me demandait de lui raconter Charcot et Potain. Quand j'avais un embêtement professionnel, ou sentimental, de jeune homme, je tombais chez lui et je lui disais : « Patron, ou chef, je suis embêté. — Eh bien ! mon petit Léon, vous allez souper avec moi. Marie, vous mettrez un saladier de pommes de terre et une bouteille de plus ; Léon dîne. » Dès le potage, qu'il voulait brûlant (c'est la bonne règle), il vous empoignait, de sa forte main, pour un voyage autour de l'histoire ou de la politique, tandis que le feu clair craquait dans l'âtre et que le génie de la race, invisible mais présent, se tenait à côté de lui. Parfois, il se levait, et, à l'appui de ses dires, allait chercher un bouquin dans sa bibliothèque capharnaüm, un bouquin qu'il lisait de près, comme mon père, frôlant les pages de son nez. Quel instructeur, quel maître, quelles clartés ! Par lui j'ai connu, dès vingt ans, ayant trente ou quarante francs dans ma poche, le mécanisme des sociétés anonymes qui pompent et drainent les millions de la fortune publique ; j'ai compris l'entente des financiers et des politiciens. Quelquefois nous n'étions point d'accord, notamment au sujet de Burdeau, mon ancien maître de philosophie, dont le souvenir m'a toujours été cher, en dépit des histoires que l'on connaît.

— Il est de la série des Gambetta, votre Burdeau..., me disait Drumont.

— C'est possible, mais ce n'est pas un scélérat ; c'est même un chic type.

— Il aime les affaires. Il a été au *Globe* de Donon.

Je ne savais ce qu'étaient ni le *Globe*, ni Donon ; mais l'affirmation de Drumont me troublait.

Avec Burdeau, sa bête noire, à l'époque, était Lockroy. Et voyez la déveine ; j'aimais bien Lockroy qui, plus tard, quand je fus de sa famille, me joua des tours, mais venait de m'emmener gentiment à Londres, avec lui, pour je ne sais plus quelle exposition indienne. J'ai toujours défendu vigoureusement mes amis et, maintenant encore, quand la polémique me mène dans le voisinage d'un ami ou copain, je m'écarte immédiatement. L'amitié est, après l'amour, une des fleurs embaumées de ce bas monde. Drumont avait le sens de l'amitié, qu'il poussait jusqu'à l'ombrageux et injuste soupçon. Aussi, après avoir vaguement ronchonné contre Lockroy, qui, selon lui, s'appelait Simon, alors que Jules Simon s'appelait Suisse, me remettait-il, en signe de conciliation, une cuillerée de haricots dans mon assiette.

Alphonse Daudet avait un certain nombre de relations, et même de camarades de lettres, chez les juifs, notamment Albert Wolff. L'apparition de *la France juive* ne leur fit, comme on pense, aucun plaisir ; mon père tint bon, déclarant que Drumont avait rendu un service signalé à son pays, et que c'était lui, Daudet, qui s'était entremis pour la publication en librairie de cet ouvrage redoutable, mais véridique.

La principale critique qu'on ait faite à Drumont, quant à ce chef-d'œuvre désormais classique et dont la modération est aujourd'hui évidente, a été « qu'il voyait des juifs partout ». Mais c'est qu'en effet ils étaient partout, là notamment où ils n'auraient point dû être, c'est-à dire aux principales commandes politiques du pays. La diffusion des sociétés « anonymes et vagabondes » (comme disait à San Remo, dans son magnifique et clairvoyant langage, le roi de demain, le duc d'Orléans) en était la cause. A société anonyme, influence et pouvoir anonymes. L'envahissement politique et financier juif, à partir de la fondation de la République, annonçait l'envahissement économique, financier, politique, allemand, qui nous mena lui-même à l'invasion de 1914. « C'est scientifique, mon ami », répétait le directeur de *la Libre Parole*, et il avait parfaitement raison. Par plus d'un côté, notamment par le feu sombre d'un rai-

sonnement qui arrache, en courant, l'éloquence, Drumont s'apparente à Proudhon, et l'on retrouve, à certains tournants de *la France juive*, le reflet des *Contradictions économiques*. Mais, alors que Proudhon se cogne, de ci, de là, à la vérité crue et à l'erreur, ainsi qu'un bourdon enfermé, Drumont a, comme guide, ce flambeau : la religion, la foi. Il tient d'elle son sens, tragiquement profond, de l'histoire, ces coups de lumière dans la mêlée confuse des appétits et des intérêts. Nul, comme lui, n'a montré le cheminement d'une race, d'un peuple assimilable, à travers une nation organisée, l'accaparement des banques, d'abord, puis des comptoirs, puis de la presse, puis de la tribune, puis des administrations publiques, par cet intrus sournois et conquérant. Nul, comme lui, n'a vu tressaillir, dans les limbes de l'avenir, enveloppes redoutables, les fruits monstrueux des erreurs présentes, les maux engendrés par ces erreurs. L'amour de la France traditionnelle, réaliste et sage, l'anime et l'éclaire. Il voit les périls auxquels nous conduit une ploutocratie, hypocrite et masquée, qui se prétend démocratie.

On sait que *la France juive* fut suivie de trois grands ouvrages, conçus sur un plan analogue, qui la complètent et l'illustrent de scandales concrets, véritables expériences de ce laboratoire social où nous vivons tous : *la Fin d'un monde*, *la Dernière Bataille*, et *le Testament d'un antisémite*. De cette trilogie, le meilleur volume est incontestablement *la Dernière Bataille*, où se trouve un exposé complet, à la fois transcendant et réaliste, de l'affaire de Panama. A l'époque, cette histoire de chèques, dans laquelle étaient compromis tant de puissants du jour, apparaissait comme un cataclysme. Elle était simplement un symptôme des progrès du poison sémite qui devait, cinq ans après, gagner le bulbe, je veux dire l'armée nationale, et cet état-major admirable, dans lequel, on l'a bien vu depuis, résidait notre meilleure espérance de salut par les armes. Mais, du scandale, énorme et mou, de Panama, le génie de Drumont, mêlé de Balzac et de Proudhon, comme un vin nouveau formé de divers crus vigoureux, a fait jaillir une gerbe de peintures et de vérités étourdissantes. Comme dans *la France juive*, comme dans *la Fin d'un monde*, des sortes de repos, de répits, d'oasis, sont ménagés entre ces chapitres belliqueux et durs : oasis où l'auteur se reporte vers son

enfance, sa jeunesse, ses souvenirs de famille, son parent Buchon, auteur de l'*Histoire de Morée* et qui colligea nos chroniques nationales du treizième au seizième siècle. On voit paraître là, dans un style à la fois poétique et familier, de forgeron en villégiature, de guerrier musardant, le Drumont de *Mon vieux Paris*, des promenades et flâneries le long des quais et dans les faubourgs, ce Drumont dont Coppée disait qu'il cultivait secrètement la petite fleur bleue. C'est que l'implacable polémiste de *la France juive* pouvait user d'une politesse exquise et d'une courtoisie intellectuelle sans rivale, quand il conversait avec des femmes ou avec des vieillards. Il rentrait alors les pointes de cette ironie sanglante, simplificatrice, acérée, éclatante, dont il découdait ses victimes au faîte des honneurs, de la puissance et du succès. On voyait seulement, dans un coin de son œil plus miroitant que ses lunettes, un petit éclat de diamant noir, qui allait et venait. Avec les gens calés, célèbres, riches, bien en place et bien dans leurs peaux, il ne se gênait point pour contredire, contrecarrer, asséner une image ridiculisante, un mot âpre et cuisant. Aussi mon père, aux jours de réception littéraire, surveillait-il, de loin, ce magnifique fauve aux griffes rentrées, dont on pouvait toujours craindre qu'elles ne sortissent à l'improviste. Il est des hommes, d'un tempérament ardent et complexe, desquels, même silencieux, semblent émaner des tourbillons à la Descartes, des girations de fluides divers. Drumont était de ces hommes-là. Zola et lui s'exécraient, bien avant l'Affaire. Il s'entendait très bien avec Goncourt et avec Coppée, moins bien avec Lemaître, en dépit des efforts de Lemaître ; Rochefort et lui ne s'aimaient pas.

A ceux qui voudraient relire (et ils auraient raison), à la lueur des événements actuels, *la Fin d'un monde*, je recommande l'introduction, la vision de la guerre qui vient, le passage étonnant : « *Mobilisez! Mobilisez! Le fluide électrique, lancé sur les innombrables fils, a porté, jusque dans les coins les plus reculés de la Gaule et de la Germanie, l'ordre terrible qui est un arrêt de mort pour des milliers d'êtres humains. « Aux armes! Aux armes! » ont répondu des millions de poitrines gauloises et germaines.* » Il y en a comme cela, pendant cinq pages, dans un cliquetis de mots et de visions qui tiennent de l'Apocalypse, mais sur le plan de la compréhension immédiate. Cette vigueur de prévision

courbe le plus rétif. Un juif même dirait : « Mâtin, quel gaillard ! » Quant au tableau des monopoles et du socialisme, qui gronde et monte, il n'a son équivalent chez aucun écrivain socialiste. Le verbiage révolutionnaire (voyez l'œuvre de Jaurès) est fréquent. L'éloquence révolutionnaire est infiniment rare. C'est que le génie ou le talent littéraire sont toujours, plus ou moins, une explosion des ancêtres, et donc une flambée de la tradition. Chez Proudhon, chez Michelet, le tempérament est traditionnel, si la pensée bat trop souvent la breloque révolutionnaire. Chez Drumont, la forme et le fond sont d'accord, et il en résulte un formidable élan. Les ouvrages de Drumont poussent à l'action, bien que conçus et exécutés dans la forme de la bibliothèque.

De 1886 à 1892, le polémiste, dont s'entretenaient la France et l'Europe, composa de formidables bouquins, comme un moine confiné dans sa petite maison de la rue de l'Université et dans son cube de pierre de Soisy, et analysant, avec méthode, une société qui le dégoûtait de loin. Rien ne démontre mieux l'absurdité du principe de l'observation pour l'observation, sans lignes d'horizon, philosophiques ou romanesques, préalables. La puissante imagination de Drumont reconstruisait, d'après l'imprimé, des actes scélérats ou généreux, des combinaisons perverses, ou avides, ou héroïques, les palais du bien et du mal. Il se trompait pourtant quelquefois. C'est ainsi que, pendant plusieurs années, ma foi, il en voulut à mon père d'une étourderie du bon Philippe Gille, dans un article du *Figaro*. Mais ce ne fut qu'un nuage orageux. La réconciliation intervint bientôt, sans que mon père ni moi eussions jamais bien compris la formation, bizarre et hostile, que cette vénielle indiscrétion de journaliste (il s'agissait d'un mariage manqué) avait cristallisée dans le prompt et bouillonnant cerveau de notre ami. Depuis, je me suis expliqué là-dessus, maintes fois, avec Drumont, qui avouait s'être laissé entraîner par sa faculté inductive, toujours à la température d'une chambre de chauffe. Extrême en amitié, il concevait, d'après le moraliste, que l'on doit faire tout le bonheur, ou, si cela ne se peut, tout le malheur de ceux qu'on aime. Ajoutez à cela que mon entrée dans la maison de Hugo et de Lockroy lui avait été très désagréable. Il considérait que j'étais perdu pour la bonne cause ; ce qui ne s'est heureusement pas vérifié.

Le rêve de Drumont, qui avait tant étudié les dessous de la presse contemporaine, était d'avoir un journal à lui. La difficulté, comme toujours, était de réunir des capitaux indépendants et tels qu'ils ne ligotassent pas le directeur de la future feuille antisémite. La méfiance de l'écrivain était extrême, comme sa perspicacité, et il souffrait encore de son long servage à *la Liberté*, où il pouvait parler de tout, excepté de ce qui lui tenait au cœur. Mais il possédait des amis dévoués, quelques-uns même inconnus de lui. Ces bonnes volontés se groupèrent, et *la Libre Parole* fut fondée. Le titre fut choisi d'après une chanson espagnole de Pagans, *la Véritable Manola*, que Drumont avait entendu chanter chez nous, et dont le refrain commence ainsi :

Geste hardi, libre parole,
Sel et piment à pleines mains...

A l'heure où paraît le premier numéro d'un quotidien qui date dans l'histoire du journalisme français, où en est, en France, la question juive et quelle est l'action des ouvrages de Drumont?

La question juive, comme question ethnique, d'un peuple, ou précipité insoluble dans la liqueur française, est posée, grâce au grand historien polémiste, un peu partout. Cela a commencé par les milieux littéraires, qui sont les plus intelligents, les plus indépendants et les plus vifs. Dans les milieux financiers, que la race de Sem commande et terrifie, dans les milieux journalistiques, alors soumis aux milieux financiers, la réserve et la peur continuent à être grandes. A l'École de médecine, chez les étudiants et les agrégés, on lit et on commente *la France juive*, mais les professeurs arrivés trouvent la thèse imprudente et exagérée. Ce n'est d'ailleurs pas une thèse, c'est un fait, que les timides ou les enjuivés ne veulent pas reconnaître. Chez les salonnards, en général, Drumont est honni. Chose étonnante, à la *Revue des Deux Mondes*, ce sansonnet de Ferdinand Brunetière, sautant le barreau de ses paradoxes, s'égosille en l'honneur de *la France juive;* mais c'est parce qu'il croit que ce livre est paradoxal. Il l'abandonnera, quand il y verra une étude biologique non darwinienne, c'est-à-dire n'acceptant pas le dogme faux de l'évolution bouche bée, ni le fatalisme migrateur, importé d'Allemagne. Car si cet ouvrage-événe-

ment est un travail de bénédictin, il est aussi un cri de révolte et il peut et doit être générateur d'actions. Or, la « France aux Français » est évidemment un programme et un beau programme, mais dont le maître n'a pas suffisamment exposé la réalisation pratique, donc politique.

Car il est difficile d'imaginer qu'un beau matin, comme je l'ai raconté jadis dans *le Pays des parlementaires*, les juifs, convaincus de leur nocivité, ou épouvantés des haines qui les environnent, quitteront la France, avec banques et bagages, laissant la place aux autochtones. Ce dessin du *Pss't* de Forain et Caran d'Ache n'a aucune chance de devenir un tableau d'histoire. Drumont n'avait certes rien de sanguinaire. La seule idée d'un pogrom russe lui faisait horreur et nul n'a parlé, avec plus de mépris pour les bourreaux et de pitié pour les victimes, des massacres révolutionnaires de septembre 1792. Bien qu'il fût du parti de l'autorité et de l'ordre, — mais d'une autorité nationale et d'un ordre français, — il avait, pour les tempéraments audacieux de certains communards, une indulgence qui frisait presque la sympathie. C'était un réactionnaire d'essence populaire. Ce n'était point un conservateur. Mais j'imagine que si, vers 1892, il avait eu, par fortune inespérée, le pouvoir entre les mains, il aurait été joliment embarrassé pour rendre, comme il disait, « la France aux Français ». C'est que, sociologue avant d'être politique, il n'avait aucune vue d'ensemble sur les moyens d'État qui permirent à l'ancienne monarchie française d'utiliser les juifs comme argentiers, voire comme agents et intermédiaires, sans se laisser dominer par eux, sans leur laisser commander l'opinion publique, ni brimer les endogènes. Sa doctrine sociale postulait la monarchie ; mais il ne voulait en convenir que rarement, et en rechignant ; attendu que cela dérangeait ses habitudes d'esprit et le tableau qu'il s'était fait de la déjudéification — si l'on peut dire — de la France contemporaine. De sorte que la formule « la France aux Français » demeurait un lieu de rendez-vous, un passage comme celui des Panoramas, où se rencontraient des gens de toutes opinions, mais n'avait, ni ne pouvait avoir aucune efficacité pratique.

Néanmoins, *la Libre Parole* eut le vent en poupe, presque dès son apparition, avec le scandale du Panama. Je n'y écrivais pas encore ; c'était le moment de la brouille falote avec Drumont. Je n'y entrai qu'en 1900, et fis dès lors,

pendant huit ans, chaque dimanche, l'article de tête, celui qui, selon le mot du patron, « allait distraire un peu ces braves gens, leur reposer les méninges ». Ces « braves gens », c'étaient les abonnés et les lecteurs au numéro.

Je retrouvais Drumont entouré d'une foule de collaborateurs, qui virent naturellement arriver sans enthousiasme le fils, écrivain lui-même, du plus vieil ami du directeur. Chacun se figurait que j'allais lui retirer sa chaise. Je n'y songeais guère, ayant toujours eu peu de goût pour les compétitions, sièges d'influences et rivalités. Ma sympathie alla tout de suite au commandant Biot, secrétaire de la rédaction, journaliste accompli et conscience admirable, qui fut plus tard secrétaire de la rédaction de *l'Action française* quotidienne ; à Albert Monniot, honneur du journalisme français, sans concessions ni œillères, et avec qui je suis demeuré en termes affectueux ; à Charles Devos enfin, habile et laborieux administrateur de cette feuille difficile à administrer, car plusieurs partis s'y tiraient dans les jambes et cherchaient à accaparer l'autorité. Devos est, physiquement, un colosse bienveillant et vigilant, et un des hommes les plus impropres à attirer l'inimitié que j'aie connus. Cependant il s'était attiré celle de Gaston Méry, homme d'un certain talent, bon partisan, mais vindicatif et sournois ; et aussi celle de Guérin, du fort Chabrol, que je n'ai pas connu, qui ne m'a pas connu, mais qui m'a peint sous les traits les plus noirs, dans un bouquin d'ailleurs vaseux et peu lu, et m'a toujours fait l'effet d'un abruti. Je n'acceptai jamais d'entrer dans ces oiseuses querelles de salle de rédaction, qui sont sans intérêt, et se liquident en fin de compte par une perte de temps et de salive. Il y avait encore, à *la Libre Parole*, un fort aimable camarade et habile professionnel du journalisme, de Boisandré, mort prématurément ; Jean Drault, bon et charmant compagnon, polémiste audacieux, érudit et vigoureux, et qui a écrit la merveilleuse série des Chapuzot, joie des enfants et des parents ; l'éloquent Joseph Ménard, trapu, carré comme un petit bahut d'où sortait, les soirs de conférence, un tonnerre de métaphores et d'imprécations. Mais cette énumération est fort incomplète ; car de très nombreux journalistes ont fait leurs débuts, ou séjourné à *la Libre Parole*, préférant, à une rémunération plus large, l'indépendance quasi totale de plume dont on jouissait dans cette aimable maison.

Les choses s'y passaient de façon patriarcale, et bien autrement que ne l'imaginaient ou se le racontaient les juifs et les enjuivés. Sur le coup de 5 heures moins un quart du soir, Drumont quittait le 3 *bis* de l'étroit passage Landrieu, au bout de la rue Saint-Dominique, où il habitait alors. C'était un modeste petit hôtel, avec un tout petit jardin, comportant, au rez-de-chaussée, un salon, une salle à manger et une vaste bibliothèque. Le tout encombré de paladins de bronze, de palmes d'Algérie et de tableaux anciens, ou rafistolés de l'ancien. Car le chef de l'antisémitisme aimait les vieux meubles, les estampes, les cuivres, le bric à brac, comme un romantique, comme un Hugo, ou un Balzac. Il flottait là une atmosphère de labeur et de quiétude. Donc l'auteur de *la France juive* montait dans l'étroit coupé d'évêque, tiré par un vieux cheval, que conduisait le fidèle Jean, et débarquait boulevard Montmartre, à 5 h. 10 environ. Il montait l'escalier quatre à quatre, son melon coiffant ses longs cheveux plats, brillants et très soignés. Car il n'avait rien d'hirsute, ni de sauvage en sa tenue. Il avait gardé en hiver les paletots de « montagnac » de 1875. Il avait du goût pour la redingote noire, et son linge était toujours d'un beau blanc. Il traversait, de son pas rapide, la petite antichambre où stationnaient les porteurs de manuscrits et les quémandeurs, entrait, en coup de vent, dans son grand cabinet du premier étage, et recevait son secrétaire de rédaction. En un tournemain, le journal du lendemain était combiné. On prenait, comme « papier à cheval », tantôt une grande actualité, tantôt la séance de la Chambre, tantôt une interview de personnes se plaignant des juifs. Et ce n'est pas cela qui manque ! Cela fait, Drumont commençait, comme je disais en riant, à tourmenter et « surger » Devos, dont le cabinet touchait au sien, et auquel il allait, toutes les cinq minutes, demander quelques renseignements, sur les annonces, la publicité, le départ, les abonnements, l'imprimerie, etc., etc. D'homme plus patient, fidèle et dévoué que Devos (le commandant Biot mis à part), je n'en ai point connu, ni même conçu en rêve. « Oui, monsieur Drumont... C'est entendu... Comptez sur moi, monsieur Drumont... » Mais, avec Drumont, l'assentiment devait être renouvelé constamment. Il retournait à la porte, la rouvrait. « Vous avez bien compris, mon ami? — Oui, monsieur Drumont. — Vous direz à ces gens-là que je n'y

puis rien, qu'ils cessent de me marteler le cerveau avec leurs réclamations. — Je le leur dirai, monsieur Drumont. — Alors, bonsoir, mon bon Devos, ou plutôt, non, à tout à l'heure, j'ai une réclamation d'un monsieur du Jura qui ne reçoit pas régulièrement son journal. Je vous passerai cela. — Convenu, monsieur Drumont. »

C'était le tour des visiteurs, que l'on filtrait bien entendu, pour épargner au patron l'entrée, en bombe, d'un fou ou, en tapinois, d'un raseur. Quand quelqu'un apportait un article : « Posez-le là, mon ami, disait Drumont, je ne vous promets pas de le lire moi-même, mais je le ferai lire. Alors, vous êtes un bon Français?

— Oui, monsieur le directeur, un bon Français exaspéré.

— C'est comme moi. Tous les bons Français sont exaspérés de ce qui se passe et en ont assez de ce sale gouvernement de malheur.

— A qui le dites vous, monsieur le directeur ! J'ai un propriétaire juif qui menace de me mettre sur le pavé, parce que je lui dois deux termes en retard.

Là, Drumont commençait à voir pointer le tapage classique, et avec bonhomie :

— Vous allez raconter cela à côté, à mon collaborateur tel ou tel ; il s'occupera de votre cas dans le journal.

— Oui, monsieur le directeur, mais en attendant...

— Vous n'attendrez pas longtemps, je vous le promets. Quand l'actualité nous laissera un peu souffler...

Il éconduisait gentiment l'importun et le repassait à la rédaction, ainsi que cela se fait d'ailleurs dans tous les journaux. Mais Drumont était plus patient que quiconque et ne commençait à fumer que si le solliciteur devenait impertinent. Un revolver, posé bien à plat sur sa table, au cran d'arrêt, décourageait, à l'avance, ceux qui auraient eu quelques mauvaises intentions genre Mme Caillaux. Au mur, il y avait un grand crucifix, rappelant qu'on était chez un bon chrétien. J'ai connu bien des cas où le terrible polémiste, qu'aucune menace jamais ne fit céder, s'était laissé attendrir par une voix de mère ou de femme. Il avait le cœur généreux, et même chevaleresque. La douleur, le remords sincère, l'aveu le désarmaient. C'est ainsi qu'au temps du Panama, une douzaine de chéquards, politiciens connus, l'un entre autres d'une grande saleté physique, mais considéré jusque-là comme moralement propre, avaient

défilé dans le cabinet du justicier de *la Libre Parole*, le suppliant à genoux (ce n'est pas une figure) de ne pas publier leurs noms ou les noms de leurs amis. « J'ai cédé (me disait-il, avec une légère émotion dans son œil noir) toutes les fois que l'intérêt du pays ne devait pas en être atteint. D'ailleurs, ajoutait-il philosophiquement, ils m'en ont tous gardé une ingratitude qui m'amuse. Ah ! mon ami, quel vilain monde, hi hi, hi hi ! » Cette façon de rire en hihi, de pouffer dans sa barbe, indiquait, chez lui, un violent dégoût.

D'une bravoure, tantôt froide, tantôt brûlante, toujours égale ou supérieure aux événements de sa carrière violente et dramatique, Drumont était faible et timoré dans le menu de l'existence quotidienne, devant les réclamations des fournisseurs, les scènes des domestiques, ou les tracasseries de Ménard ou de Méry, de ceux qu'il voyait journellement. Ayant résolu de se séparer d'une servante, âgée et tyrannique, qui voulait faire la loi chez lui, il lui signifia son congé : « Mon enfant, en voilà assez, vous partirez demain par le premier train. » Cela se passait à Soisy, non plus dans le cube de pierre, mais dans une jolie demeure ancienne, qui n'était pas le château de Mme de Pompadour et que les gens affirmaient être le château de Mme de Pompadour. Le patron nous recevait là le jour de sa fête. Or, « mon enfant », qui avait passé la soixantaine et se trouvait bien chez le polémiste, lequel ne faisait jamais aucune observation, résolut de ne pas s'en aller. Pour ce faire, elle se barricada dans sa chambre, déclarant, à travers la porte, qu'elle allait se laisser mourir de faim. L'auteur de *la France juive* était aux champs. Chaque demi-heure, il déposait son journal, qu'il ne lisait que du coin de l'œil, et montait à la chambre de la récalcitrante : « Êtes-vous toujours aussi fâchée? C'est déraisonnable, mon enfant. » Un gémissement déchirant était la seule réponse... « Je ne puis pourtant, disait Drumont, recourir au commissaire de police. Ce serait grotesque. Y a-t-il à Soisy un bon serrurier? » On lui affirma que oui, que Soisy-sous-Étiolles était célèbre pour l'excellence de ses serruriers. « Eh ! bien, mon enfant, on va aller chercher un serrurier et on ouvrira votre porte de force. C'est très mal à vous de me faire cela le jour de ma fête. » Cette menace n'agit que lorsque l'homme de l'art fut là, avec sa cotte bleue, son air rigoleur et son énorme trousseau de clés. Tout à

coup, comme dans les féeries, la porte s'ouvrit et l'on vit, prête pour le départ, la virago courroucée, qui avait tenu en échec, pendant quatorze heures, le chef reconnu de l'antisémitisme et l'idole de l'Algérie.

Drumont était lui-même entêté et même buté, autant que Rochefort, d'une autre façon. Lorsque le capitaine Marchand revint à Paris, après Fachoda, dans tout l'éclat de sa gloire et le feu de sa popularité, la *Patrie française* eut l'idée baroque de le lancer dans la politique, pour laquelle, comme la plupart des militaires, il n'était pas fait. Aimant et admirant Marchand en tant que héros militaire, je ne cessais de répéter à Lemaître, à Rochefort et à Drumont que l'Africain (comme on disait), en dépit de son œuvre, ne marcherait pas, qu'il était rebelle à tout boulangisme et que nous perdions notre temps, notre salive et nos efforts. Marchand était sincèrement républicain et ne se lassait point de s'affirmer républicain. Néanmoins, par entêtement, on imagina de poser sa candidature à un siège vacant de conseiller municipal à Paris. C'était quelque temps avant qu'il ne fût candidat à la députation. Prévenu de la note qui allait paraître, Marchand me pria de faire savoir à Drumont qu'il désirait qu'elle ne passât point dans le journal du lendemain. Il était presque 11 heures du soir. C'était en hiver. Nous partîmes en fiacre, ma femme et moi. J'avais emmené ma chère collaboratrice « Pampille », parce qu'il était plus difficile au chevaleresque Drumont de l'envoyer promener que moi. Onze heures sonnaient au Gros-Caillou, quand nous arrivâmes passage Landrieu. La maison était noire. Je sonnai, resonnai, trisonnai, quadrisonnai, et, au bout d'un quart d'heure, Drumont en personne vint nous ouvrir, d'assez mauvaise humeur, une lampe à la main. Il s'adoucit en voyant ma femme et nous fit monter au premier, dans un cabinet de travail spacieux, encombré lui aussi de livres, de meubles anciens et de tapisseries. J'ouvris le feu et lui exposai la volonté de Marchand. Il me répliqua que *la Libre Parole* n'annonçait pas que la candidature était posée, qu'elle exprimait seulement le vœu public, que c'était bien son droit et que la note, « rédigée en termes fort convenables, mon ami », passerait, dût le Diable en personne s'y opposer. Je répliquai que le gouvernement prendrait occasion de cette note pour embêter Marchand, pour lui reprocher de faire de la politique active, peut-être pour lui retirer son

commandement et que nul n'avait le droit de faire un conseiller municipal malgré lui. Nous ferraillâmes ainsi, pendant une demi-heure, sans résultat, et je me faisais, comme on dit, du sang de léopard, en songeant aux rotatives de *la Libre Parole* qui commençaient peut-être à fonctionner. Mais ma femme intervint alors, avec ce sens politique parfait qu'on lui connaît dans notre milieu, et son art de douce persuasion. Elle développa à Drumont, point par point, les conséquences fâcheuses d'une telle publication. Elle lui exposa que cela ferait mauvais effet, etc., etc. Finalement, vers minuit moins cinq, pareil à un sanglier sympathique et convaincu, Drumont se leva, alla à son téléphone, appela le commandant Biot : « Allo, c'est vous, commandant? Bonsoir. J'ai là Léon et sa femme qui me demandent instamment de supprimer le filet Marchand. Oui... Ah ! c'est embêtant, bien sûr... Que voulez-vous, mon pauvre commandant, nous serons toujours des victimes... Supprimez-le... Bonsoir, mon bon ami, bonsoir ! »

C'était fait. Nous redescendîmes l'escalier étroit, raccompagnés par notre illustre porte-lampe. Le cocher dormait sur son siège, dans le vent froid, victime, pour de bon, ainsi que son cheval, de l'obstination du cher patron.

Une autre scène du même ordre, plus prolongée, eut lieu près de Moret, au château Saint-Ange, vieille demeure que louait Drumont pour la belle saison. C'était, vers la fin de l'été, une journée magnifique. Nous étions allés, Coppée, ma femme et moi, lui demander charitablement la grâce d'un vieux juif qu'il n'aimait pas et qui venait de se marier avec une charmante jeune chrétienne. Il faut vous dire que Méry, mû par je ne sais quel sentiment d'hostilité, poussait Drumont à écrire l'article, le mauvais, le pénible article. Le trajet fut long et joyeux, Coppée étant la gaieté même. Arrivés au château Saint-Ange, après trois heures de chemin de fer et une heure de voiture, nous trouvâmes Drumont se promenant morose, en compagnie de ses énormes chiens, dans une superbe allée Louis XIV, où tourbillonnaient les feuilles mortes. Il était tel qu'un personnage de Saint-Simon, solitaire, amer et grand. Notre arrivée le dérida. Un voisin venait justement de lui envoyer trois perdreaux : « Léon en mangera bien un à lui tout seul. » Il décida, d'autorité, qu'on déjeunerait sur la terrasse, en plein air. Coppée, frileux comme une chatte, en grelottait

déjà : « Croyez-vous, Drrrumont (dit-il), qu'on ne serait pas mieux dans la salle à manger? — Non, mon ami ; mon docteur dit qu'il est plus sain de manger dehors, quand on le peut. On vous mettra dans une maison de campagne. »

— Petite madame (dit Coppée à ma femme), je vous demanderai de vous enquérir d'une couverture et d'une boule.

Coppée, habitant douillettement la rue Oudinot et dorloté par sa sœur Annette, s'imaginait qu'on trouve des boules à Moret, chez un historien pamphlétaire, qui vit en garçon, au milieu de ses livres et de ses chiens. Finalement, on chauffa une brique et nous voilà à table, devant les perdreaux, et un corton pas vilain, avec Coppée claquemuré dans sa maison d'osier, et frissonnant de peur de frissonner. Au dessert, après force blagues et rires, nous abordâmes le sujet brûlant, ou plutôt nous laissâmes lâchement à Pampille le soin d'aborder le sujet brûlant. Amusé et malin derrière ses lunettes, le patron posa ses conditions : il renonçait à toute polémique si nous demeurions, tous les trois, vingt-quatre heures, sans bagages ni brosses à dents, au château Saint-Ange. La pénitence, en somme, était douce. Nous acceptâmes, et c'est un des meilleurs souvenirs de ma vie, qui en compte tant de bons et même de splendides. Ces heures dorées s'écoulèrent dans des récits, des promenades, des vieilles chansons de France. Coppée, causeur sans rival, se surpassa. Les dogues eux-mêmes semblaient l'écouter avec plaisir, en remuant la queue. Nous nous séparâmes avec mélancolie.

Les juifs et leurs créatures ont essayé, vainement, de salir la mémoire de Drumont, en le représentant comme cupide, ou intéressé. Rien de plus faux. J'ai été mis au courant, vers 1901, par Drumont lui-même, de sa situation de fortune. Il craignait alors que le gouvernement ne fît confisquer son saint-frusquin, sous un prétexte quelconque ; et il me demanda l'autorisation de mettre sous mon nom, chez son notaire, Me T..., la majeure partie de ce qu'il possédait. Ce qui fut fait, puis, l'alerte passée, défait. Je connus ainsi le chiffre, bien modeste, de ses économies d'écrivain qui, d'ailleurs, fondirent à la guerre, de telle sorte qu'il mourut très, très pauvre, presque dans le dénuement. Il n'avait aucun besoin de luxe. Il vivait confortablement, mais modestement. Le souvenir de sa jeunesse, de son adolescence

privées de ressources, lui était demeuré cuisant et il répétait volontiers : « Je veux qu'après ma mort il reste, dans mon armoire, de quoi acheter un drap pour m'ensevelir. » Cela faisait que, même au temps de sa prospérité relative, en plein succès, il poussait l'économie, ou plutôt la peur de manquer, jusqu'aux confins de l'avarice. Coppée lui disait : « Drrrumont, je suis convaincu que vous mettez votre argent dans des pots à beurre, comme vos grands-parents. »

Drumont riait et répliquait : « Ce ne serait pas si bête, mon ami. Nos aïeux, Mistral l'a dit et redit, avaient du bon. » Il conservait ainsi avant la guerre, à tout hasard, une assez forte somme en or, dans une cassette, à domicile. Parfois, au milieu d'une conversation, il vous quittait pour aller voir, comme dans une fable de La Fontaine, si le magot était bien toujours à la même place, si le chat ne l'avait pas déterré, si une pie ne l'avait pas emporté. Au bout de quelques instants, il revenait rassuré : « Je vous disais donc, mon bon Léon, que cet animal de Burdeau... »

Le surnaturel intéressait Drumont et il ne voyait pas d'un mauvais œil *l'Echo du merveilleux*, que dirigeait Méry dans des voies souvent romanesques et enfantines. Il croyait à la chiromancie. J'ai déjeuné chez lui avec Mme de Thèbes, excellente personne, fort divertissante dans la conversation, mais dont le savoir technique ne valait certes pas celui, stupéfiant à mon avis, de Mme Fraya. Une autre fois, je rencontrai Mlle Desbarolles ; à plusieurs reprises, le vieux docteur Fabre, aux longs cheveux blancs, l'ami de Dumas fils et qui lui fournit, raconte-t-on, la première idée de sa meilleure pièce, *la Femme de Claude*. C'était, lui aussi, un visionnaire, ce docteur Fabre, d'une sûreté de mémoire, d'une éloquence, d'un à-pic extraordinaire, et qui donnait la sensation du génie. L'auteur de *la France juive* était, en ces circonstances, accueillant et charmant au possible et poussait ses convives à la confidence et au récit par sa bonhomie, son rire et ses remarques, toujours justes, toujours imprévues. Il avait peu de goût pour la métaphysique. Il n'entendait rien à la musique et chantait remarquablement faux. Mais le comique des choses, des gens, des situations, le comique, compagnon du tragique, le saisissait, et il y avait en lui, à certaines heures, de la vision noire et bouffonne de Swift. J'imagine que les soirées chez le doyen de Saint-Patrick devaient ressembler aux soirées chez Drumont.

Chaque 31 décembre, sur le coup de onze heures-minuit, il y avait une petite fête de fin d'année à *la Libre Parole*. Devos faisait monter des bouteilles d'un champagne réclame, lequel me paraissait moins bon qu'on ne le disait, — je suis resté fidèle, pour ma part, à cette veuve joyeuse et pétillante qu'on appelle Mme Clicquot, — quelques biscuits, et les collaborateurs trinquaient avec les typos et des amis venus du dehors. En 1902, j'allai chercher Coppée rue Oudinot, l'amenai en voiture boulevard Montmartre. Il lut un sonnet, où le chapeau de Bonaparte était rapproché ironiquement de « l'accordéon du vieux Loubet ». L'auteur des *Intimités* attrapa un rhume en sortant. En 1905 ou 1906, Mme de Loynes, qui aimait bien Drumont, avait décidé Lemaître à assister à cette petite cérémonie rituelle. Le patron écoutait gentiment les discours, les toasts, puis portait la santé de l'œuvre commune, au bruit des bouchons qui sautaient. Il y était toujours question de la grande famille que nous faisions, ou que nous étions censés faire, à *la Libre Parole*, alors que les rivalités, comme je l'ai déjà dit, y étaient vives. A partir de la mort tragique de Syveton, voyant avec quelle mollesse la feuille antisémite avait soutenu ce malheureux et cher garçon, — quels que fussent mes efforts pour réagir, — je jugeai que *la Libre Parole* avait achevé sa destinée et qu'il était temps de mener le nationalisme dans les voies nouvelles que lui ouvraient largement Maurras et Vaugeois. Je fis partager ma conviction à Mme de Loynes et à Lemaître. Nous essayâmes d'abord, les uns et les autres, sous la direction de Maurras, d'acquérir *la Libre Parole*, en gardant Drumont, bien entendu, et d'en faire un journal carrément royaliste. C'est alors que commencèrent des tribulations épiques, qui durèrent du milieu de l'année 1906 au mois de décembre 1907. Je ris aujourd'hui en me les rappelant ; mais, à l'époque, je ne riais pas. La moralité de cette histoire, c'est qu'il est beaucoup plus facile de créer un nouveau journal que de radouber un journal existant. Je suis convaincu que nos amis Lucien Moreau et Frédéric Delebecque, qui m'assistaient dans cette tentative, sont de mon avis. En avons-nous consulté des hommes de loi, en avons-nous monté des étages, en avons-nous entendu de ces discussions sur les formes de sociétés, où les spécialistes sont aussi en désaccord que les médecins différents sur l'état d'un malade ! Le lundi, tout semblait arrangé

et prêt pour la signature du nouveau contrat. Le jeudi, tout était démoli. Tiraillé entre le désir d'aboutir et la crainte de déplaire à Méry, Drumont était plus indécis et contradictoire que le Triplepatte de Tristan Bernard. Quand la chose cassa pour de bon, nous éprouvâmes un vrai soulagement.

Il eût été naturel que la fondation de *l'Action française* quotidienne me brouillât avec mon vieux maître, et j'en aurais été désolé. Cependant, il n'en fut rien. Nous continuâmes, ma femme et moi, à lui rendre visite aux anniversaires et fêtes traditionnels. Lemaître nous accompagnait. Un feu clair brillait dans la cheminée du salon du passage Landrieu. On apercevait, par la fenêtre, les arbres dépouillés du jardinet. Les deux anciens de la Patrie française épiloguaient, mélancoliquement, sur les événements des dix dernières années, sur ce qu'il aurait fallu faire, sur ce que l'on n'avait pas fait. Nous leur répétions régulièrement : « Vous n'aviez qu'à écouter Maurras qui avait, lui, les moyens de l'emporter sur un adversaire sans scrupules et disposant de fortes ressources. »

A quoi Lemaître : « Vous avez raison, mes enfants, mais Syveton, à ce moment-là, nous dissuadait de suivre Maurras et croyait qu'il était plus sage de ne pas opter ouvertement pour la monarchie. »

Drumont se fâchait, quand nous lui représentions que, n'étant pas un homme d'action (pas plus d'ailleurs que Lemaître, Rochefort, ni Coppée), il aurait dû céder la direction de l'action à Maurras : « Mais voyons, madame, mais voyons, Léon, ce n'est pas sérieux ! Je suis un homme d'action, saperlotte ! *La France juive*, mes campagnes électorales en Algérie, les luttes antidreyfusardes, comment donc appelez-vous cela, si ce n'est de l'action? »

Ces campagnes algériennes lui avaient laissé un souvenir enchanteur, mêlé d'acclamations, de soleil, de visages enthousiastes, de bouquets aux couleurs violentes. Une fois à la Chambre, d ailleurs, il s'était engourdi à son banc, écoutant les bobards et conseils falots de ses voisins de droite, quant aux dangers de l'intervention, sous quelque forme que ce fût. Il était demeuré là le polémiste docile et muselé, qui ne veut pas faire de chagrin à sa bonne : « Voyons, mon enfant, ouvrez votre porte... Ce n'est pas raisonnable, mon enfant. » Il avait été ensuite très étonné de ne pas être réélu, ne se

rendant point compte que les Algériens l'avaient envoyé à la Chambre avec une espérance qu'il avait déçue. Enfin sa vue s'affaiblissait (il dut même être opéré de la cataracte) et, chose singulière, sa foi catholique baissait avec sa vue. Il répétait volontiers : « Ce n'est pas bien, de la part du bon Dieu, de mettre ainsi en capilotade un vieux et fidèle croyant tel que moi ». On croyait à une boutade. C'était là, dans sa bouche, un reproche sérieux. Il ne trouvait plus à l'église les mêmes consolations, les mêmes encouragements qu'autrefois. Autre grief contre la Providence. les inondations parisiennes de 1910 qui s'étaient infiltrées chez lui, passage Landrieu, et avaient gâté sa bibliothèque. Immédiatement après la Compagnie d'Orléans, qui avait « beaucoup trop creusé et fouillé le sol dans le voisinage de la Seine, mon ami », il incriminait le Créateur souverain, qui avait permis aux eaux de venir l'embêter à domicile, lui Drumont. N'allez pas croire que cet enfantillage trahît une diminution quelconque de ses forces intellectuelles. Il n'avait jamais eu l'esprit plus vigoureux, l'imagination plus ardente. Mais cette plainte faisait bien dans le sombre poème qu'il composait avec sa destinée, jointe à la destinée du pays.

Généralement perspicace quant au développement des circonstances, quant aux ensembles ethniques et nationaux, Drumont l'était beaucoup moins quant aux êtres, et même se trompait du tout au tout. C'est ainsi qu'il prit pour un homme de bronze l'hésitant et absurde Waldeck-Rousseau sur la foi de eur dentiste et ami commun, le docteur Galippe. Nous avions beau lui répéter, Syveton et moi, qu'il suffirait de mettre Waldeck en présence d'un sou èvement réel des patriotes (très facile alors à déclencher) pour désorienter totalement son jurisme, il ne voulut jamais nous croire. Le candide Galippe lui avait persuadé que Waldeck joignait l'inflexibilité de Sylla à la clairvoyance de César. Il est aussi dangereux de surestimer un adversaire que de le sous-estimer. De même *la Libre Parole* et son directeur commirent une faute irréparable, lors des Inventaires de 1907, en n'opposant pas à la violence inqualifiable exercée contre les catholiques, une violence double et méthodiquement calculée. Bernard de Vesins, à Versailles, avait donné un exemple héroïque, qui, s'il eût été suivi et multiplié par une feuille quotidienne, pouvait emporter le régime

abject. C'était cela que les patriotes attendaient, à cette heure précise, et du journal antisémite et de son directeur, non quelques protestations vaines et timorées. Mais Drumont était âgé, déjà souffrant et, comme il disait, retiré des affaires et garé des voitures. En dépit de ses dires, il n'avait jamais eu le sens de l'action, ou il ne l'avait eu que de façon intermittente et fugitive. C'était un érudit lancé dans la mêlée et que la mêlée, en se prolongeant, fatiguait et écœurait. Or, en politique, qui n'avance pas recule et, pour que la flamme monte claire et droite, il faut sans cesse remettre du bois dans le feu, donner une pâture nouvelle à l'imagination populaire et à l'élite.

Ces pensées me poursuivaient, tandis qu'avec quelques rares amis, mêlés aux collaborateurs de *la Libre Parole*, passée en d'autres mains, j'accompagnais à sa dernière demeure, par un ciel bas et pluvieux du temps de la guerre, la dépouille mortelle de ce grand homme, de-functus, retiré de ses fonctions, de sa fonction nationale, bien avant d'être défunt. Je revoyais, dans un raccourci synthétique, cette destinée, d'abord laborieuse et obscure, puis éclatante et toute proche du triomphe, puis de nouveau rentrant dans la pénombre, par la porte du pessimisme intérieur, qui conduit au délaissement et à l'oubli. J'imaginais Drumont disparaissant en pleine affaire Dreyfus, son corbillard suivi d'une foule immense, la République vacillant sur son socle de fumier, non encore aggloméré par le sang. Je songeais à tout ce que l'auteur de *la France juive* avait représenté, pour les hommes de ma génération, aux espérances soulevées, à l'enivrement de comprendre enfin le mécanisme de la démocratie moderne, lancée comme une entreprise financière, par les manieurs d'or d'une race étrangère. Mais il ne suffit pas à un homme public d'apercevoir une grande vérité, puis de la faire connaître aux autres, puis d'éclairer la raison et de soulever les passions légitimes de tout un peuple. Il lui faut encore réaliser, apporter et préciser le remède, ne pas laisser le mal en l'air, dénoncé et point combattu, révélé et point abattu. Encore une fois, l'antisémitisme ne peut s'affirmer que dans une formule politique qui rejoint la formule antirévolutionnaire ; puisque la révolution c'est essentiellement l'œuvre de Sem, le bouleversement de l'autochtone par le nomade.

Psychologiquement, le peuple juif doit son malaise et son

besoin d'agitation à la perte de son dialecte, à cette aphasie profonde (sans amnésie) qui lui fait emprunter le double langage international de la bourse et de la révolution. C'est pourquoi aussi le juif aime naturellement la musique, réservoir commun des sensations et des sentiments inexprimés par le langage défini.

J'ai relu, avant d'écrire cette étude, un certain nombre d'articles de Drumont, et dans *la Libre Parole*, et dans le recueil intitulé : *De l'or, de la boue, du sang*. Drumont n'est pas, à proprement parler un journaliste, dans le sens rétréci, raccourci où l'entendaient Girardin ou Magnard, Vallès ou Rochefort, il n'a ni légèreté, ni vivacité. Dans le combat quotidien, c'est un hoplite pesamment armé et qui ne diversifie point ses coups. Mais quel poids, quelle sincérité, quels assénements ! Autour de tout écrivain digne de ce nom, en dehors même de ce qu'il exprime, il y a une atmosphère, une aura, une prolongation tourbillonnante de sa pensée au delà des mots ; et c'est une grande part de son influence. L'aura de Drumont est formidable. Elle tient de la grande alarme ethnique, de l'avertissement solennel, et donné à deux, trois, quatre, cinq générations, menacées par un envahisseur masqué, dans les enfants et petits-enfants. Elle est bougonnante et insistante, cette aura, comme une semonce de grands-parents, apportant chaque jour le tout dans le tout ; leçon tantôt morose, tantôt ironique. De pareils tempéraments, chargés d'orages, annoncent en général des cataclysmes, des bouleversements, dont leur style chaud, tendu, crevassé, est le précurseur. Ce style, chez Drumont, part d'une guerre et va à une autre. C'est une pâte lourde de chroniqueur d'autrefois, traversée, éclaircie par des lueurs d'Apocalypse. L'improvisation y est peu de chose, par rapport à la méditation. Il ruminait littéralement ses articles, au cours de la promenade à pied qu'il faisait, chaque matin, quel que temps qu'il fît, le long des quais, entre le passage Landrieu et la tour Eiffel.

Souvent, entre 1900 et 1908, j'allais le rejoindre dans cette déambulation solitaire. Je l'apercevais de loin, entre les arbres, qui lisait son journal en marchant, puis s'arrêter, afin de réfléchir, puis reprenait son chemin, de son pas pesant. Je remarquais ainsi que ce qui allait venir l'intéressait de moins en moins et s'effaçait, dans son esprit, devant ce qui avait eu lieu. Les souvenirs prenaient le pas sur les projets.

Son esprit se mouvait à reculons. Cet événement intérieur se produit (je l'ai remarqué) quand les apports héréditaires, en lutte avec la personnalité foncière, avec le *Soi*, parviennent à submerger celui-ci. Nos ancêtres nous dominent par la mémoire des événements écoulés de notre propre vie. J'en faisais la remarque à Drumont ; car je lui parlais et nous nous parlions avec une entière liberté, et il avait coutume de dire qu'il continuait, avec moi, les conversations commencées avec mon père. Le point de vue médical et psycho-physiologique l'avait toujours beaucoup intéressé et il était persuadé, comme je le suis moi-même, que la science des sciences, qui est celle des modalités intérieures de la pensée humaine, n'en est encore qu'à son balbutiement.

Il est toujours délicat de conjecturer l'avenir d'une œuvre, de ces sortes de mues de serpents, que les écrivains déposent, bon an, mal an, chez les éditeurs et libraires, qui les transmettent à la postérité. Néanmoins, quant aux travaux de Drumont, le fait est là et la guerre de quatre ans ne l'a point aboli : le juif n'est pas le Français, même s'il aime la France, même s'il s'est battu pour elle, même s'il est mort pour elle. Le juif est une migration arrêtée, une migration installée dans les principaux comptoirs et marchés financiers de l'Europe. Le juif est un personnage à part, ayant ses qualités et ses défauts à part, poursuivant une destinée de race qui est sans analogie, sinon sans point de contact, avec la destinée des autres races, auxquelles il se mêle sans s'assimiler. Autre fait : la finance juive, en asservissant et dominant les politiciens successifs de la démocratie, est la maîtresse réelle de cette démocratie. La république, c'est le règne de l'argent ; je dis : le règne sans contrepoids.

Sur ces deux constatations indiscutables, et que personne ne discute plus sérieusement, ni valablement, Drumont a mis son estampille, la griffe du lion. Nous assistons présentement à un tragique débat entre l'idée nationale et l'internationale. L'internationale des banquiers, aujourd'hui comme hier, vient en aide à l'internationale des révolutionnaires ; et le chèque juif entoure la poignée de la torche chez nous comme ailleurs. Cela encore, Drumont l'a établi : c'est son roc.

Joignez à cela le fait nouveau que la guerre a ouvert les intelligences ; on lit énormément. Je ne sais si on lit beaucoup Drumont ; mais je constate, à des signes certains, que

les idées de Drumont remontent à la surface des événements et qu'il faudrait bien peu de chose pour qu'une nouvelle vague antisémite ou asémitique, vague de fond cette fois, vînt contrebattre la vague révolutionnaire, venue d'Allemagne et de Russie. Israël n'a plus une faute à commettre. Je suis étonné des adhésions aux thèses de Drumont, que l'on rencontre chez des gens qui ont toujours été très modérés et qui ne lisaient point *la Libre Parole*. Sans examiner ici les conséquences possibles de cet état d'esprit, ni l'intérêt qu'auraient les grands juifs à abandonner ouvertement, publiquement, la cause de la révolution pour la cause de l'ordre, et du seul point de vue concernant la gloire posthume de Drumont, je vois là un symptôme intéressant. *Non omnis moriar*, aimait à répéter mon vieux maître. Il avait raison. La fière devise : « La France aux Français » est plus que jamais d'actualité ; et nous connaissons aujourd'hui le moyen politique, très sûr, de faire de cette devise une réalité ; sans persécuter, le moins du monde, les Hébreux : en les garantissant, au contraire, contre les réveils, périodiques et irrités, de la clairvoyance nationale française.

Léon Daudet,
de l'Académie Goncourt.

A travers le répertoire lyrique

Faust

Nous proposons au lecteur une série de promenades à travers le répertoire de nos deux théâtres lyriques. Répertoire, il faut tout de suite en convenir et s'en plaindre, singulièrement incomplet. La plupart des chefs-d'œuvre classiques, tragédies ou comédies musicales, n'y figurent point. Rameau, Gluck et Mozart, Beethoven et Weber n'ont point à l'Opéra de demeure permanente, ou seulement provisoire. Quant à l'Opéra-Comique, depuis longtemps il n'est plus lui-même que de nom. Plutôt que de rester l'asile ou le musée d'un art national et charmant, il en est devenu le tombeau. Prenons-le pourtant, ce double et misérable répertoire. Prenons-le pour ce qu'il est et pour ce qu'il vaut. Ou plutôt reprenons-le. Peut-être, pour le trop connaître, le public ne le connaît-il plus. Renouvelons, si vous le voulez bien, cette connaissance.

Deux causes ont contribué, croyons-nous, à la fausser et à l'obscurcir. Gounod assurait qu'il suffit d'un interprète pour calomnier un chef-d'œuvre. Orchestre, solistes et chœurs, qu'est-ce donc lorsqu'ils s'y mettent tous? Rien d'affligeant, surtout à l'Opéra, comme une de ces représentations qu'on appelle ordinaires, ou « courantes ». Oui, « courantes » est le mot propre. Vous savez le témoignage

que se rendait à lui-même un chef d'orchestre de l'Opéra, descendant de son pupitre et consultant sa montre : « Allons ! Ce soir, nous avons gagné six minutes sur le dernier acte. » Il est vrai qu'habitant la banlieue, ce gain lui permettait de prendre le dernier train, *son* train, à la gare Saint-Lazare. Mais la plupart des artistes, même couchant à Paris, ne montrent guère moins de hâte. Des deux seules façons qu'il y a d'altérer les « mouvements » en musique, la précipitation est la plus usitée. Dans l'ordre du style et du goût, les erreurs sont beaucoup plus nombreuses. Les unes proviennent de la négligence ; l'ignorance engendre les autres. Il en est de dramatiques, de musicales aussi. Tantôt la voix n'est pas juste et tantôt c'est l'expression. Quelquefois le chant est fautif et d'autres fois le solfège. Valeurs, nuances, rien n'est observé, tout est confondu.

Les interprètes, pour se justifier, ne manqueront pas de s'en prendre à l'habitude, à la routine. Et les auditeurs eux-mêmes, lassés et blasés, l'allégueront à leur tour. Ils n'auront pas tout à fait tort. L'habitude ! Plus d'une fois déjà, nous avons engagé les « habitués », ou les abonnés, à se défier d'elle et à la combattre. Nous leur avons rappelé les vers de Sully Prudhomme :

L'habitude est une étrangère
Qui supplante en nous la raison.

Pis qu'une étrangère : une ennemie, et fatale, autant qu'à la raison, à la sensibilité. Il est vrai que sur la musique plus que sur les autres arts, elle a quelque chose à prétendre sous des formes diverses : fugue, reprise, rappel des thèmes, travail et développement symphonique, l'habitude entre comme élément dans la musique même. Pour nous, chez nous, musiciens, elle a sa part aussi dans notre connaissance et dans notre amour. Mais elle ne l'a pas moins, à la longue, dans notre fatigue et dans notre indifférence. Elle ne nous rendra jamais les chefs-d'œuvre assez familiers ; en revanche, elle risque de nous rendre trop familiers avec les chefs-d'œuvre.

Mais imprudent qui s'abandonne
A son joug une fois porté.
Cette vieille au pas monotone
Endort la jeune liberté.

Et tous ceux que sa force obscure
A gagnés insensiblement,
Sont des hommes par la figure,
Des choses par le mouvement.

« Par le mouvement? » Ou plutôt peut-être par l'immobilité, par l'inertie. Dans une œuvre trop souvent entendue, il n'est plus rien, à la fin, qui nous meuve ou nous émeuve.

Il y a quelques années, un prêtre philosophe commentait devant nous les vers cités plus haut. Il définissait le rapport et comme le compromis que chacun devrait établir en son esprit et dans son âme, dans toute sa vie entière, entre l'habitude, cette force dangereuse et cette salutaire vertu, l'attention. Il nous proposait l'exemple du forgeron, qui, dans le feu continu de sa forge, pour l'entretenir et le raviver, jette parfois quelques gouttes d'eau. Nous ne souhaitons point ici faire autre chose. Auditeurs, qui ne savez ou ne daignez plus écouter, à force d'avoir entendu, permettez-nous seulement de réveiller en vous l'intelligence et le goût. Souffrez qu'à votre vieille habitude assoupie, nous mêlions un peu d'attention toute fraîche.

Vous plaît-il que nous commencions par *Faust*, le *Faust* de Gounod? Celui de Berlioz, introduit récemment au répertoire, aura son tour. Mais le *Faust* de Gounod est depuis longtemps, à l'Opéra, l'opéra des opéras. Aucun n'est aussi populaire. Le succès en est toujours assuré, comme la recette. On a coutume de l'afficher « aux jours de dimanche et de fête ». Aux jours où tout vient à manquer, il ne manque jamais. C'est à lui qu'on recourt et qu'on fait le signe de détresse. Lorsque la dernière (?) grève a pris fin, il a formé, tout naturellement et de lui-même, le spectacle de réouverture et de réconciliation.

Personnellement, pour l'aimer et lui rester fidèle, nous avons plus d'une raison : de celles que la raison connaît, et même des autres. En rouvrant, afin de la feuilleter avec vous, notre vieille partition de *Faust*, nous trouvons, encadré dans la première page, et daté du 27 novembre 1887, le billet que voici :

Mon petit Camille,

Crois-tu que je n'ai pas encore trouvé une minute pour te remercier de ton article sur la cinq centième de *Faust!*

Je t'embrasse, non seulement sur tes deux joues à toi, mais sur celles de ton cher père et sur les mains de ton heureuse mère, si elle veut bien me le permettre.

Ton vieil ami,

Ch. Gounod.

Dès la page suivante, nous gagerions volontiers qu'un auditeur non averti, fût-ce un abonné de l'Opéra, demanderait ce que c'est, et de qui. Nous en avons fait plusieurs fois l'expérience. L'introduction de *Faust* est universellement inconnue pour deux motifs : premièrement parce qu'elle se joue trop tôt ; ensuite parce qu'elle se joue avant que la toile se lève. Or, vous savez que, dans les théâtres de musique, la règle est de bavarder plus encore à ce moment-là qu'une fois le rideau levé. Le jour où l'un de nos lecteurs arriverait à temps, il trouverait ici du nouveau : pour lui d'abord, et pour l'époque aussi. « Je pourrais vous chanter le *Faust* de Gounod tout entier », m'assurait un amateur. Peut-être ; hormis le prélude : il ne le connaît sûrement pas, et puis ce n'est pas un chant. Rien n'y est mélodie indépendante, extérieure. Tout l'intérêt consiste et se concentre en une suite, un enchaînement de solides et rigoureux accords. Cette page instrumentale trahit, non pas le moins du monde l'imitation, mais la connaissance et la familiarité de Bach. En vérité, lorsque parut Gounod, les opéras, nos opéras, n'avaient pas coutume de commencer de la sorte. Il n'est pas douteux qu'ici la musique, à dessein tourmentée, sinon pénible (autant que la musique de Gounod peut être telle), cherche à traduire la méditation profonde, la soucieuse recherche, enfin l'état d'esprit et d'âme où se trouve et se plonge Faust au début du poème de Gœthe. C'est même le seul endroit où soit esquissé par Gounod le principal caractère du personnage, celui que, d'un trait plus vigoureux et qui va plus avant, Berlioz et Liszt ont marqué. Dans *Faust*, une seule fois et rarement ailleurs, le musicien a parlé ce langage austère. Mais attendez un instant : voici que les harmonies serrées se détendent, s'entr'ouvrent et laissent passer un chant, où le vrai Gounod, le Gounod original et pleinement lui-même apparaît. L'analyse de la phrase est facile et donne à peu près ceci : une large période qui se reproduit bientôt, ou s'imite elle-même un ton plus haut (cela s'appelle vulgairement une « rosalie ») ; puis une sorte

d'incidente, relative ou subordonnée, et, pour finir, une effusion de lumière, de chaleur et de vie. M. Saint-Saëns a noté quelque part « cette gamme lente des harpes, rideau de nuages qui se lève au milieu de l'introduction de *Faust*, pour découvrir la phrase lumineuse de la fin. Cela paraît presque naïf et cependant personne auparavant n'avait songé à quelque chose d'analogue. »

Il ne faut pas chercher dans le premier acte du *Faust* de Gounod l'équivalent des deux scènes grandioses où le Berlioz de la *Damnation* nous montre son héros d'abord errant à travers la plaine de Hongrie (?) et se mêlant aux villageois, puis revenu dans son cabinet et, près de boire la coupe mortelle, rappelé à la vie par les cantiques de Pâques. Chez Gounod ici, rien de religieux, de divin. La nature agit seule et son intervention printanière et rustique ne prête qu'une grâce légère aux deux chœurs, qui se suivent, des paysannes et des paysans. M. Saint-Saëns a dit encore de l'auteur de *Faust* : « On aimerait mieux qu'il n'eût pas écrit : *Salut, ô mon dernier matin!* » Pourquoi ce regret? La phrase a de l'accent, de l'allure, et l'élan d'orchestre, l'éclat ou la poussée des cuivres qui la précède nous paraît assez bien, selon la parole de Gœthe à ce moment même, « enfoncer les portes devant lesquelles chacun ne passe qu'en frémissant ». Goûtons aussi dans ces premières pages la justesse expressive de la déclamation. D'aucuns reprochent à Gounod de mal prosodier en musique. Ils ont tort. Que ceux-là se rappellent d'abord comment parlent, en même temps qu'ils chantent, ces deux vers de *Sapho* (dernière scène) :

La mer et le vaisseau vont emporter ma vie
Et je viens assister à ma propre agonie.

Ici même écoutons : « En vain j'interroge, en mon ardente veille... Pas une voix ne glisse à mon oreille... J'ai langui triste et solitaire... » Je souligne à dessein les finales et ces *e* muets, d'une vague et flottante douceur. Rivarol a raison : « L'*e* muet, semblable à la dernière vibration des corps sonores, donne à la langue française une harmonie légère qui n'appartient qu'à elle. » C'est vrai, même en musique, et dans la musique, très française par là comme par ailleurs, de Gounod. Et pour en revenir, ou pour nous arrêter un peu plus à la phrase : *J'ai langui triste et solitaire*, si peut-

être, étant donné le personnage, elle n'est point assez lourde de tristesse, elle est au moins tout imprégnée de mélancolie.

Plus loin, l'apparition de Marguerite au rouet est un de ces épisodes que le public, distrait par le spectacle, se contente généralement de regarder. Alors il n'entend pas chanter à l'orchestre, sous le frémissement imitatif et circulaire des violons, une des mélodies capitales (*Termelodie*, en langage allemand et wagnérien) de la partition. Qu'il y prête l'oreille, l'admirable chant en vaut la peine. Tout à l'heure, au clair de lune, parmi les roses du jardin, et sur ces paroles : *O nuit d'amour, ciel radieux!* il ne sera que d'amour. Avec quelle intensité, quelle plénitude ! Présentement, j'y crois trouver quelque chose de plus. L'orchestration (des cuivres, très piano, mystérieux) lui donne un caractère de gravité, presque de solennité, le sens et comme le son d'un présage, à la fois promesse et menace. Sans compter que l'invitation, largement déclamée, de Méphistophélès : *Et maintenant, docteur, c'est moi qui te convie à vider cette coupe...* achève la beauté de la scène en y ajoutant une pathétique et presque fantastique grandeur.

La vision disparaît. Elle s'évanouit pour ainsi dire en une suite d'accords, les mêmes exactement par où commence et s'achève l'ouverture du *Songe d'une nuit d'été*. Réminiscence assurément fortuite, inconsciente, mais où se reconnaît pour la première fois l'influence, sensible ailleurs aussi, du Mendelssohn du *Songe* ou de *Paulus* sur le Gounod, profane ou religieux, de *Faust*, de *Mireille*, du duo racinien *D'un cœur qui t'aime*, de *Gallia* ou de *Rédemption*.

Tout cela donne à la conclusion du pacte avec le diable autant de noblesse que de poésie. Mais, avec la signature, les choses vont se gâter. Faust a la plus fâcheuse, la plus vulgaire façon d'abord de redemander ses vingt ans ; puis, les ayant obtenus, d'en célébrer le retour. Vous connaissez le fameux, trop fameux appel : *A moi les plaisirs...*, et ce qui suit. Pour le coup, voilà ce que Gounod aurait mieux fait de ne point écrire. Au surplus, ce n'est que l'affaire d'un instant. Mais gardons-nous de l'arrêter : il n'est pas beau.

Avant de le donner au Théâtre-Lyrique de Carvalho (en 1859), Gounod et ses collaborateurs avaient présenté *Faust* à l'Opéra. Le directeur d'alors, Alphonse Reyer, le refusa, trouvant que « cela manquait de pompe ». L'œuvre en effet, tempérée, discrète, et par là fort éloignée du « grand

opéra français » qui régnait alors, l'œuvre n'a rien de pompeux. Et même, excusez le mot, presque rien de « pompier ». Nous disons « presque », à cause du Chœur des soldats. Peu, très peu d' « ensembles » ; pas de foule, de défilés, de cortèges ou de chevaux ; pas le moindre finale « à effet », tel que la Bénédiction des poignards ou la Conjuration du Rühli (dont je n'ai garde au moins de médire) ; pas même, à l'origine, de ballet. En somme, un opéra de demi-caractère, intime, familier, et portant les signes, alors nouveaux, d'un art à la fois supérieur et prochain. La kermesse, par exemple, est loin d'être un Rubens. Beaucoup plus (ou beaucoup moins) que d'une fête, que d'une orgie surtout, il ne s'agit ici que d'une aimable promenade. Ce n'est pas ici que le Méphistophélès de Gounod pourrait, comme celui de Berlioz dans la cave d'Auerbach, montrer à son compagnon « la bestialité dans toute son horreur ». Le tableau sonore est traité de main de maître, mais d'une main légère. Cheminant sans embarras ni confusion, les groupes de voix se rencontrent, se répondent ou se mêlent avec aisance, avec esprit. L'air circule, un air vif et subtil, entre les « sujets », les reprises et les rentrées. L'ensemble forme ce qu'on peut appeler un joli travail à la mode d'autrefois, infiniment préférable à tant de gros ouvrages qu'on nous fabrique aujourd'hui.

Négligeons, si vous le voulez bien, ce petit nigaud de Siebel qui nous est présenté ici. Inutile de faire sa connaissance. Il n'aura jamais rien à nous dire, et son personnage n'est qu'une des erreurs, poétiques et musicales, de l'opéra. Après la kermesse, la valse. Elle est du même style, du même sentiment, et d'ordinaire elle est chantée, dansée avec la même négligence, la même mollesse, le même oubli de l'union nécessaire — et qui devrait être plus sacrée — entre l'orchestre, les voix et les jambes. Mais voici l'un des moments où le public se tait. Après quelque soixante ans, il continue d'attendre et d'entendre avec plaisir une de ses phrases favorites. Il a raison de garder sa faveur à ce bref et délicieux dialogue. Si quelqu'un veut savoir ce qu'est une « idée » en musique, et de plus, pour le temps où elle parut, une idée nouvelle, on peut lui recommander la demande et la réponse bien connue : *Ne permettrez-vous pas...* — *Non, monsieur.* L'un et l'autre — chacun ayant sa forme distincte et parfaite, — composent pourtant une période unique. Et cette pé-

riode, harmonieuse, expressive en son ensemble, ne l'est pas moins en détail, par le moindre accent, par l'inflexion la plus légère, par un détour, par une hésitation. Mais surtout elle trace une ligne, une courbe générale que la musique française n'avait pas dessinée encore. Chez nous, par l'un de nous, cela n'avait jamais été dit. Jamais, si l'on peut ainsi parler, jamais avec notre air natal n'avaient été modulés de pareils sons, de semblables chants (1).

L'acte suivant, « l'acte du jardin », est à peu près, à très peu près, un pur chef-d'œuvre. Il ne s'en faut que des oiseux couplets de Siebel : *Faites-lui mes aveux*, par où cet acte commence. Pardon : il commence plus tôt, par un court prélude d'orchestre, aussi peu connu que l'introduction de l'ouvrage, et non moins digne d'attention, je dirai même d'émotion. Avant que le rideau se lève, à ces *pizzicati* furtifs qui se détachent sur un fond grave et doux, puis à cette mélancolique et tendre plainte, enfin à cette effusion passionnée, douloureuse déjà, qui ne pressentirait, pourvu qu'il y prête l'oreille, et l'esprit et le cœur, la solitude, le mystère, l'inquiétude aussi d'un asile encore pur, mais déjà menacé ! Musique d'amour, toute cette musique du jardin, cela va sans dire — ou redire ; mais — ceci peut-être ne s'est point dit assez — musique de tristesse, d'une vague, attirante et profonde tristesse. Sur les scènes qui vont suivre je la trouve partout répandue. Elle les enveloppe et les pénètre. Que de signes sonores, ne fût-ce qu'un mot, un accent, une note, un accord, où vous la reconnaîtrez ! D'abord ce prélude. Plus loin (nous citons au hasard) ce sera l'entrée de Marguerite : autre prélude, suite d'accords (quinte puis neuvième) monotones, qu'effleurent en passant des groupes, ou plutôt des couples de notes rêveuses ; puis les premiers mots de la jeune fille : *Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme*, sur une note unique, répétée et pensive. Plus loin encore : *Me voilà toute seule... Un bouquet! c'est de Siebel sans doute. Pauvre garçon!* Pendant la promenade en quatuor, les touchantes confidences : *Mon frère est soldat* et tout ce qui suit. Que de regrets, de soupirs, et

(1) Marguerite est instamment priée de ne pas presser le mouvement de la réponse : *Non, monsieur*. On lui recommande également de ne le point ralentir. Elle devra surtout se garder de s'attarder ou de s'installer sur l'avant-dernier mot et l'avant-dernière note : le *la* de « *la* main ».

sur tout l'entretien d'amour, quel voile de mélancolie ! Quel trouble, quelle ivresse, pareille à celle dont parle le poète,

Où la bouche sourit, où les yeux vont pleurer.

Mais pourquoi vous hâter? Revenez, revenez avec nous en arrière et, comme on dit aux visiteurs dans les musées : « Suivez, suivez le guide. »

Salut, demeure chaste et pure.

Dans un article sur Jean-Jacques Rousseau musicien, et pour défendre contre lui les qualités musicales de la langue française, Émile Faguet invoquait avec raison cette phrase de *Faust*. Rien qu'au mot *chaste*, à la première syllabe du mot, il trouvait une plénitude sonore, et je ne sais quelle savoureuse tendresse, que l'italien, même avec le mot *casta*, ne saurait égaler. C'est encore un exemple de la justesse, de l'ampleur aussi que donne Gounod à la sonorité du langage ou du verbe français. Que si maintenant on joint le second vers au premier, que d'abord on les déclame seulement, puis qu'on les chante, on verra comment les a fondus le musicien. Il insiste sur le mot *chaste*. Il y appuie la note principale, la plus haute, et cela par deux fois. Puis, deux fois également, sur le mot *pure*, dont l'*e* muet la prolonge, la phrase s'arrête et se repose. Quant au dernier mot du premier vers (*devine*) avec quoi rimera le second, il se perd, il se noie dans le courant d'une période musicale unique, et celle-ci, par le nombre, le rythme, est infiniment supérieure aux deux alexandrins de la poésie.

Ne quittons pas si tôt cette page, ainsi que tant d'autres, fameuse et mal connue. Il y a plus de choses en elle que dans notre entendement, par l'habitude obscurci. Dès la première cadence, écoutez, j'allais dire voyez comme la phrase par deux fois s'incline, et vraiment elle-même salue. Ici, nouvel exemple de réminiscence : elle débute, cette phrase, exactement comme l'adagio d'un concerto de Beethoven (en *ut* mineur). Et, soit dit en passant, il est singulier qu'on l'accuse quelquefois de petitesse, de fadeur et de mièvrerie, si le souvenir d'un Beethoven est le seul qu'elle puisse évoquer. D'un bout à l'autre, la « cavatine » se développe avec ampleur et sans faiblir. Un contre-chant de violon donne à la péroraison une éloquence passionnée. Et comme de toute,

ou de presque toute mélodie de Gounod, « la chute » — soit dit cette fois sans ironie — « la chute en est jolie, amoureuse, admirable ». Les dernières notes en musique ne sont pas, tant s'en faut, indifférentes. Pour la créature sonore elle-même il importe de bien finir. Shakespeare, qui était bon musicien, ne s'y est pas trompé. Si le duc Orsino, dans le *Soir des rois*, veut réentendre un air qui l'a charmé, c'est parce que cet air « avait une chute mourante ». Et le poète a dit encore, au second acte de *Richard II* : « Le coucher du soleil, la fin d'une mélodie (car l'arrière-goût des douceurs en est le plus doux) restent gravés dans la mémoire. » Notre mémoire à tous en peut rendre témoignage : Gounod a le don des cadences exquises (1).

Telle est la cadence, la « chute mourante » du *Roi de Thulé*. Par la simplicité, le naturel, les couplets de Gounod me paraissent préférables à la chanson péniblement « gothique » de Berlioz ; plus vraisemblables aussi, pour les mêmes raisons, sur les lèvres d'une humble fille. Quant à « l'air des bijoux », il est possible qu'il ne vous plaise qu'à moitié. Mais comparez-le seulement à deux autres, du même genre, la valse de *Mireille* et celle de *Roméo*, vous l'en aimerez davantage.

Ce qu'il faut aimer tout à fait, c'est ce qui suit, parce que cela n'est qu'amour. Gounod me disait un jour du quatuor du jardin : « Il y a des coins. » Par où, je crois, il entendait marquer le caractère discret et recueilli de la scène. Oui, « des coins », mais arrondis ; pas des angles. Ici rien ne blesse, tout est caressant. « Des coins », où l'on jase, où l'on se moque. « Des coins », où l'on rêve, où l'on soupire, où l'on pleure, où l'on aime. Entre les deux couples la musique se partage. L'orchestre, de sautillant et rieur, se fait lié, grave, et s'attendrit avec les voix. Rien d'aussi pur, d'aussi doux que la lente et longue confidence de Marguerite à Faust ; rien, si ce n'est, à partir de ces mots : *Que de soins, hélas! que de peines!* certain contre-chant de violoncelles qui descend par degrés au-dessous du chant. *Si le ciel, avec un sourire, l'avait faite semblable à toi, c'était un ange, un ange, oui je le crois.* Dans Gœthe, la réplique de

(1) Un jour que nous accompagnions cette cavatine à certain ténor, il nous fit cette recommandation : « Vous m'attendrez, n'est-ce pas, sur le *do* naturel? » Si nous l'avions écouté, nous l'attendrions encore. Nous conseillons à ses successeurs de ne pas se faire attendre.

Faust est plus brève. Cinq mots seulement : *Ein Engel, werde dir gleich;* littéralement : « Un ange, si elle te ressemblait. » Mais je crois qu'à la concision de la poésie, je préfère encore l'effusion ou l'explosive passionnée de la musique. Elle s'éteint, et les quatre voix peu à peu réunies viennent former un ensemble, un concert harmonieux où l'on dirait que le souffle de Mozart a passé.

Gounod, le plus tendre de nos musiciens, n'a vraiment bien chanté que les personnages qu'il aimait, et cela parce qu'ils aimaient eux-mêmes. Il ne comprenait pas la haine, et des trois principales figures de Gœthe, celle qu'il a su le moins faire sienne, c'est Méphistophélès, l'éternel déshérité d'amour. Plus d'une fois cependant, il l'a doué, non d'amertume et d'ironie, mais d'une véritable grandeur. Au premier acte d'abord, et nous l'avons vu ; plus encore ici, dans l'appel aux puissances de la nuit, aux souffles, aux parfums évoqués ensemble, pour la perte de Marguerite. Je ne sais pourquoi ce passage me rappelle, par contraste, un vers de *la Maison du berger :*

Les grands pays muets longuement s'étendront.

Ainsi, non pas muettes mais sonores, mais solennelles, scandées par les rudes accords des caisses, de grandes harmonies longuement s'étendent, s'étalent, et sous leur poids, accru de mesure en mesure, menacent de tout accabler.

Au seuil de la scène d'amour, souffrez que nous vous rappelions certaines observations de Vitet : « C'est la passion que la musique excelle à peindre. Et, par exemple, ce sentiment, le plus profond de tous, que la parole s'imagine exprimer par ces mots : *Je vous aime*, dites à la musique de vous le faire connaître. Peut-être, au lieu de trois mots, vous dira-t-elle vingt phrases, car telle est son allure, mais, durant cette lente exposition, il vous semblera que vous entrez dans l'intérieur d'une âme pleine d'amour ; vous assisterez à ses moindres souffrances, à ses moindres plaisirs et bientôt, vous vous sentirez vous-même comme enivré de cette passion. Voilà les miracles de la musique. » Et voilà — sauf le mot de souffrances, car il n'y a pas de souffrance ici — voilà le commentaire ou l'analyse la meilleure de la scène où nous arrivons. On ne trouverait peut-être pas dans toute la musique française une phrase plus connue, plus

populaire que celle de Faust : *Laisse-moi contempler ton visage.* Peut-être pas également une plus pure, une plus belle. Admirez comme elle est longue, comme elle porte loin et haut, comme par degré elle s'élève, puis descend et tarde à se poser. Autant le trait en est sûr, autant il a de grâce, de noblesse aussi. Quel dessin ! Par les plus simples modulations, quel modelé ! Quels effets, quels jeux de la lumière et de l'ombre ! Il n'y a là qu'une mélodie, que presque rien n'accompagne, mais une de ces mélodies qui n'ont pas besoin d'autre chose, étant pour un moment, elles seules, toute la musique.

Une autre lui succède et l'égale (*O nuit d'amour, ciel radieux!*), celle-ci plus recueillie, concentrée et comme enclose en un plus étroit espace. Je vous en recommande le début, ou plutôt les prémisses harmoniques : quatre mesures à demi chantantes et muettes à demi, accords délicieusement chromatiques, et comme dégradés, sur lesquels un seul mot : *Eternelle!* deux fois murmuré par les deux voix unies, flotte longuement.

Après la mélodie, ou plutôt avec elle, souhaitez-vous un peu de symphonie, et que les instruments s'ajoutent à la voix? Alors, daignez seulement écouter un moment ce qu'elle va conter aux étoiles (elle, mais non pas elle seule). *Toutes les voix de la nature me répètent en chœur : Il t'aime.* Toutes les voix de l'orchestre le lui redisent aussi, chacune venant tour à tour ajouter un fil sonore au réseau léger dont elles enlacent sa voix. Universelle et délicieuse redite d'amour, ondoyante et souple polyphonie, où chants et contre-chants naissent, renaissent les uns des autres et se nouent, se dénouent, pour se renouer encore. Un soir — il y a bien longtemps — que nous écoutions ensemble cette scène, Gounod me demanda brusquement : « Sens-tu des cheveux de femme autour de ton cou? » Et, ma foi, j'eus presque envie de lui répondre : « J'allais vous le dire. »

Du Théâtre-Lyrique à l'Opéra, quand on a déménagé la chambre de Marguerite, on y a dérangé quelque chose. Au Théâtre-Lyrique, Marguerite chantait, assise à son rouet, une « fileuse » qui, même après tant d'autres, celle de Schubert comprise, n'était pas à dédaigner. Elle est remplacée, à l'Opéra, par un air, assez pâlot, de ce petit serin de Siebel. Heureusement, quelques phrases de Marguerite, fort touchantes, ont été conservées.

« Le chœur des soldats est entraînant ; l'idée en est élevée. Il y a dans l'orchestre une superbe sonorité ; ce morceau est digne des plus belles inspirations des maîtres. » C'est ainsi que parlait, par la voix de Léon Escudier, la *France musicale de* 1859 (1). Telle n'est peut-être plus, en 1920, l'opinion de la France musicienne. Mais celle-ci peut continuer d'estimer les scènes suivantes, entre autres, plus que les autres, la scène de la mort de Valentin, avec la brève et quasi liturgique prière qui l'achève en *De profundis*. Remercions la France ecclésiastique, voire épiscopale : elle a sauvé jadis la scène de l'église. Qui pourrait le croire aujourd'hui ! Les foudres de la censure, de la censure civile, laïque, la menaçaient. Mgr de Ségur, présent aux répétitions et consulté, les en détourna. « Mais, se serait-il même écrié, mais, monsieur Carvalho, je voudrais que les théâtres fussent remplis de scènes comme celle-là (1). » Le prélat avait raison, plus encore peut-être qu'il ne le croyait. Au théâtre, ici, comme souvent ailleurs, la musique est d'église, infiniment plus qu'elle ne l'est d'ordinaire à l'église même. Sur les pas de la pécheresse, de la pénitente, entrons dans le sanctuaire. Ce n'est point aujourd'hui jour de fête. La nef est presque déserte, de rares fidèles y ont précédé Marguerite. C'est peut-être jour de funérailles, car un *Dies iræ* presque liturgique va tout à l'heure se faire entendre, mais de funérailles modestes et vraiment funèbres, dont la musique ne ressemble pas à celle de nos « grands enterrements parisiens » qu'une jeune femme qualifiait un jour devant nous, de « vraiment délicieux ». Une pièce d'orgue nous accueille, de style sévère et décent. Pour écouter — ce qui s'appelle écouter — la première phrase de Marguerite : *Seigneur, daignez permettre à votre humble servante de s'agenouiller devant vous*, défaites-vous de l'habitude et renouvelez vos attentions. Beauté de la déclamation, du chant, de la prière, cette phrase est belle d'une triple beauté. La musique ne pouvait rien trouver de plus triste, de plus humble et de plus las ; rien qui s'abaisse et tombe, d'une chute plus profonde, sous un plus pesant fardeau ; rien qui figure avec plus de vérité l'affaissement de l'âme et même

(1) Cité par MM. J.-G. Prodhomme et A. Dandelot dans leur *Gounod*, t. Ier, p. 217.

(2) *Op. cit.*, t. I, p. 207 et suiv.

du corps, la démission, la prostration de tout l'être et son anéantissement devant Dieu. Chaque point de la courbe sonore, chaque mot, chaque note a son prix. Elle est mélodie : forme définie et comme plastique, elle a ses contours et ses traits arrêtés. Elle est aussi mélopée, ou récitatif. Elle parle aussi bien qu'elle chante et qu'elle prie. Récitatif, elle jouit d'une certaine liberté dans le temps : le rythme la régit, le rythme oratoire, plutôt que la mesure. Enfin, purement vocale, aucun instrument ne la soutient. De tout cela, que résulte-t-il? Que la phrase en question, par les différents caractères — un peu de chromatisme excepté — se rapproche sensiblement du plain-chant, du chant grégorien, par excellence le chant sacré.

Tout autre est le chant de Méphistophélès : *Souviens-toi du passé...* Pour la troisième fois ici, le personnage s'exprime avec la force, la puissance qui sied. La période est belle d'ampleur oratoire et musicale. Accompagné par l'orgue, le reproche infernal s'unit, se fond avec les pieuses harmonies. On dirait qu'il s'efforce de leur ressembler et que, pour en être plus cruelle, plus injurieuse, la voix diabolique imite ou contrefait celle de Dieu. C'est ici la revanche religieuse de Gounod sur Berlioz. Il n'y a pas de scène de l'église dans la *Damnation*. Dans le *Faust* de Schumann, il en est une, et pathétique, mais dont le style haletant, tout en hachures, n'a rien de commun avec la composition très ordonnée, très classique, du musicien français.

En passant du Théâtre-Lyrique à l'Opéra, le tableau du Walpurgis a beaucoup gagné. Un air soi-disant bachique de *Faust* a fait place au plus délicieux ballet — avec celui du *Cid* — qui figure au répertoire de l'Opéra. L'imagination mélodique instrumentale en est abondante et pure, et les couleurs n'en ont point pâli.

« Allons, encore un petit moment et l'on ira faire dodo. » C'est en ces termes que la Marguerite des Marguerites, Mme Carvalho, s'exprimait un soir — un soir qu'elle n'était plus toute jeune — avant de s'étendre sur la paille de son cachot. Mais non : ce moment, le dernier de la partition, n'est pas si petit. Il a beaucoup de charme, d'abord, grâce au rappel émouvant des motifs d'amour, et puis, quand vient la triple assomption finale, une véritable grandeur que soixante ans d'âge et des centaines d'interprètes n'ont pas ruinée. Ici plus que jamais, messieurs, mes deux mes-

sieurs, et vous, mademoiselle, vous surtout, gardez-vous de la précipitation. Ne faites pas de votre troisième et dernier : *Anges purs, anges radieux*, une course, une galopade échevelée. Retenez plutôt le mouvement, élargissez la phrase. Pas de hâte, et pas de violence non plus. Ne criez pas, chantez. Soyez en extase et non point en fureur. Que si d'aventure, vous aussi, vous habitez les environs de Paris et m'opposez la peur de manquer le dernier train, alors je n'ai rien à répondre. « Cela, comme dit Pascal, est d'un autre ordre. » Et je me tais.

CAMILLE BELLAIGUE.

Un précurseur : Charles Nodier et le roman fantaisiste

I

La mort de J.-P. Toulet, succédant, à peu d'années de distance, à celle de Jean-Marc Bernard, d'Alain-Fournier, vient ajouter au deuil de ce charmant Jomaine des lettres françaises qu'est la *fantaisie*. De purs, d'aériens et de gracieux sylphes comme Toulet et comme dean-Marc, il faut dire que la nature n'est guère prodigue ; et ce fut une exception bien délicieuse, au milieu de la pauvreté d'imagination d'avant-guerre, que l'apparition de ce clair beau livre que fut *le Grand-Meaulnes*, d'Alain-Fournier.

Maurice Barrès, saluant avec émotion le souvenir d'Alain-Fournier, a écrit avec vérité que la « souple fantaisie » de ce jeune maître, enlevé trop tôt à nos espérances, « nous promettait un Charles Nodier ». Le fait est qu'il n'y eut peut-être jamais un rapprochement plus vrai, plus naturel entre deux écrivains de générations si différentes, entre deux conteurs, dont l'un avait grandi à la naissance du dix-neuvième siècle, dont le second avait vu le jour à son déclin.

« Merveilleux talent de nature et de fantaisie », c'est ainsi que Sainte-Beuve avait défini Nodier. Mais ce qu'est la *fantaisie* et ce qu'entendaient par là des écrivains appar-

tenant à des époques et à des milieux si différents que celui de *Trilby* et celui du *Grand-Meaulnes*, voilà ce qu'il importe — avant tout — de connaître. Cette *fantaisie*, Nodier, au début de son récit de *la Fée aux miettes*, sur ce ton d'élévation un peu oratoire qui est dans son genre, s'efforce à en exprimer le caractère. « O fantaisie ! dit-il, mère des fables riantes, des génies et des fées ! Enchanteresse aux brillants mensonges ! » La *fantaisie*, c'est elle, dit-il encore, « qui se balance d'un pied léger sur les créneaux des vieilles tours », ou bien « qui laisse tomber en passant tant de délicieuses rêveries sur les veillées du village ». Mais ces « veillées » de son village natal, ces créneaux du château de Préveranges qu'on aperçoit de loin, des bords du Cher, à travers son récit d'enfance, Alain-Fournier en a parlé avec une même tendresse.

Lui aussi, comme Perrault, comme Nodier, il est entré, à son heure et à son jour, dans le domaine de l'aventure et du caprice. Lui aussi, il a été un *fantaisiste*. Et c'est bien ce qu'il a essayé, de nombreuses années après son précurseur romantique, d'expliquer le mieux du monde. « Le fantaisiste, dit-il, se meut dans un univers qu'il s'est inventé. Il faut, en ouvrant son livre, qu'on ait l'impression d'entrer dans un nouveau monde. » « Il n'y a pas, ajoute-t-il un peu plus loin, à mon sens, de *fantaisie* sans poésie... le fantaisiste est nécessairement un créateur. » Appliquée à Nodier, longtemps après que Nodier lui-même en eut fait l'application à Perrault, cette formule, ces définitions mêmes d'Alain-Fournier sont bien celles qui conviennent à un genre littéraire si difficile. « L'impression d'entrer dans un monde nouveau », dans un monde où tout semble vraisemblable tout en demeurant inattendu, voilà la condition que le conteur de l'admirable *Grand Meaulnes* a posée d'abord. Cependant Nodier avait, par avance, agrandi le débat. C'est quand il avait écrit, au début de ses *Contes fantastiques :* « Les questions sur le *fantastique* sont elles-mêmes du domaine de la *fantaisie*. » Nous savons toutefois qu'à ses yeux, il n'y avait pas que ces questions-là et c'est aussi, comme le *fantastique*, une province de la *fantaisie*, ce *féerique* auquel l'auteur d'*Inès*, à propos de Perrault, revient à chaque instant dans tous ses livres.

« L'un des génies les plus transcendants qui aient éclairé

l'humanité depuis Homère », c'est ainsi que Nodier, transporté de lyrisme, désigne dans *Inès de las Sierras*, ce Charles Perrault qui était bien un peu son parrain à la mode des contes, puisque, de même que celui d'*Inès*, l'auteur de *Riquet* et de *Barbe-Bleue* se prénommait Charles. Et, n'est-ce pas en pensant à ce parrain idéal, tout souriant du fond du passé sous sa perruque blonde à boucles, que devenu bibliothécaire à l'Arsenal et membre de l'Académie, Nodier écrivit encore : « Les bottes du courrier de M. le marquis de Carabas ou la galette du Chaperon ont fait les délices de mon enfance »? En vérité, le poète avait raison : ce sont ces années lointaines, ce sont ces jours heureux qui ont donné la direction à sa vie, qui ont marqué son cœur, inspiré son talent ; c'est là, dans cette enfance vécue entre la vieille Denise et ce père si bon qui, lui-même, avait du « penchant pour le merveilleux », que son imagination s'est éveillée, que pour la première fois il a pénétré tout ébloui dans ces régions de prestige, dans ce domaine fantasque où Shakespeare et Perrault se rencontrent.

Ce domaine, jusqu'à l'entrée duquel la vieille Denise de sa main tremblante l'avait conduit, on peut dire que Nodier, dès ses années les plus tendres, en connut, sinon une province entière, au moins un canton charmant. C'était à Quintigny, « un pauvre et joli village du Jura que, dit-il, il n'aurait jamais dû quitter ». Et là, sous le toit d'une chaumière, vivait retiré depuis longtemps un très vieil homme qui savait d'admirables histoires. Le plaisir le plus grand que Nodier éprouvât alors était, durant les veillées si longues de l'hiver, tandis qu'une bonne bourrée de sapin et de genévrier flambait dans l'âtre, de venir s'asseoir en silence auprès du vieillard. Celui-ci, de cette voix persuasive et de ce ton d'assurance que les esprits les plus sérieux apportent à soutenir des vérités concrètes, narrait, devant un auditoire composé de tous les âges, les aventures du pays des chimères. Et l'enthousiasme, l'accent pénétré, la foi même que le brave homme apportait à exposer les épisodes d'un monde de fiction étaient si absolus et si sincères qu'il n'y avait personne dans l'assemblée, aïeule, fillette ou garçon, illettré ou savant, qui se fût permis d'élever le moindre doute sur l'authenticité de ces récits naïfs. « L'induction que je veux tirer de là, écrit Nodier lui-même, qui se souvient de ces soirées, se présente assez naturellement si elle

est vraie. C'est que, pour intéresser dans le conte fantastique, il faut d'abord se faire croire, et qu'une condition indispensable pour se faire croire, c'est de croire. »

Cette condition de crédulité, que l'écrivain réclame ici pour le conte fantastique, on peut dire que Nodier en a fait la loi de toutes les autres nouvelles et de tous les autres contes qu'il a écrits. Semblable en cela au Michel de *la Fée aux miettes* qu' « une expérience amère des sottes vanités du monde avait dégoûté de tout le positif de la vie réelle », Nodier se consolait « volontiers de ses illusions perdues dans les illusions de sa vie imaginaire ». Et nous savons que celles-ci n'étaient à ses yeux jamais si séduisantes que lorsque les rappels de son passé, les souvenirs de sa jeunesse, laissaient dans ces récits aimables, à côté de la fantaisie, quelque part à la vraisemblance.

II

Quand Charles Nodier nous présente le jeune charpentier Michel enfermé avec des lunatiques dans un hôpital de Glasgow et ne sortant de sa torpeur que pour émettre quelque idée fantasque, ou bien quand il nous fait voir Jean-François les Bas-Bleus et Baptiste Montauban absorbés tous deux dans cette continuité d'un rêve intérieur qui ne les quitte jamais, ne se plaît-il pas un peu, à travers l'allusion de ces héros, à se peindre lui-même?

A la vérité, Nodier, comme le lunatique Michel, ne vivait pas enveloppé d'un châle écossais, il n'était pas coiffé d'une *polonaise* à gland d'or comme le pauvre Baptiste, et de même que François, il n'était pas chaussé avec des bas bleus ; cependant, il y avait dans sa physionomie douce et rêveuse, sur son front caressé de l'aile des songes, jusque dans ses regards occupés de visions plus célestes que terrestres, un peu de cette même mélancolie et de cette même innocence que, d'un pinceau léger, d'une touche impalpable, il avait communiquées à ses personnages.

Sorte de dormeur éveillé, il semblait que Nodier, au milieu des difficultés mêmes de la vie, des études que lui imposaient les sciences, de son labeur sans fin d'écrivain et de savant, ne pouvait, malgré tous ses efforts, parvenir à se libérer complètement de cette domination que conti-

nuaient d'exercer sur lui, même après la naissance du jour, ceux qu'il appelait *les démons de la nuit.* Ces démons nocturnes, ces sylphes à l'aile de ténèbres, ces beaux anges, il les a fait voir dans *Smarra*, touchant de la tige d'un pavot la paupière alourdie de l'enfant, de la jeune fille, du poète ; il les a représentés magnanimes, pitoyables, apaisant les maux, berçant et calmant les regrets, éveillant l'espérance. Et c'est ainsi que ce monde du sommeil l'enchantait, l'enveloppait, en arrivait à commander à tous ses actes, même aux plus légitimes, aux plus impérieux de la vie. Ne dit-on pas, par exemple, que le jour de ses noces, Nodier avait oublié le moment, l'heure même où il devait unir sa vie à celle qui devint, pour lui, le modèle des épouses, Mlle Désirée Charve, et que, recru de fatigue, après une longue course à pied à Besançon, il dormait si bien qu'il fallut que son ami Charles Weiss vînt et le secouât un peu rudement pour le ramener aux réalités du mariage et du monde.

Par ce caractère de distraction, d'absorption intérieure, enfin de nonchalance toute poétique et rêveuse, on peut dire de Nodier qu'il ressemblait à La Fontaine et que, si La Fontaine avait choisi la nuit comme l'heure la plus convenable aux noces de l'Amour et de Psyché, Nodier, de même, avait demandé aux brouillards des ténèbres, au crêpe adouci des songes, ce secret du bonheur, cette part de félicité que Morphée dispense dans le mystère à ceux qui le visitent. « Ce que nous demandons à la jeunesse de Nodier, a écrit à propos Sainte-Beuve, c'est moins une suite de faits positifs et d'incidents sans importance que ses émotions mêmes et ses songes. » Pour ceux-ci nous savons — par ses biographes — qu'ils étaient aussi naturels que celles-là ; ou plutôt, nous ne savons pas trop, avec un tel homme, où s'établit la démarcation entre l'un et l'autre état du sommeil et de l'éveil. La fois où on le surprit, la nuit, dans le Bois de Boulogne, occupé avec une lanterne (la lanterne d'Aladin sans doute !) à chercher des simples, était-il éveillé? Dormait-il? Et sous l'empire d'un somnambulisme innocent, continuait-il en rêve l'une de ces herborisations charmantes auxquelles il aimait tant à se livrer durant le jour?

Sans conjecturer plus avant, constatons que, pour Nodier comme pour La Fontaine, il n'y avait qu'un dieu : le caprice ;

qu'un monde : la fantaisie ; qu'une réalité : l'illusion. Ce pouvoir de l'illusion, chez Charles Nodier, était aussi infini que sa bonté était grande : on n'en connaissait pas la limite, et c'était avec une bonhomie souriante, un naturel exquis que ce ravissant maître en donnait le témoignage.

Avec Nodier, et quelles que fussent les circonstances qui provoquaient son intervention dans une discussion littéraire, une communication savante ou dans une causerie à bâtons rompus avec des amis, on entrait toujours dans un conte de fées ! Le plus incroyable, avec un tel homme, qui s'était penché tant de fois pourtant, en qualité d'entomologiste et de botaniste, au-dessus des plus petits faits vérifiés de la nature, était que lui-même se laissait prendre (jusque dans les événements de l'histoire !) à cette magie de son imagination, à ce prisme de sa fantaisie. De même que La Fontaine se nommait *fablier*, l'auteur de tant de pages vivantes, mais peu certaines, consacrées aux actions et aux hommes de la Terreur se faisait appeler *nouvellier*. *Nouvellier*. Nodier l'était avec un sentiment et un art achevés : on peut même dire qu'il l'était trop. Là, comme dans *Smarra*, comme à ces confins curieux où l'on ne sait plus discerner très bien le moment où l'éveil finit, où le sommeil commence, il arrivait qu'on ne pouvait plus reconnaître à quel passage de ses *Souvenirs* Nodier disait vrai, à quel autre il inventait.

Dans son curieux ouvrage consacré à l'étude des *Sociétés secrètes de l'armée*, notamment aux *Philadelphes*, c'est un fait que le fils de l'avocat Antoine Nodier, au milieu de personnages authentiques et célèbres comme Malet, Moreau, Pichegru, Cadoudal, a donné une place considérable à celui qu'il nomme « le premier adjoint de Malet », le colonel Oudet. Selon lui, cet Oudet offrait tous les traits du grand homme, les caractères du héros. « Il avait, dit-il, reçu l'éducation d'un homme bien né et ses merveilleuses dispositions avaient fait le reste. La nature, en le formant, le destinait à tout ce qu'il y a de bon et de beau. Il aurait été, à son choix, poète, orateur, tacticien, magistrat : l'armée entière l'a proclamé brave ; personne ne l'a égalé en éloquence ; il faudrait l'âme d'un ange pour se faire une idée de sa bonté, etc. » Les *Philadelphes*, en mémoire du plus brave et du meilleur des Grecs, avaient surnommé Oudet : Philopœmen ! Il n'y a, dans cette peinture si belle, si suave d'un conspirateur anti-

bonapartiste, qu'un seul défaut, mais il est grave ; c'est, selon M. Paul Gaulot, qu'Oudet « n'a jamais existé » ou que, « du moins son existence n'a jamais été établie ».

Tué à Wagram, Jacques-Joseph Oudet n'a laissé de trace que dans le cœur de son ami, mais celui-ci en a fait un portrait sublime et, de même que dans *la Tempête* nous entendons Stephano, le héros de Shakespeare, s'écrier avec un grand sérieux : « C'est moi qu'on voyait dans la lune du temps qu'elle était habitée ! » de même on entend Joseph Oudet s'écrier volontiers avec emphase : « Du temps qu'il y avait encore des héros, des hommes intègres et courageux comme Sénèque et comme Platon, de purs citoyens, j'étais de ceux-là ! »

Ah ! pouvoir de l'illusion ! De quelle force, avec quel art Charles Nodier, dupe de son propre cœur, en usait dans les faits de l'histoire ! Lui-même, en préface à son *Banquet des Girondins*, ne l'a-t-il pas écrit ingénument : « A vingt-cinq ans, on croit tout ce que l'on espère, et on espère tout ce qu'on a désiré. » La seule excuse à une candeur si grande, la seule circonstance qui vient donner à cette crédulité sa raison d'être, c'est que Nodier — encore enfant — de la plus tendre et la plus douce quiétude dont sa famille, comme d'une plante fragile, l'avait entouré d'abord, s'était trouvé jeté tout à coup et sans transition au milieu des tragiques événements révolutionnaires. A un âge si tendre (il avait treize ans en 1793 !) le cœur et le cerveau, chez un être enthousiaste, ardent, aussi sensible et pur que Nodier, sont aussi malléables et tendres que la cire : tous les faits, tous les êtres, surtout lorsqu'ils portent le terrible relief de cette époque, y laissent marquée leur empreinte.

III

Parmi les personnalités curieuses, originales, saisissantes même d'une époque aussi agitée que celle-là par les convulsions de l'anarchie et de la terreur, on peut dire qu'il en était de deux sortes : d'abord, se détachant sur le fond sombre des prisons ou plus glorieux des camps, ces physionomies de premier plan que se partageaient l'armée et la tribune. Et puis, plus obscures, plus douces mais touchées d'un rayon de beauté, de bonté, de tendresse, auréolées par le sacri-

fice et par la mort, ces figures des victimes : les enfants, les jeunes gens, les femmes, tout ce que l'amour et la jeunesse ont fait de plus intéressant, de plus heureux et que, dans l'effervescence de ces jours maudits, ne respectaient ni l'accusateur, ni le bourreau.

Les modèles que Nodier a contemplés, tout jeunes, dans la première de ces cohortes, ce sont d'abord ces acteurs dont le nom a survécu au drame, un Pichegru, un Fouché, un Réal, voire le capucin anacréontique et terroriste Schneider. Sur un plan plus élevé, se détachant avec plus d'intensité que tous les comparses, c'est encore Saint-Just, sorte de Narcisse incliné sur un miroir et pendant ce temps-là (dit Nodier) ordonnant « des lois irrévocables ou des jugements sans appel » ; c'est Robespierre, maître de la France et de la République, Robespierre, en habit bleu foncé, « un bouquet sur le cœur et un bouquet énorme à la main », le jour de la fête du 20 prairial, marchant tel un despote à quelques pas en avant de collègues qu'il méprise et qui le redoutent ; enfin c'est Marat hideux, c'est Danton farouche ; mais surtout ce sont les Girondins.

On peut dire que, comme Lamartine, autant et plus que lui peut-être, Charles Nodier a eu le culte et la passion de la Gironde. Le *Banquet*, dans lequel il a montré les chefs de cette faction rassemblés dans un dernier repas à la veille même du supplice, est une apologie ; et l'on peut dire que toute la sensibilité presque féminine du poète s'est exaltée dans des pages où l'auteur, dans son admiration, en arrive à ne plus peindre, à travers les visages des représentants qu'il assemble en ce festin suprême, que les figures épurées, presque platoniciennes, de la vertu, de l'honneur et du droit.

Esprit romanesque, imagination passionnée, exalté par toutes les théories, tous les principes, qu'affectaient toutes les réactions, tous les sursauts d'une société barbare, d'un monde en délire, on conçoit que Nodier, frappé de l'opposition de tant de contrastes, ait écrit alors qu'au contact de ces faits et de ces hommes terribles, « ses nerfs se tordaient, sa tête bouillonnait comme un métal en fusion, une fièvre ardente brûlait son sang ». D'un pareil désordre, d'une agitation aussi véhémente on peut dire que dans toute sa vie, dans toute son œuvre, l'écrivain garda longtemps les marques. De là sans doute, surtout dans ce domaine de l'histoire où il revenait sans cesse, de la part

de Nodier, bien des confusions, bien des erreurs. Le souvenir même, aussi scrupuleux qu'il puisse être, a ses déformations, l'illusion a ses mensonges et le voile d'un doux idéalisme, en venant recouvrir les faits du passé d'une trame trop subtile, les atténue et les poétise. « Le moyen pourtant, a dit Prosper Mérimée en succédant plus tard à Nodier à l'Académie, de se montrer sévère pour celui qu'on ne peut lire sans l'aimer? » Oui, le moyen? Et comment, par l'effet d'une sorte de repoussoir provenant de l'opposition des bourreaux avec les victimes, demeurer insensible devant ces physionomies aimables et souffrantes de femmes dont l'auteur des *Souvenirs* a groupé, vis-à-vis des soldats et des orateurs, le cortège plaintif et touchant? *Je l'avais jeune, cette faculté d'aimer tendrement*, écrit Nodier lui-même dans cet ouvrage. Et ces femmes, il les a aimées avec d'autant plus de tendresse, une sollicitude et un respect d'autant plus grand qu'il les sentait plus malheureuses!

Tout jeune, à cet âge précoce qui précède l'adolescence mais ne l'est pas encore, Nodier bien avant l'époque de Thermidor, à Strasbourg ou à Besançon, avait approché des héroïnes de ces heures sombres. A ce moment, notre poète avait douze ans à peine. Avec ses blonds cheveux bouclés, ses traits fins, ses yeux profonds et doux, cet abord timide dont il ne put se départir jamais complètement plus tard, il était vraiment, selon le mot de Saint-Just devant qui on le traîna une fois comme suspect, une vraie « petite fille », un charmant enfant. Cet enfant toutefois était d'un esprit si vif, d'un caractère si éveillé que les grandes personnes et surtout les femmes n'hésitaient pas, dans plus d'une circonstance, à en faire le confident de leurs chagrins et de leurs espérances.

Mme B..., dont Nodier écrit qu' « elle était belle, plus que belle, accomplie dans toutes les grâces qui relèvent la beauté », était de ces dernières. Ancienne chanoinesse, devenue à la suite de circonstances dramatiques l'épouse d'un conventionnel, Mme B... avait gardé de son ancienne condition un attachement entier à l'ordre de choses aboli par les maîtres nouveaux que subissait la France. Aussi ne fut-ce pas sans manifester une joie très vive que cette personne, qui avait accompagné son mari en mission dans l'Est, apprit, par un exprès venu de la capitale, l'assassinat de Marat par Charlotte Corday. A ce moment, le jeune

Nodier se trouvait à côté d'elle ; et comme Mme B... s'intéressait à cet enfant, enfin que de toutes les personnes qui étaient là, il était le seul qui fût capable de comprendre et de partager ses sentiments, la femme du représentant se retira avec lui dans une sorte d'oratoire qu'elle s'était aménagé elle-même, à l'insu de son époux.

A ce moment, dit le témoin juvénile de cette scène unique, le visage de Mme B... « rayonnait d'une inspiration extraordinaire ; ses yeux fixes et ardents lançaient du feu, ses lèvres tremblaient. Tout ce qu'on pouvait pénétrer de ce qui se passait en elle annonçait une joie concentrée et une admiration qui allait jusqu'à l'extase ». A peine, en effet, Mme B... et Nodier se trouvèrent-ils seuls que Mme B... se mit à exalter l'acte de Charlotte, l'appelant cœur magnanime, la comparant à Judith et à Jahel, souhaitant de pouvoir enfin, dans son exaltation, « presser ses mains sanglantes ». « Hélas ! interrompit Nodier, que dites-vous, madame? L'heure qui va sonner, Charlotte Corday ne l'entendra pas. Elle a cessé de vivre. — Cela est probable, dit Mme B... en réfléchissant. C'est une belle et noble mort. » Puis, se rapprochant du prie-Dieu qui était devant elle, la jeune femme y prit place, se signa, et « les mains élevées vers le ciel : *sainte Charlotte Corday*, s'écria-t-elle, *priez pour nous!* » « Je tombai à genoux à côté d'elle, écrit Charles Nodier dans ses *Souvenirs*, et comme elle je répétai ses paroles : *sainte Charlotte Corday, priez pour nous!* » Le courrier était venu de Paris en quarante-deux heures, écrit en manière de conclusion le narrateur de cette histoire. « Ceci se passait le 17 juillet ; il était 7 heures du soir, et le 17 juillet, à 7 heures du soir, la tête de Charlotte Corday roulait sur l'échafaud. »

On peut dire que l'écrivain de *Jean-François les Bas-Bleus* s'est servi plus tard, dans ce conte qui est un chef-d'œuvre, de cette manière de coïncidence, de corrélation en quelque sorte télépathique qui peut s'établir ainsi à distance, entre des personnages éloignés les uns des autres mais dont un même événement peut, à une même heure, réunir les cœurs et faire viberr l'âme. C'est dans le passage de son récit où le conteur nous fait voir le garçon aux bas bleus, objet de l'étonnement et de la risée des badauds, se tenant au milieu d'une place de Besançon, à peu près immobile, absorbé et, dit Nodier, « les yeux imperturba-

blement fixés sur un point élevé de l'horizon occidental ». Au jeune écolier qui s'efforce, en l'interrogeant, à provoquer des explications, et brusquement lui demande : « Qu'as-tu donc remarqué de nouveau ce matin dans la matière subtile de l'espace où se meuvent tous les mondes?... » Jean-François, toujours en proie à sa contemplation, répond le plus doucement qu'il lui est possible. « Ne le sais-tu pas comme moi? » puis en « décrivant du bout du doigt une longue section de cercle depuis l'horizon jusqu'au zénith : « Suis, dit-il, des yeux ces traces de sang et tu verras Marie-« Antoinette, reine de France, qui va au ciel ! » Alors les curieux se dispersèrent en haussant les épaules parce qu'ils avaient conclu que celui qui venait de s'exprimer ainsi était fou. Mais Jean-François les Bas-Bleus n'était pas fou ; et c'était bien en ce jour et à cette heure que la fille des Césars, l'épouse d'un roi, à près de cent lieues de là, avait gravi, pour y subir le martyre, les degrés raboteux de l'échafaud.

Les épisodes de la Révolution, particulièrement ceux qui précédèrent et suivirent immédiatement Thermidor, voilà donc les motifs auxquels Nodier s'attacha toujours avec complaisance. Il faut dire que cette époque, marquée dans son esprit avec les traits du sang, ne put jamais s'effacer de sa mémoire. Par l'opposition qu'il manifesta dans la suite contre Bonaparte, en écrivant notamment sa satire en vers la *Napoléone*, on put voir avec quel soin jaloux l'écrivain conserva le préjugé d'une liberté que la France elle-même croyait avoir achetée au prix de tant de malheurs.

IV

Vers les faits de son passé, ces souvenirs de sa jeunesse, Nodier revenait sans cesse avec cette même persistance, avec ce même attrait que le pâtre, dans ses vallons comtois, en revient toujours, par les soirs chauds de l'été, à la source secrète dont lui seul peut-être, parmi les détours de la montagne, sous le couvert des arbres, a surpris la fraîcheur et connu le murmure.

N'est-ce pas Nodier lui-même, à l'un des passages d'*Amélie*, cette *Amélie* que Sainte-Beuve appelle si joliment « la fleur de ces récits heureux », qui s'écrie en trois mots qui résument bien le sens de son inspiration et traduisent au mieux sa

manière : *Hier, c'est toujours!* A cet *hier*, si fertile pour lui en évocations, au reliquaire duquel il ne cessa pour ainsi dire jamais d'emprunter, Nodier demeura obstinément fidèle. « Les études et les veilles de ma jeunesse, avouait-il plus tard, sont devenues la seule fortune de mon vieil âge. » L'écrivain ne voulait-il pas dire par là que, dans sa jeunesse, il avait connu des journées si remplies, des heures si fécondes en émotions de tous les ordres, que ce passé même était devenu pour lui un magasin dans lequel il n'avait plus à jamais, comme un riche marchand, une sorte de Sindbad, qu'à puiser pour trouver de nouveaux trésors?

Ces trésors, nous savons bien que c'étaient les motifs, que c'étaient les épisodes dont sa riche mémoire, sa fertile imagination assemblaient pour lui les merveilles. Le plus souvent, et comme c'était, avant tout, un poète sensible à tout ce que la nature offre d'aimable, Nodier se composait, comme un peintre qui trace d'abord un fond avant de placer les figures dans son tableau, une manière de site approprié à ses personnages. Tantôt, en souvenir de son séjour à Laybach, il imaginait — comme dans *Jean Sbogar* — quelque gorge sauvage, quelque pic inaccessible de l'Istrie et de la Carniole ; d'autres fois, en mémoire de ces départements de l'Ouest qui avaient en 1793 plus particulièrement eu à souffrir de la guerre civile, il assemblait de plus riantes images. Alors, c'était la description de Sancy, c'était la *vue* de la maison dans *Thérèse Aubert*, pauvre maison d'ailleurs, à laquelle on accède par un sentier tortueux, mais qui devient au printemps une chaumière toute fleurie de violettes, de primevères jaunes et d'une quantité innombrable de ces jolies anémones dont *la Fée aux miettes*, dans les instants où elle revêtait les traits de Belkis reine de Saba, eût bien pu se composer un diadème.

Le plus communément toutefois, c'était vers les aspects de sa Franche-Comté que se tournait la pensée du poète. Sa palette se chargeait alors des plus vives teintes. Comme dans l'*Histoire d'Hélène Gillet*, il revoyait, avec la fraîcheur de ses yeux d'enfant, les bords heureux du Doubs, les « nacelles chargées de fruits, de fleurs et de jeunes femmes » glissant sur le courant ; et le bruit des cornemuses, dont les pâtres avaient joué devant lui quand il était à un âge si tendre, retentissait à nouveau dans son cœur et, de la magie de ses accords, faisait se lever en lui les images de son passé.

Sainte-Beuve, qui ne goûtait pas Nodier tout entier, mais qui appréciait assez les parties belles et hautes de son œuvre pour en parler avec compréhension, a écrit — à propos de ces images — qu'elles étaient, chez l'auteur de *Trilby*, provoquées moins par le *souvenir* que par la *réminiscence*. Le fait est que, dans le souvenir, il y a quelque chose de précis, de distinct qui ne s'accorde pas tout à fait à ces compositions vaporeuses dont le charme même — chez Nodier — conserve, jusque dans le récit, quelque chose de mobile et d'indéfinissable.

Quand, à propos de Shakespeare, Nodier vient à parler de ces « figures plus fraîches, plus aériennes, plus transparentes que les apparitions fugitives des rêves du matin » dont le poète anglais a peuplé son théâtre, il semble nous prendre par la main et nous conduire jusqu'au seuil de ce séjour enchanté des contes où nous sourient Thérèse Aubert, Hélène Gillet, Lidivine, sœur Béatrix, Inès de las Sierras, enfin toutes ces beautés fragiles de son enfance qui se nomment Clémentine, Amélie, Séraphine, Jeannette et Lucrèce.

Créatures éthérées, qui touchent déjà au ciel et cependant tiennent encore à la terre, ces jeunes filles des *Contes* de Nodier ressemblent à ces Psychés que Prud'hon, dans d'adorables dessins, a montrées revêtues d'écharpes lâches, assises sous l'ombre argentée des arbres et qui se tiennent en méditation au fond d'un paysage crépusculaire. Le poète a communiqué quelque chose de souffrant et d'alangui à leur visage et ce sont moins des femmes que des ombres. Plus encore que les filles blessées du génie de Musset, que les filles résignées du génie de Balzac, ces enfants du siècle apparaissent marquées d'un mal secret. A travers leurs traits trop affinés, les veines finement bleuâtres de leurs tempes et de leurs poignets, le cerne accentué de leurs grands yeux, enfin l'accablement d'épaules glissantes qui ploient sous le poids de la vie, elles ressemblent étrangement à cette fleur d'ancolie que Nodier a nommée dans *Clémentine*, « qui ne se plaît que dans les lieux écartés, sous des ombrages mélancoliques et dont le front sombre et meurtri semble se pencher vers la tombe ».

Le fait est qu'en ces femmes tout est fragile, le cœur plus que le reste. Trop délicates pour vivre au delà de deux ou trois lustres, elles mêlent à leur tendresse quelque chose d'halluciné, d'inquiet qui les consume. Des passions que

l'amour allume en elles, on peut dire qu'elles sont trop soudaines pour n'être pas malheureuses. Certes, dans leur grâce naissante, dans leur tendresse, ces femmes sourient ; mais leur sourire même est contraint, leur beauté semble fatale. « L'innocence, la pudeur, la jeunesse, l'amour, ces roses de la vie qui ne fleurissent qu'une fois », voilà, comme dit Nodier dans *Béatrix*, ce qui les couronne ; mais cette couronne même ressemble trop à celle qu'Ophélie assemble sur les sombres bords : les fleurs qui la composent ont quelque chose de funèbre :

Où sont nos amoureuses,
Elles sont au tombeau;
Elles sont plus heureuses
Dans un séjour plus beau...

Ainsi avait chanté Gérard de Nerval, d'une voix nostalgique, en plaignant ses pauvres *Cydalises;* mais ce ne sont point des Cydalises moins émouvantes ni moins réelles, ces héroïnes des présents contes : une Thérèse Aubert, une Clémentine, une Amélie, une Lydie, une Perdrina, une Jeannie, une Béatrix, une Cécile.

Ah! pauvre fille, tu croyais que c'était facile de s'en aller de la vie! s'écrie Alphonse Daudet en plaignant l'héroïne blessée d'un de ses livres. Eh bien ! pour les créatures de Nodier, c'est exactement le contraire qui est vrai. Toutes se détachent doucement, facilement de ce monde précaire, de cette vie fragile à laquelle elles ne tiennent que par un souffle. Il est vrai qu'à l'époque où elles naquirent la vie avait peu de prix, la mort pas davantage : l'échafaud, la prison et l'exil en avaient fait quelque chose d'ordinaire.

V

Ces *Contes* que Charles Nodier écrivait avec tant de sensibilité, de finesse et de grâce, une émotion directe jaillie de son cœur, le poète, devenu âgé, se plaisait au milieu de ses amis de l'Arsenal, dans un cercle d'auditrices dont sa fille chérie, Marie Nodier, n'était ni la moins attentive ni la moins belle, à les redire souvent lui-même. Il le faisait de cet accent comtois, un peu traînard, plein de saveur et

grâce auquel les mots de terroir (en se mêlant chez lui à tout ce qu'Amyot, Bonaventure Desperriers, Ronsard et même Fénelon ont trouvé de plus suave et de plus orné) ajoutaient un coloris et une vigueur de plus. « M. Nodier, écrit l'auteur du *Victor Hugo raconté*, était un causeur exquis. » Et cet accent comtois dont il relevait tout ce qu'il disait avec émotion et simplicité, c'était un peu comme le miel sur les lèvres de Platon : cela communiquait à ses narrations une sorte de douceur persuasive qui faisait que, dans sa bouche, le fantastique, même le plus étonnant, semblait véridique et ne choquait personne.

Véritable Arioste de la phrase, comme Sainte-Beuve, qui l'entendit tant de fois, le nomma plus tard, Nodier ne semblait jamais plus heureux que quand les détours de son imagination aidaient aux ressources de son talent.

Alors, comme un magicien, l'hôte de ces salons, devant un public composé de tout ce qu'il y avait de charmant ou de célèbre alors, se montrait, comme à découvert, ce qu'il était vraiment : imaginatif, inspiré, pathétique, mais en même temps, naturel, vivant, tellement simple et vrai qu'on eût dit que ce *Génie Bonhomme* dont il a parlé avec tant de bonheur, dans ces moments-là, c'était lui-même. Les ombres d'amoureuses, les héros fatals et byroniens, les survivants de la Terreur, les généraux proscrits semblaient revivre dans tout ce qu'il disait ; et le relief, l'intensité, la vie même qu'il apportait à conter, en contrastant avec la nonchalance et la bonhomie qui étaient dans ses manières, n'étaient pas sans rappeler, par la hardiesse et le mouvement, cette « magique danse des castagnettes » qui, dans *Inès de las Sierras*, retentit la nuit dans le vieux château, au-devant de convives d'abord sceptiques et qui, malgré les dispositions de ce lieu étrange, ne peuvent arriver tout à fait à se départir de leur jovialité et de leur rondeur.

Dans ces salons de la Bibliothèque de l'Arsenal donnant d'un côté sur la rue de Sully, de l'autre sur le quai et sur l'île Louviers et que le poète entendit nommer sans doute quand, dans ses *Souvenirs*, il parla non sans respect des « nobles salons libéraux de la nouvelle France », Nodier, entouré de son obligeante femme et de sa délicieuse fille, recevait tout ce que les arts et les lettres comptaient alors de remarquable et de séduisant. Là, Victor Hugo était comme chez lui ; Eugène Delacroix, par sa présence jugée si natu-

relle, n'étonnait personne ; Alexandre Dumas se rapprochait de l'intimité des hôtes à un point tel qu'il aidait même Mme Nodier à dresser le couvert ou Marie à préparer le bal. Entre temps un homme distingué, grand, l'aspect rêveur, apparaissait : c'était Lamartine. Entre un séjour à Chantilly et un autre au Caire, Gérard de Nerval venait passer une heure. Et ce fut une bien jolie surprise, une captivante révélation, le fameux soir où — selon Dumas qui l'a relaté — à peu près vers dix heures, « un jeune homme de taille ordinaire, mince, blond, avec des moustaches naissantes, de longs cheveux bouclés rejetés en touffe d'un côté de la tête, un habit vert très serré à la taille, un pantalon de couleur claire », pénétra dans le salon, vint prendre place le plus gracieusement du monde devant le portrait éclairé de quinquets où M. Nodier, peint par Paulin Guérin, était représenté et se mit, devant cet auditoire d'artistes, de poètes et de jolies femmes, à lire un conte espagnol tout tintant de beaux vers et de rimes de couleurs :

C'étaient des boléros, des fleurs, des mascarades...

Un grand silence s'était fait ; chacun retenait son souffle ; M. Nodier lui-même, qui pensait à *Inès de las Sierras*, s'était rapproché pour mieux entendre le nouveau venu ; mais ce dernier, avec cette nonchalance, cette grâce, cette coquetterie alliée à tant d'art qui faisaient de lui l'objet de l'admiration, continuait sa lecture :

De même que le sein d'une femme frémit
Après qu'elle a dansé...

il montrait la mandore qu'un musicien vient de quitter et qui, toute vibrante et bien que délaissée, prolonge son murmure. A peine les derniers vers eurent-ils été entendus que toute l'assistance, tenue sous le charme, semblait écouter encore.

Bientôt, pourtant, au milieu de l'émotion générale, les conversations reprirent, les impressions s'échangèrent. L'on sut que le poème qu'on venait d'entendre était *Don Paez*, que le poète était M. de Musset. M. de Musset revint bien souvent à l'Arsenal. C'est à lui, à sa plume ailée que nous devons les

strophes si charmantes, si vraies, tellement vives et pimpantes sur la vieillesse de Charles Nodier :

Si jamais ta tête qui penche
Devient blanche,
Ce sera comme l'amandier,
Cher Nodier.

Ce qui le blanchit n'est pas l'âge
Ni l'orage;
C'est la fraîche rosée en pleurs
Dans les fleurs.

Ah ! cette jeunesse persistante de Nodier, surtout quand — dans la conversation — elle revenait, aux sources anciennes du passé, puiser de nouvelles forces, c'était (comme dit Sainte-Beuve) un bonheur de la voir renaître sur le front de ce beau vieillard. Alors, chez Nodier, il en était de même que jadis chez La Fontaine. Au feu du discours, dans le mouvement de l'improvisation, ces « formes gauches et timides » dont le poète a dit lui-même (*Souvenirs et portraits*) qu'il était embarrassé, venaient peu à peu à disparaître. La gêne, la timidité s'en allaient, l'hésitation faisait place au naturel le plus libre. Sorti de sa longue indolence, échappé de ces rêves qui faisaient de lui une sorte de *François les Bas-Bleus* impropre aux choses pratiques du monde, Nodier tout à coup devenait persuasif, éloquent, charmeur. Comme sous la baguette d'une fée, à mesure que les souvenirs repassaient dans sa mémoire, on voyait toute une transformation s'opérer, et cet homme naguère encore absorbé, lointain, plongé dans les limbes d'un sommeil apparent, se révéler tout à coup un conteur fertile, un incomparable et savant magicien de l'histoire et de la légende.

Dans ces instants, ainsi que Sainte-Beuve le dit si bien, le « Nodier jeune et puissant était retrouvé », le Nodier des grands jours, des belles heures, des vives amours et des beaux rêves. Alors avec cette même fougue, cette même grâce que jadis, à Novillars, dans sa montagne, auprès de son vénéré maître, M. de Chanrans, le botaniste, il faisait — écolier rêveur et buissonnier — la chasse aux simples et aux papillons, le poète s'exaltait à revivre les années mortes. A ce moment, tous ceux qui étaient là, dans le grand salon

illuminé de l'Arsenal, se pressaient avec admiration autour de lui. Les plus petits mêmes faisaient silence et Mme de Tercy, sœur de Mme Nodier, qui souriait finement sous son bonnet provincial haut tuyauté, se laissait aller à écouter ; cependant que

La tête coquette et fleurie
De Marie,

pour mieux surprendre le détail du conte, se rapprochait attentivement de celle de son père. Souple et gracieuse, Marie Nodier, Notre-Dame de l'Arsenal comme Victor Hugo l'avait nommée un jour ! Est-ce pour elle que l'écrivain, pour la divertir tout en l'instruisant, composa le *Génie Bonhomme?* Et de l'aventure du *Chien de Brisquet*, qui alla au bois et « que le loup mangit », dont les malheurs firent couler tant de larmes, n'est-ce pas pour elle aussi qu'il a écrit cette histoire si brève, mais qui vaut de longs chefs-d'œuvre et qui dégage tant d'émotion?

C'est dans *Smarra*, je crois, que Charles Nodier avoue que, poussé par l'exigence de la nécessité, il lui fallut, de tant de beaux rêves, assembler un jour des livres et les vendre aux libraires. Marchand de rêves ! voilà ce que fut donc, toute sa vie et jusqu'à la fin, cet homme charmant. Et ce *marchand de rêves*, si généreux, est-ce qu'il n'est pas aujourd'hui encore, pour les grandes personnes, ce que *le marchand de sable* est aux enfants : le dispensateur des illusions, le magicien des songes?

Edmond Pilon.

La Promenade insolite

II

Le café se ferma. Les consommateurs sortirent, regardèrent un instant le ciel constellé et se dispersèrent. Chacun rentra chez soi.

M. Cescas était noctambule. Il aimait, en cette belle saison, après minuit, s'accouder sans témoins au parapet du Pont-Neuf ou bien errer par les promenades de la ville, plantées de platanes et de marronniers. La fraîcheur de l'air nocturne chassait de son cerveau les vapeurs un peu lourdes de la beuverie du soir. Son âme, étrangère aux intrigues humaines, pure de tout mauvais dessein, percevait avec délices, dans l'harmonie du silence universel, les voix naïves de la nature : voix du Gave qui chante en rêvant, du feuillage qui bruit, du grillon qui répète son cri, voix profonde de la chouette, non moins douce que celle de la tourterelle, et plus mystérieuse, qui traverse la nuit comme une plainte de volupté. Il éprouvait le penchant qui, en ces heures où les hommes dorment, tandis que les étoiles veillent, nous incline à rêver à la condition humaine en contemplant l'espace divin. Elle nous apparaît alors plus noble et plus grande, parce que nous lui croyons plus de rapport avec les étoiles qu'avec les hommes.

Par une nuit si claire que celle-ci, il ne se fût jamais refusé la

jouissance de la promenade. Il en sentait plus vivement le désir après les émotions fortes qu'il venait de traverser et quelque surcroît de libation dont il avait célébré l'effondrement de ce cuistre. S'il était ému, ce n'était pas de ses injures. Elles avaient provoqué la risée ; il y avait longtemps qu'on connaissait M. Cescas ; son honneur était hors d'atteinte. Il ressentait, sans jactance, mais avec une pointe d'exaltation, le contentement de la conscience, le plaisir d'avoir bien fait. Lui eût-on demandé quelle était cette noble action, dont la pensée le charmait, sans doute aurait-il répondu qu'il venait de défendre des adversaires politiques calomniés. Explication boursouflée et conventionnelle, caricature ridicule des inspirations de cet honnête homme, qui, peu exercé aux lettres, bien qu'il aime l'éloquence, ne possède pas le formulaire où se peindrait la grâce de ce qu'il sent, à l'inverse de tant de littérateurs qui manient de façon experte le formulaire d'une sensibilité rare et n'ont pas de sensibilité. Il a défendu pour elles-mêmes et sans penser à la politique, la vertu et la beauté traînées à terre. Et il les a défendues, non par froide justice, mais avec un vif battement de cœur, parce que l'amour général des Saltusiens pour Mme Ricau-Lespare a touché d'une pointe plus pénétrante ce cœur un peu troubadour et parce qu'il a un faible secret pour M. l'abbé Damiron, et qu'il éprouve, chose bien curieuse de la part d'un libre penseur aussi compromettant que lui, je ne sais quel instinct de protection, à l'égard de ce bon ecclésiastique.

La douceur de ses sensations était cependant gâtée par le souvenir des menaces de Bolivard. Ce Vernouillet, rédacteur de l'hebdomadaire *Petit Gascon*, acceptait ou inventait n'importe quoi contre ses ennemis. Et comme, n'étant pas mauvais journaliste, il assaisonnait ses inventions d'une certaine observation morale drolatique qui les faisait lire avec agrément, quoique avec dégoût, elles pouvaient agir d'une manière dangereuse. De plus, la scène du café allait s'ébruiter. Chacun dirait, non pas que la femme du banquier était la maîtresse de l'archiprêtre, mais que cela se disait. En ces matières, d'un bruit qu'on rapporte à un fait qu'on allègue, la distance est vite franchie par l'auditeur. Le faux devient le vraisemblable et le vraisemblable devient le vrai. On ne sait plus ce qui est et ce qui n'est pas. Il fallait mettre les intéressés en garde, afin qu'ils pussent prémunir l'opinion publique contre la diffusion de ce venin.

Comme il était évidemment impossible de saisir M. Ricau-Lespare de la question, il n'y avait d'autre ressource que de s'adresser à l'archiprêtre. L'idée ne déplut pas à M. Cescas. A ce qu'il y trouvait de nécessaire s'ajouta, pour le séduire, ce qu'elle présentait de théâtral. La libre pensée volant au secours de l'honneur ecclésiastique, cela ne manquait pas de noblesse et l'imagination morale de M. Cescas se délecta un moment dans l'évocation de ce tableau. Il est cependant à parier que, si c'eût été M. l'abbé Destival qu'on eût mis sur la sellette, le vétérinaire, sans douter de sa vertu, aussi certaine que celle de M. l'abbé Damiron, n'aurait éprouvé aucun besoin d'en figurer le chevalier servant dans ce panneau décoratif.

La pensée du mystère qui convenait à cette démarche, l'espèce de feu que le projet en communiquait à son âme, la simplicité de ses sentiments et de ses mœurs qui l'avait toujours préservé de l'obligation d'apporter dans sa conduite des précautions de diplomatie ; et enfin (oh ! pour une part bien légère !) l'antique loi atavique, remontant peut-être à quelque vieux rite sacré, qui pousse les initiés de Bacchus à frapper la nuit à des portes qui ne sont pas celle de leur demeure, autant d'influences qui se réunirent, l'idée une fois conçue, pour supprimer entre elle et l'action tout atermoiement. Pourquoi demain? Pourquoi pas tout de suite? Un prêtre, et surtout un prêtre comme M. l'abbé Damiron, cela se dérange à toute heure, cela entend toutes sortes de choses. M. Cescas, que ses pas avaient conduit sur la place d'Armes, juste en face du presbytère, traversa vivement la chaussée et, saisissant le marteau de la porte, il en frappa trois coups dont le retentissement, répercuté par le silence nocturne, agita son cœur. Il était deux heures du matin.

M. l'abbé Damiron qui, comme les âmes ardentes, avait le sommeil léger, fut aussitôt à sa fenêtre :

— Qui est-ce?

— Cescas, vétérinaire.

Un quiproquo se produisit dans l'esprit du curé. M. Cescas était depuis longtemps l'objet d'une de ses pensées les plus chères. Il rêvait de le « ramener à Dieu ». Curé ou vicaire à Paris, il eût, dans son zèle, conçu le même vœu et la même espérance à l'égard de Littré, de Taine, d'Ernest Havet, ou de quelque autre de ces grands incrédules qui ont fait figure d'ascètes. Dans la ville de Sault-de-Béarn, qui ne compte que huit mille âmes, M. Cescas constituait cette con-

quête de choix, cette proie insigne dont un véritable apôtre désire rapporter la gloire à l'Église. On concevra sans peine la vivacité de l'impression que M. l'abbé Damiron éprouva, quand il en entendit prononcer le nom en pleine nuit, à une heure où la seule cause que l'on pût avoir de le réveiller, c'était quelque moribond qui réclamait son secours. Cette impression fut si vive qu'elle domina celle de la voix par laquelle le nom était prononcé et qui ne pouvait, à cause de son timbre grave, être confondue avec aucune autre. Il crut qu'on l'appelait pour administrer les derniers sacrements à M. Cescas. Il en était fort troublé.

Il passa sa douillette sur sa chemise de nuit et descendit rapidement l'escalier, un chandelier à la main.

— Qu'a donc ce bon M. Cescas? demanda-t-il, à peine la porte du presbytère eut-elle donné passage au visiteur.

— Le plus profond respect pour la personne de M. l'archiprêtre, répondit avec lenteur et dignité le vétérinaire.

M. l'abbé Damiron, tout surpris, lui mit la bougie sous le nez et le reconnut enfin. Il s'excusa de l'erreur et dit :

— C'est sans doute pour votre vieille bonne?

M. Cescas était célibataire et vivait avec une vieille bonne.

A son tour, le vétérinaire ne comprenait pas.

— Monsieur l'archiprêtre, prononça-t-il avec autorité, j'ai à vous entretenir d'un sujet bien sérieux.

Si le sujet sérieux n'était pas l'extrême-onction à porter à un malade, comment était-il si pressant qu'il fût impossible de différer la conversation jusqu'au lendemain matin?

L'archiprêtre fit entrer M. Cescas dans son cabinet et plaça entre le visiteur et lui-même la faible lumière de la bougie.

Le vétérinaire commença par quelques généralités sur le lien de probité et d'honneur qui existe entre tous les honnêtes gens par-dessus les dissensions d'idées politiques et religieuses et sur le secours réciproque qu'ils doivent se prêter contre les entreprises diffamatoires des scélérats. Il ne haïssait rien tant que ce fanatisme (de quelque côté qu'il se produisît) qui refuse la justice aux hommes d'opinion adverse et agit d'après ce principe que contre eux toute accusation est bonne, une fois portée.

— Je suis bien certain, monsieur l'archiprêtre, que vous partagez en cela mes principes.

L'archiprêtre qui, en d'autres circonstances, lui aurait pris les

mains avec effusion, sur d'aussi évangéliques paroles, les estimant plus encore qu'elles ne valaient, parce qu'elles venaient de M. Cescas, se contenta d'acquiescer de la tête. Il comprenait que celui-ci avait été, ou se figurait être l'objet d'une diffamation de la part de personnes sur lesquelles il supposait à l'archiprêtre quelque pouvoir et qu'il le priait d'intervenir. Fallait-il que cette diffamation l'eût bouleversé pour qu'il vînt en demander justice au milieu de la nuit ! A vrai dire, il lui croyait, malgré la liaison de ses propos, la tête un peu troublée. Mais si c'était la volonté de Dieu, que cette âme en peine trouvât du soulagement à le priver de sommeil, que cette volonté fût faite ! Il l'écouterait au besoin jusqu'à l'heure de sa messe.

Il s'agissait maintenant, pour le vétérinaire, de passer à l'application. Ce n'était pas commode. Dans son premier enthousiasme, il n'en avait pas mesuré la difficulté. Il avait commis l'erreur si fréquente de ces artistes qu'un plan séduit et qui, faute de l'avoir médité suffisamment, ont porté au compte des détails d'exécution ce qui se révélera comme le morceau capital de l'ouvrage et le plus dur à enlever. Il se trouvait au pied de l'obstacle. Sous quelle forme, avec quelles expressions répéter à M. l'abbé Damiron ce dont il était accusé? Notre langue, notre littérature gauloise abondent en expressions vives et alertes de la chose qu'il avait à dire et qui la présentent sous bien des couleurs. M. Cescas les rejetait comme étant d'un tour trop gai pour un tel entretien. D'autre part, les termes que lui auraient fourni la Bible ou le Code civil auraient fait trop d'honneur à l'accusation, en lui prêtant de la majesté. Effrayé de tous ces écueils, il aborda la question en louvoyant.

— Il est, monsieur l'archiprêtre, certaines faiblesses humaines auxquelles les mœurs, peu d'accord, j'en conviens, avec la morale, témoignent dans les cas ordinaires une assez large indulgence, mais que l'opinion publique juge au contraire avec beaucoup de rigueur quand elles sont reprochées à un homme de votre état.

A ces derniers mots, M. l'abbé Damiron s'était redressé sur son fauteuil. Profondément étonné, il tendait le visage en avant pour mieux voir le vétérinaire, à demi perdu dans l'ombre comme lui-même. Celui-ci poursuivit son discours, mais n'alla pas loin :

— Je ne prétends pas, monsieur l'archiprêtre, que l'opinion ait raison en principe. C'est une question sur laquelle on peut différer de point de vue selon les idées... les principes... selon le... la...

Il n'en sortait point. Il bredouillait. Il lui arrivait cette chose

comique, que les deux personnages qui étaient en lui, le personnage sentencieux et même un peu pompier et l'homme délicat s'entremêlassent dans ses propos et y soutinssent ensemble une lutte confuse. Le personnage sentencieux était intervenu pour le tirer de son très pénible embarras avec quelque lieu commun sur les diverses manières dont se laisse apprécier le célibat ecclésiastique. Et l'homme délicat, sentant l'effroyable gaffe et le monstrueux pataquès, jetait du trouble dans son développement pour le tourner en inintelligible bafouillage.

— Où voulez-vous en venir? demanda M. l'abbé Damiron.

Le tour cassant de cette question, la sécheresse de voix, la brusquerie d'accent avec laquelle elle fut jetée ne ressemblaient pas aux façons habituelles de l'archiprêtre. Ce n'était plus sa douceur, sa facilité. On eût dit qu'un nouvel être, un être de roideur et de sévérité, surgissait en lui.

— Monsieur l'archiprêtre, reprit en hésitant encore M. Cescas, je suis obligé de vous dire que c'est à propos d'une de vos paroissiennes, d'une dame considérée de cette ville, que vous êtes calomnié par de méprisables personnages...

Heureusement que M. Cescas n'avait pas ajouté à la force des idées la force des mots. Jusqu'où ne se fût pas emporté le doux archiprêtre, une fois sorti de sa nature! Il s'était levé, il frémissait d'indignation, de douleur, il marchait sur le pauvre M. Cescas.

— Quoi! vous venez me dire une pareille chose en face! Vous avez entendu cette calomnie et vous ne l'avez pas repoussée du pied. Vous y avez attaché assez d'importance pour juger bon de me réveiller à deux heures de la nuit, comme si le feu était à mon presbytère, afin de me la communiquer. Savez-vous que cette démarche, si elle était connue, suffirait à créer le scandale! Tout cela est très étrange. Dans quel sentiment agissez-vous?

M. Cescas était bien dégrisé des vapeurs de l'enthousiasme moral et de l'anisette. Il était navré. Pour une fois de sa vie qu'il avait entrepris quelque chose d'extraordinaire!

— Je dois avoir tort, monsieur l'abbé. Je ne défendrai pas la démarche que je me suis cru dans l'obligation morale d'accomplir sans retard auprès de vous. Je ne défendrai que mes intentions. Car je ne pourrais souffrir que vous gardiez une idée fausse ou équivoque des sentiments qui ne l'ont dictée. Non! je ne puis sortir d'ici en pensant que j'ai perdu votre estime.

L'archiprêtre, sans se départir de sa roideur de physionomie et de maintien, écouta.

M. Cescas raconta toute la scène du café. Il dépeignit l'émotion, la colère grandissante qu'il avait ressentie les jours qui la précédèrent en entendant salir dans un lieu public le nom de l'archiprêtre et comment il s'était jugé, lui philosophe, étranger à l'Église, deux fois obligé d'honneur à empêcher que cette infamie fît du chemin. Il mettait un X... à la place du nom de Bolivard. Mais il nomma Vernouillet, qui était connu. Tandis qu'il poursuivait son récit, le visage de M. l'abbé Damiron se détendait et reprenait peu à peu son expression de bonté désarmée. Il regardait le vétérinaire avec une sorte de tendre compatissance. Il ne pensait plus à l'heure qu'il était ni à ce qu'il y avait d'effarant dans les circonstances de cette folle visite. Il ne pensait plus à lui-même, ni à sa réputation sacerdotale. Il contemplait avec dilection les mouvements de cette belle âme sur laquelle il ne s'était pas trompé et se disait une fois de plus que, comme la Pauline de Corneille, le grand libre penseur de Sault-de-Béarn avait trop de vertu pour n'être pas chrétien.

Cependant le nom de Vernouillet sembla lui causer de l'inquiétude.

— Vous ne m'avez pas dit, monsieur Cescas, quelle est celle de mes paroissiennes au sujet de laquelle je suis calomnié.

La voix tremblait un peu. Il y avait de quoi. Elle commettait un léger péché. Ce qu'il disait avoir besoin d'apprendre, M. l'abbé Damiron en était-il tellement ignorant? Il ne s'était pas douté qu'il fût calomnié dans la ville. Mais du moment qu'il savait l'être, lui était-il si difficile de trouver tout seul le nom de la dame au sujet de laquelle il l'était. Y avait-il le choix? M. Cescas prononça ce nom avec simplicité.

Ce fut une bonne fortune pour l'archiprêtre que M. Bolivard ne se trouvât pas témoin de l'effet qu'il en ressentit. Quelle n'eût pas été l'interprétation de cette sombre cervelle ! Certain que Mme Ricau-Lespare allait être nommée, M. Damiron espérait toutefois que ce serait une autre. C'est comme aux examens : on est sûr qu'on a raté sa composition, mais au moment où la liste est affichée, le cœur bat, on s'attend à s'y voir. Cette révélation trop prévue changeait aux yeux de l'archiprêtre l'aspect de l'affaire pathétique et ridicule qui avait amené chez lui M. Cescas. Il apparaissait désolé. Il se rassit avec accablement et le fait qu'il ne songeait pas à dissimuler son émotion constituait le plus expressif hommage à la naïve loyauté

de son visiteur. Il fit signe à celui-ci de se rasseoir et se tut un instant.

Comment n'aurait-il pas été agité de pensées ! Il n'y avait pas douze heures que dans ce même cabinet, à la place où était maintenant M. Cescas, il avait vu Mme Ricau-Lespare, pleurante et livrée au désespoir. Et le même motif pour lequel elle était venue dans cette journée l'avait déjà conduite auprès de lui quelques mois auparavant, en proie à la même douleur. Les rumeurs qui couraient depuis longtemps sur les affaires de son mari et que nous avons rapportées n'avaient que trop de bases réelles. Les conséquences des spéculations déraisonnables dans lesquelles le banquier s'était engagé tombaient maintenant sur lui, coup sur coup, comme des obus, creusant des découverts, soulevant des échéances tellement répétées et fréquentes que la réalisation de ses capitaux ne pouvait être assez rapide pour y faire face. La liquidation l'eût encore sauvé comme le suicide sauve l'honneur. Mais il ne se résolvait pas à ce suicide, espérant trouver la combinaison mirifique qui le tirerait d'embarras d'un seul coup. Au mois de janvier précédent, il s'était vu acculé et il avait dû confesser à sa femme stupéfaite la vérité d'une situation qu'elle ne soupçonnait pas. C'est elle qui, avec son prompt génie de femme, avait, d'inspiration, conçu l'idée de recourir à l'amitié et à la fortune de l'archiprêtre et de lui emprunter la forte somme sans laquelle son mari était perdu. L'archiprêtre avait consenti, sans presque écouter ses explications, à ce qu'elle demandait, bien qu'il s'agît d'un gros morceau. Une nouvelle demande semblable venait d'avoir lieu. Et sa bonne âme s'était encore laissé faire. Il ne faudrait pas beaucoup d'opérations de ce genre pour que tout son patrimoine y passât.

Quelque habitude qu'il se fût faite des générosités peu réfléchies et des facilités de la bourse, cet onéreux entretien ne lui avait pas laissé l'esprit tranquille. Large était la surface d'extraction sur laquelle cette jolie main de femme avait opéré. L'archiprêtre n'était pas plus attaché qu'il ne convient à une âme évangélique, à la livre de chair qui venait de lui être enlevée en douceur. Pourtant il éprouvait de cette perte l'effet que les chirurgiens appellent choc opératoire et qui ne le laissait pas sans ébranlement. Il avait la conscience inquiète. Il devait compte à la Providence de la fortune qu'elle avait mise entre ses mains. Il lui était moins permis qu'à tout autre d'en faire un usage téméraire. Son bien appartenait aux

pauvres, aux œuvres. Le prêtre se doit tout à tous. Son éducation le prévient fortement contre le danger des « amitiés particulières ». N'avait-il pas succombé à ce danger?

Voilà les idées qui avaient déjà tourmenté M. Damiron avant la venue de son sauveteur. La relation de ce qui s'était passé au café Gaston-Phébus fit entrer dans son âme une pointe nouvelle et non la moins aiguë. Cette amitié particulière dont il avait trop éprouvé la séduction, par quel attrait l'avait-elle pris? Était-ce par le seul attachement que le banquier lui inspirait comme marguillier et comme homme et par la considération de ce qu'il pouvait y avoir de juste à tirer de la mauvaise fortune un malheureux qui n'avait péché que par imprévoyance temporelle? C'étaient là des raisons auxquelles M. Damiron n'aurait pas été insensible. Mais il les aurait tout de même un peu plus pesées, si elles avaient été seules à agir. Or, il avait à peine laissé parler Mme Ricau-Lespare avant de lui dire oui. Au seul spectacle de ses larmes et de tous les signes de son chagrin, au seul son de sa voix suppliante, le cœur de l'archiprêtre s'était aussitôt brisé et livré. Mis en présence de l'accusation qu'on portait contre lui d'avoir été pour cette femme un ami trop intime, il s'interrogeait sur ce qu'il avait ressenti auprès d'elle et il se demandait si, de la part d'une personne moins parée des grâces touchantes de la nature, les mêmes plaintes, les mêmes larmes auraient pris sur ses dispositions un aussi rapide et puissant empire. La lumière de cette question ne se projetait pas seulement aux yeux de l'archiprêtre sur le résultat des démarches désespérées de sa voisine, mais sur tout le passé des relations qu'il avait eues avec elle, sur le sentiment de douce détente qu'il éprouvait quand il la rencontrait dans la rue, sur le plaisir trop de fois ressenti à passer dans son salon les rares instants dérobés au soin ardent de sa paroisse.

« J'ai péché, gémissait son âme, et je m'endormais dans le péché. Et voici que Dieu a délégué ce bon Samaritain pour me réveiller de la torpeur délicieuse où j'allais me perdre. »

— Cher monsieur Cescas, dit-il enfin, nous autres prêtres, nous devons nous habituer à toutes les injures. Sans cela, nous serions de bien indignes serviteurs du maître que nous avons choisi. Les incrédules sont prompts à incriminer nos mœurs, parce qu'ils ne savent pas combien les douceurs de l'amour divin peuvent nous soutenir dans le renoncement aux joies troublées des amours charnelles. Mais ce qui me serre le cœur, c'est l'infamie de cette accusa-

tion au simple point de vue de l'honneur humain, infamie contre une femme innocente, infamie contre moi qui porterais le désordre et la honte au foyer d'un homme à qui m'unit une amitié connue de tous et dans lequel je ne pourrais voir, si j'étais coupable, que mon ennemi le plus détesté.

Sancta simplicitas! M. l'abbé Damiron ignorait-il donc cette maxime universellement reçue de nos jours, qui veut que le meilleur ami de Madame soit, en général, le meilleur ami de Monsieur? Mais comment l'aurait-il connue? Les théologiens n'en font pas mention au chapitre des infidélités conjugales et elle n'a été mise en lumière que par les travaux des vaudevillistes modernes. Il ne lisait pas les vaudevillistes. Le vétérinaire ne les lisait pas davantage ; et ses expériences personnelles n'avaient pu lui faire découvrir cette vérité, qui est urbaine et non rurale. Bel homme, il en avait fait, en son temps, porter à plus d'un mari. Mais ses amours étaient campagnardes. Dans les métairies, les fermes, après qu'il avait donné ses soins à la vache et au baudet, il les proposait à la fermière, quand elle n'était point laide. Et pour qu'ils fussent acceptés, il n'avait nul besoin, en ce qui concernait le mari, que celui-ci fût son intime. Il lui suffisait qu'il fût aux champs.

Aussi entra-t-il dans les réflexions de l'archiprêtre avec la même simplicité d'âme qui les avait inspirées, les trouvant non seulement émouvantes, mais justes. Il convint que, pour faire tête à la calomnie naissante, il ne fallait pas que M. l'abbé Damiron rendît plus rares ses relations avec le ménage du banquier, mais, au contraire, que M. Ricau-Lespare et lui accentuassent les manifestations de leur amitié loyale. Un tel spectacle donnerait à l'immonde rumeur que l'on voulait faire courir la mesure de sa bassesse et de son absurdité et, sauf une très vile canaille dont il n'y avait point à prendre souci, elle ne trouverait accueil auprès de personne.

La conversation prit fin là-dessus. Quels que fussent les soucis et la peine de l'archiprêtre, il ne pensait plus à lui-même, tandis qu'il reconduisait son visiteur. Il songeait avec tristesse que des années, toute leur vie peut-être, allaient s'écouler sans qu'ils eussent nouveau sujet de causer amicalement ensemble. Leurs relations se réduiraient au grand coup de chapeau qu'ils échangeaient en se croisant dans la rue. M. l'archiprêtre pouvait-il frayer publiquement avec un homme soupçonné d'être franc-maçon et qui disait tenir Jésus pour le plus grand des philosophes? Le vétéran du parti républicain

pouvait-il faire sa société habituelle de M. le curé? C'est là pour les natures délicates le côté comiquement pénible de la vie des petites villes où la population est divisée en partis politiques et religieux. Parce que deux hommes ne sont pas « du même bord », il se dresse entre leurs personnes des obstacles aussi infranchissables que factices, montagnes creuses dans une taupinière. Ils passeront vingt ans, trente ans à se rencontrer tous les jours et à se saluer avec un sérieux exagéré ; jamais ils ne s'adresseront la parole et ne pourront se faire l'un de l'autre une idée vraie et naturelle. Pourtant, si ce sont deux hommes au-dessus du vulgaire, pourvus tous deux de bon sens et de bonté à doses à peu près égales, ils sont en réalité du même bord, ils doivent avoir sur toutes les questions qui importent au bonheur et à la dignité des hommes, des idées semblables ; les idées, les « convictions » ou opinions par où ils s'opposent ne tiennent certainement pas à la partie la plus éclairée de leur esprit. Et ce sont ces idées-là qui les mettent en guerre et qui les font se bouder pendant toute la durée d'une existence honorable où ils auraient pu s'aider à mettre réciproquement du charme et de la douceur.

M. l'archiprêtre se désolait donc à la pensée qu'il ne lui serait plus donné de revoir M. Cescas en ami. Mais il se consolait par la certitude qu'il le reverrait au ciel. Dieu ne pourrait, en sa miséricorde infinie, damner ce brave homme,

Comme il regagnait sa chambre, M. l'archiprêtre entendit des pas précipités qui remontaient l'escalier de la mansarde. C'était sa vieille gouvernante, Trésine, que les coups de marteau de M. Cescas avaient réveillée et qui était descendue sans bruit jusqu'au palier du premier étage où elle s'était tenue jusqu'à la fin de la visite, pour connaître, faute de mieux, la personnalité du visiteur. Trésine était une fille très dévouée. Mais que de fois son bon maître lui avait-il présagé de longues années de purgatoire en punition de sa curiosité et de son bavardage !

Le lendemain, M. l'abbé Damiron fit auprès de M. Ricau-Lespare une démarche que tous les sages de l'univers eussent déconseillée, mais à laquelle sa naïveté ne vit point d'obstacle. Il rapporta au banquier les confidences du vétérinaire, sans toutefois lui en nommer l'auteur ni lui dire qu'il les eût reçues à deux heures du matin. Le banquier en éprouva plus de stupeur que d'agitation. C'était un homme que les nerfs ne tourmentaient pas et un esprit dénué de toute complexité, sauf quand il s'agissait de combiner des affaires

ruineuses ou de découvrir des placements à perte ; dans cet ordre il dépensait, au contraire, des trésors d'imagination secrète et d'ingéniosité insoupçonnée. Croyant, pour tout le reste, aux apparences de la vie, qui, dans le cas présent, se trouvaient correspondre aux réalités, aussi incapable de concevoir un doute sur l'honneur du prêtre que sur la vertu de son épouse, il eut besoin de se faire répéter la chose deux ou trois fois pour y croire, et, y ayant cru enfin, il la prit d'une humeur entièrement placide. Comme les derniers mots de M. l'abbé Damiron exprimaient la même idée qui avait clos son entretien avec M. Cescas et soumettaient au banquier le projet de quelque action publique propre à imprimer dans l'esprit des Saltusiens une forte image de la loyale amitié, de la parfaite entente qui existait entre deux hommes d'honneur comme eux, M. Ricau-Lespare se recueillit brièvement et prononça :

— Hé ! c'est bien simple. Promenons-nous ensemble cet après-midi sur les allées de la place d'Armes. C'est le centre de la ville. Toute la population y passe. Nous n'avons qu'à faire durer assez longtemps notre promenade pour que tout le monde nous ait vus. Ça me fera une après-midi de détente et j'en ai bien besoin, avec les préoccupations qui m'obsèdent en ce moment.

L'esprit humain n'est pas inépuisable en ressources et, après tout, ce procédé démonstratif que M. l'archiprêtre ne discuta pas, persuadé qu'un homme du monde en devait savoir plus long que lui là-dessus, n'était pas sans précédents dans les annales de l'humanité. L'histoire ancienne et moderne abonde en exemples d'hommes publics qui, intéressés à faire taire le bruit de quelque sujet d'inimitié ou de soupçon existant entre eux, se sont fait voir au peuple bras dessus, bras dessous.

A Sault-de-Béarn tout particulièrement, cette forme de démonstration était fort goûtée et comme traditionnelle. On l'y avait souvent pratiquée pendant les périodes d'élection. Des adversaires supposés qui voulaient passer, au moins à titre provisoire, pour les deux doigts de la main, ne trouvaient rien de mieux conçu. L'un allait quérir l'autre de bon matin dans sa demeure et ils allaient par la ville et la banlieue, dont ils parcouraient toutes les rues et les places, faisant halte dans les cafés, offrant à qui passait le verre de vin blanc, plaisantant et riant comme deux bons compères. Le soir, bien tard, ils rentraient chez eux un peu émêchés et pénétrés, dans quelques dispositions qu'ils se fussent mis en route, d'une grande tendresse réciproque.

Grâce à l'heureuse nature saltusienne, ils s'étaient pris à leur propre jeu et la verve des acteurs faisait le succès de la comédie. — « Qu'est-ce que tu racontes, disaient les gens, que Untel et Untel se mangent ! Il n'y a pas pires inséparables, ils ne peuvent pas se quitter ! »

Certes, la manœuvre concertée entre nos deux promeneurs ne pouvait pas s'accomplir dans ce mode joyeux. Du moins, l'imagine-t-on se déroulant avec une animation et un naturel qui n'auraient compromis ni la dignité du ministère de l'un, ni la réputation de gravité de l'autre. Nous avons raconté de quel train morose ils l'exécutèrent. Le banquier manquait de fantaisie à un degré rare et il n'était pas causeur. Le « pauvre archiprêtre » était triste jusqu'au fond de l'âme, triste avant tout de la méchanceté des hommes, triste des fautes imaginaires qu'il s'imputait. Ce qu'il s'était laissé persuader de faire était trop machiavélique encore, en sa naïveté, pour qu'il le fît bien et il ne savait pas se défendre de le faire dans un esprit de pénitence appliqué bien mal à propos.

Mais il y avait une raison beaucoup plus décisive pour que cette promenade extraordinaire ne produisît pas l'effet prévu. C'est qu'elle ne pouvait produire sur l'esprit de la population saltusienne aucun autre effet que de l'étonner et de la mettre en présence d'une pure énigme. En réalité, la population n'était saisie d'aucune calomnie contre son curé. Sous le coup de l'émotion trop vive que lui avaient causée les propos de Bolivard, le bon M. Cescas avait commis une gaffe toute chevaleresque. Bolivard s'était vanté. Il connaissait à peine Vernouillet. Et Vernouillet malhonnête, mais habile, ne se serait pas laissé embarquer dans une histoire aussi scabreuse. Quant aux habitués du café Gaston-Phébus, ils s'étaient amusés de la violence de la scène : mais ils n'avaient attaché aucun crédit aux paroles du rat de cave. Nouveau Don Quichotte par procuration, le bon M. Cescas avait engagé ses amis dans une bataille contre des moulins à vent.

Hélas ! il peut arriver que Don Quichotte, dans son élan téméraire, casse les moulins qui ne lui faisaient pas de mal. Et telle fut la mésaventure du bon M. Cescas qui produisit, en cette occasion, l'unique calamité dont son âme doive avoir à répondre au jour du dernier jugement. Peu de jours après que le banquier et l'archiprêtre s'étaient promenés si longtemps ensemble, M. l'abbé Sireyjolle, grand vicaire du diocèse de Pont-l'Adour, recevait une lettre mémorable dont nous extrayons ce qui a rapport à notre sujet.

M. l'abbé Destival, supérieur du petit séminaire de Sault-de-Béarn, à M. l'abbé Sireyjolle, grand vicaire du diocèse de Pont-l'Adour.

Telles sont, cher monsieur le grand vicaire, les nouvelles de notre maison. Comme vous le voyez, elle n'a pas d'histoire. Et elle n'a pas non plus, si j'ose parler familièrement, d'histoires au pluriel. Plût à Dieu que l'on en pût dire autant du pays qui nous entoure et dont je vous vois préoccupé, sans que je puisse penser, hélas ! que ce soit en l'absence de tout motif. La même sainte candeur, dont je vous ai déjà signalé quelques effets, préside toujours aux destinées de la paroisse de Sault-de-Béarn, candeur assurément agréable aux yeux de Dieu, et plus encore aux yeux du Fils que du Saint-Esprit, lequel aurait, je le crains, quelques réserves à faire sur ce sujet, mais fort exposée aux interprétations irrespectueuses de la perverse race des hommes. Entraîné par le zèle aveugle, par l'intempérante charité que vous lui connaissez bien, notre cher archiprêtre se souvient moins que jamais des avertissements de prudence que vous lui avez donnés vous-même concernant ses relations avec les francs-maçons et les impies notoires de notre cité et il leur manifeste une confiance dont le plus déplorable inconvénient est qu'il risque d'en être personnellement la victime. Vous en jugerez par le trait suivant.

Il existe à Sault-de-Béarn un certain Cescas, vétérinaire de son métier, sectaire politique et religieux, professant des idées aussi ridicules que néfastes et jouissant d'un renom de fausse vertu. Notre cher archiprêtre, étendant à la brebis galeuse l'amour que réclame la brebis égarée, a mis en ce M. Cescas des complaisances dont les plus zélés d'entre les fidèles s'étonnent et même se scandalisent. Il se flatte de ramener à l'Église cet impie et une telle espérance est légitime, obligatoire certes, en ce sens que, le Sauveur étant mort pour tous les hommes, M. Cescas lui-même n'a pas été excepté de la Rédemption. Mais il ne faudrait pas confondre l'espoir très lointain avec la réalité prochaine, ni traiter un persécuteur encore endurci avec la douceur que l'on doit avoir pour les néophytes. Cette erreur de M. l'archiprêtre a été la cause des rapports d'amitié qui se sont établis entre lui et le vétérinaire et auxquels ce dernier se plaît à conférer un caractère mystérieux et clandestin où se reconnaissent aisément les inspirations et les habitudes de la secte maçonnique dont il n'est pas douteux qu'il fasse partie. Pourrez-vous le croire, cher monsieur le grand vicaire? Ce personnage fait ses visites au presbytère en pleine nuit. Tel est pourtant le fait, dont je suis absolument assuré et il n'y a pas de témérité, je pense, à trouver dans cette prédilection pour l'heure des ténèbres le très probable indice de certains desseins, ténébreux eux-mêmes, à inférer de ces précautions de conspirateur l'existence de quelque diabolique entreprise sur la sainte simplicité de notre archiprêtre.

Une de ces visites a eu lieu tout récemment au sortir d'une séance de café où s'étaient, paraît-il, tenus des propos insultants et débités des récits calomnieux contre M. l'abbé Damiron. Quels récits? Quels propos? je l'ignore et ne me préoccupe point de le savoir, les mœurs et la piété

de notre archiprêtre défiant toutes les tentatives possibles de la calomnie. Mais ce qui est à retenir, comme trop significatif, c'est l'empressement dudit Cescas à venir le trouver à l'issue de cette séance indécente, à l'heure rocambolesque de deux heures du matin et tout chaud encore de l'effervescence de ces libations anticléricales. Pourquoi cette démarche plus qu'insolite? Je vous dirai là-dessus, cher monsieur le grand vicaire, mon hypothèse. L'excitation de ces insulteurs de café a dû, dans l'échauffement de l'alcool et des mauvais discours, se monter de plus en plus et aboutir à l'invention de quelque maligne plaisanterie, de quelque infernale mystification dirigée contre notre archiprêtre. Et ces suppôts du diable n'auront trouvé meilleure farce que de déléguer auprès de lui cet ami menteur, chargé de le faire tomber, sous le couvert d'un faux zèle, en quelque piège tendu par eux-mêmes, de l'induire en quelque illusion, et par suite en quelque action destinée à le compromettre et à faire naître à ses dépens, aux dépens de la religion, une lamentable hilarité.

Cette supposition pourrait vous sembler cependant assez arbitraire si je ne m'empressais de vous révéler le second fait sur lequel elle s'appuie et dont je ne saurais d'ailleurs que vous signaler l'étrangeté inquiétante sans vous en fournir l'explication certaine, qui m'est inconnue.

Le nom de M. Ricau-Lespare, le fameux banquier de Sault-de-Béarn, est familier à vos oreilles. C'est le nom d'un homme digne de louanges pour le zèle avec lequel il a soutenu jusqu'ici dans notre région les œuvres de presse qui ont pour but la défense des bonnes causes. Malheureusement la prudence professionnelle ne s'égale pas chez lui à ce dévouement si honorable pour ses idées et je tiens de source très sûre qu'il marche à grands pas vers une catastrophe financière dont il sera impossible de le sauver, à cause de l'étendue présumée du désastre. Situation qui conseillerait (j'appelle votre attention sur ce point) de le décharger le plus tôt possible du fardeau qu'il a assumé en subvenant aux besoins de la bonne presse dans notre localité et dans les environs.

Il existe depuis longtemps entre M. l'abbé Damiron et M. Ricau-Lespare, dont la demeure est contiguë au presbytère, des rapports d'excellente amitié. Comme les fortes rumeurs qui courent sur l'état des affaires du banquier ne mettent point son honnêteté en cause, bien loin de moi la pensée que ce fût pour M. l'archiprêtre le moment d'abandonner son ami menacé par le malheur! Est-ce néanmoins le moment qu'il se départisse, dans les marques publiques de son amitié, de la modération qui convient en toutes choses et qu'il avait jusqu'ici observée à cet égard? C'est ce qu'il a fait, j'ai la douleur de le dire, de la manière la plus affichée et la plus frappante. Et telle est la nature de l'incident qui, depuis une semaine, agite les langues et occupe les conversations dans la ville de Sault-de-Béarn...

Nous faisons ici une coupure dans la lettre de M. l'abbé Destival, afin d'éviter le double emploi entre le récit que nous avons donné de la promenade insolite et celui, tout pareil quant aux détails,

qu'il fournissait à M. Sireyjolle, grand vicaire. M. l'abbé Destival continuait ainsi :

Si étrange et peu séante en elle-même, cette action, cher monsieur le grand vicaire, vous inspirera comme à moi bien des réflexions inquiètes, quand je vous aurai fait remarquer que le jour où elle eut lieu fut précisément le jour où M. l'abbé Damiron avait reçu avant l'aube la visite de celui que je ne puis me défendre de considérer comme le messager de ses ennemis, M. Cescas. Le caractère voulu, délibéré, concerté de cette manifestation saute aux yeux, dans la mesure même de sa singularité. M. l'abbé Damiron a cru avoir une raison de s'y livrer. Raison mauvaise, puisqu'elle l'a induit en une démarche dont l'effet sur le public ne pouvait être que très défavorable, quand on n'en considérerait que l'extrême bizarrerie. Raison que M. l'archiprêtre n'a certainement pu concevoir par lui-même, tant ce qu'elle lui a fait accomplir est éloigné de ses habitudes et de son caractère et désapprouvé par le bon sens. Dire que cette raison a dû lui être suggérée par son perfide ami, par son visiteur honteux, qui aura, de concert avec ses complices, inventé quelque fable pour cela, ce n'est pas exprimer une certitude, mais c'est faire la plus vraisemblable des suppositions.

Ce qui est certain, c'est que, si M. l'abbé Damiron a été trompé, il ne l'a été qu'au moyen de quelque hypocrite appel adressé à son cœur trop bon et par quelque exploitation impudente de sa charité, désarmée contre les embûches de ce monde. La pensée des tribulations auxquelles ces dispositions imprudentes peuvent l'exposer ici-bas est amère. Qu'elle trouve du moins un adoucissement dans celle des compensations qui l'attendent au sein d'un monde plus fait pour lui, conformément aux assurances évangéliques d'après lesquelles les meilleures places du Royaume sont réservées aux enfants.

Veuillez agréer, etc.

DESTIVAL,
prêtre.

Un mois environ après que cette lettre fut parvenue à M. le grand vicaire, M. l'abbé Damiron en reçut une de Mgr l'évêque de Pont-l'Adour. Monseigneur, en considération des fatigues de sa santé, le déchargeait du fardeau qui pesait depuis trop longtemps sur ses épaules et qu'il avait toujours porté avec une vaillance apostolique dont témoignait l'amour de ses paroissiens. Il l'appelait à Pont-l'Adour, auprès de lui, le nommant chanoine de sa cathédrale et lui confiant la paisible aumônerie des Dames de la Présentation. En attendant la nomination de son successeur, que certaines circonstances retardaient, M. l'abbé Destival était chargé d'administrer par intérim la paroisse de Sault-de-Béarn.

L'archiprêtre, ayant lu la lettre épiscopale, fondit en larmes. Il eut un court instant d'étouffement, de révolte. Il n'aurait eu qu'à laisser faire pour provoquer dans sa paroisse un mouvement général de pétitions, de doléances à l'évêque, en vue de le conserver. L'ordre qu'il recevait lui arrachait la vie. Il se jeta, sanglotant, sur son prie-Dieu, afin d'obtenir par ses prières la force de le trouver juste, salutaire et bon et de le faire accepter comme tel à ceux qui l'aimaient. Il pria pour ses paroissiens, qu'il allait quitter. Il pria pour le salut temporel de M. et Mme Ricau-Lespare et pour le salut éternel de M. Cescas. Il pria pour M. l'abbé Destival.

Celui-ci, provisoirement installé au presbytère, s'empressa de faire murer la porte de communication du jardin. Quelques semaines plus tard, le banquier ayant été déclaré en faillite, M. l'abbé Destival regarda d'un œil froid le mur qui n'offrait plus de solution de continuité et il vit que son œuvre était bonne. Il se félicita de sa prévoyance.

Pierre Lasserre.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA MENACE DE L'ASIE

Voici un ouvrage mal écrit, déduit avec vigueur, par saccades, merveilleusement informé (1), aux conclusions à la fois trop pessimistes et trop optimistes : *le Tour d'horizon mondial*, du docteur Legendre. Cet ouvrage d'homme de science, qui sait observer, mais qui réalise mal ses observations, se présente au lecteur à travers une langue souvent informe de vulgarité et presque toujours tiraillée par des expressions techniques très saugrenues, et qui sont à peu près à leur place dans un ouvrage de haute politique comme le seraient des poissons rouges sur le dessus d'un canapé.

C'est aussi — et heureusement pour nous — le compte-rendu d'un explorateur, d'un enquêteur à qui l'Asie, ses peuples, ses routes, ses produits, rappellent non pas des notions mais des expériences. C'est encore le poème d'un prophète, ou plutôt d'un avertisseur, qu'il ne messied pas d'écouter, encore qu'il s'exprime dans un dialecte plus proche de l'*Almanach Vermot* que du livre d'Isaïe. Je ne croyais pas qu'on pût de nos jours conserver le sérieux de sa pensée en s'écriant : « *O tempora! o mores!* » Encore une illusion qui s'en va.

Cela dit, — et il fallait le dire, car toute une catégorie de lecteurs souffrira de ce ton et de cette allure, — que nous raconte donc le docteur Legendre?

(1) Une bonne part de l'information du docteur Legendre doit d'ailleurs provenir de la lecture quotidienne du *Times*.

Il nous dit : « Vous l'Europe et vous l'Amérique, prenez garde à vous ! Vous croyez peut-être que votre situation de commerçants, d'industriels, de banquiers mondiaux, de soldats heureux, d'ouvriers aisés, de paysans cossus tient à une harmonie préétablie, à quelque fatalité géographique? Pas du tout et si peu que vous êtes en train de la perdre. Vous n'avez pu étendre aux deux continents, noir et jaune, « la loi de l'homme blanc », d'ailleurs bienfaisante, mais source — et source unique — de profits matériels incalculables pour les vôtres, qu'à la faveur d'une entente relative entre les grandes puissances civilisées. Du jour où vous vous êtes mis à vous jalouser outre mesure, du jour où vous, Grande-Bretagne, en 1904, vous avez précipité le Japon sur la Russie pour l'abattre, vous avez ruiné le prestige collectif de vos forces et de votre culture, origine de votre prestige ; du jour surtout, en 1914, où vous, Allemagne, vous avec contraint les blancs à se dévorer les uns les autres en un monstrueux banquet de vingt millions de victimes, vous avez abouti à ceci, que les résultats fécondants, initiateurs, rénovateurs, de votre passage en Océanie, en Afrique, en Asie surtout, ont armé automatiquement contre la faiblesse où vous vous êtes réduits, un milliard d'hommes intelligents, tenaces et envieux. »

Voilà quatre ou cinq mois, un pur théoricien, M. Demangeon, dont nous n'admettons pas d'ailleurs les conclusions dans la mesure où nous serions disposés à examiner celles du docteur Legendre, nous présentait une thèse analogue : d'après lui, cependant, l'Europe seule devait faire les frais du changement de l'axe mondial, au bénéfice du Japon, de la Chine et des deux Amériques. Le docteur Legendre se garde bien de contredire ces assertions, il les repousse au contraire mais en posant l'accent sur les possibilités et les menaces asiatiques. Comme un refrain lugubre, il ne cesse de nous répéter que *l'Asie est à nos portes!*

Bien entendu, il ne se borne pas à des *mots*. C'est un homme de métier, qui place, derrière les mots, des choses. Je ne tenterai pas de résumer ici ses condensations réalistes. Si l'on veut savoir ce qu'est l'Inde, ce qu'est la Chine, ce qu'est le Japon, ce qu'est la Sibérie ou la Mandchourie, quels chiffres de population, de production ils représentent, quelles poussées ils subissent, quels espoirs les portent, quels calculs ils font, son livre nous l'apprendra. Depuis la guerre, le monde a prodigieusement changé. Il a peut-être changé davantage en dehors d'Europe qu'en Europe même, au rebours

de ce qu'on pourrait croire au premier abord. Nous restons pris, tous tant que nous sommes, au piège qui nous a meurtris et qui nous paralyse. Les jaunes nous regardent et se sentent plus forts.

Si forts même, qu'à en croire le docteur Legendre, ils se préparent à nous déposséder. Nous ne saurions échapper à l'engloutissement et à l'expropriation que par une politique de concorde symbolisée par la Ligue des nations dont la France, les États-Unis et l'Empire britannique formeraient les trois éléments capitaux.

La meilleure façon d'éprouver cette thèse ne serait-elle pas d'en supposer réalisées les pires menaces? Eh bien! soit. Admettons que la guerre russo-japonaise, avec la défaite de la Russie, ait détruit à l'Orient de l'Eurasie la couverture avancée de la civilisation occidentale. Admettons que l'Europe en soit devenue plus vulnérable, à la condition pourtant qu'il se trouve une Asie compacte pour profiter de la trouée.

Or, si l'on continue de suivre l'exposé du docteur Legendre, loin d'apercevoir cette Asie, dont retentissent ses appels, tournée contre l'homme blanc d'un esprit unanime, nous découvrons au contraire en elle des lézardes et des disjonctions. Que l'Inde aspire à se libérer, c'est certain. Mais n'est-il pas évident aussi que la Chine n'a pas de plus grand désir au Chantoung que de se débarrasser du Japon? Une Chine devenue forte n'hésitera pas à s'appuyer sur une puissance blanche, Grande-Bretagne ou Russie, pour atteindre ce but, à la faveur des circonstances. De là, des possibilités infinies d'équilibre et de protection.

Il n'y a pas de politique de race. Pour nous qui possédons en Asie et en Océanie des intérêts considérables, mais lointains, que nous ne saurions défendre utilement par la seule puissance des armes, nous commettrions une erreur funeste en payant d'un prix trop cher notre participation au triumvirat international que le docteur Legendre préconise, afin de sauvegarder soi-disant la civilisation occidentale et qui n'aboutirait peut-être qu'à une rencontre formidable des jaunes et des blancs. Depuis que la chrétienté a été rompue par le schisme de la Réforme, personne n'a qualité pour convoquer de pareilles croisades, personne n'a le prestige suffisant pour la mener à bien. Elles ne recouvrent d'ordinaire que de piètres impérialismes.

La question, telle que la pose le docteur Legendre, ressortit du reste plutôt à la philosophie qu'à la politique. Il se trouve que la révolution industrielle, avec ses caractéristiques scientifico-méca-

nistes, s'est produite dans un milieu de race blanche, informé par le christianisme et la civilisation gréco-romaine. La diffusion des procédés scientifico-mécanistes ne marche nullement de pair avec l'expansion du christianisme et de la culture méditerranéenne. Cette dernière se fait avec infiniment plus de lenteur et d'hésitation. Il semble même aujourd'hui que les forces antagonistes au romanisme, pour réunir dans un seul nom le profane et le sacré, affectent une vigueur particulière, alors que les méthodes mécanistes et scientifiques ne rencontrent d'obstacles que sur le terrain neutre, mathématiquement perméable, de l'espace et du temps.

Il n'est au pouvoir de personne d'arrêter l'évolution industrielle ou de confisquer les procédés de la science. Et c'est cela en réalité qui bouleverse l'univers. La guerre de 1914 ne constitue pas plus spécialement un *harakiri* de l'Europe, pour reprendre une expression du docteur Legendre, que les guerres du quatorzième, du quinzième, du seizième siècle, du début du dix-septième ou de la période napoléonienne.

On peut même supposer que, sans elle, la menace trop vague qu'il décrit trop puissamment se fût quand même produite. Par elle-même la « loi de l'homme blanc » aboutit à certaines surproductions. L'exemple de Java, où, sous le régime hollandais, la population a passé de 14 millions d'âmes en 1865 à 37 millions en 1905, n'est pas le seul qu'on puisse alléguer. Au Sénégal, dans le Sud-Africain, des phénomènes analogues s'observent. La suppression des guerres locales et des épidémies favorise la reproduction des indigènes en de telles proportions que le blanc est vaincu d'avance par ses bienfaits. Tout cela n'a rien à voir avec le harakiri de l'Europe. La politique n'est pas si simple. La culture n'est pas si facilement mesurable. Pour peu que la tragédie moscovite se poursuive, ce n'est plus le Russe, mais le Chinois, qui détiendra légitimement les rênes véritables de la civilisation tout court dans la région qui va de Moscou à Vladivostock et c'est lui qui devra recueillir nos sympathies effectives.

Ce sont là au surplus des rêves, des hypothèses, des amusements. A tort ou à raison, nous croyons qu'il existe des problèmes plus urgents à résoudre que celui de pacifier l'Asie par une coalition américano-européenne. La difficulté majeure des temps actuels ne réside pas aux pieds du Fuji Yama ou sur les bords du Yang Tsé Kiang, elle plane sur le Rhin. Notre avenir n'est pas en Indo-Chine ou en Nouvelle-Calédonie, ou plutôt ce n'est pas par des combinaisons anti-

asiatiques que nous sauvegarderons l'Indo-Chine — la seule de nos colonies qui nous rapporte quelque argent — ou la Nouvelle-Calédonie, mais par la défense heureuse de nos ressources métropolitaines. Étudions l'Asie pour l'utiliser, non pour en avoir peur. Tant que nous n'aurons à redouter qu'un débarquement sino-japonais à Marseille, voire à Djibouti, nous pourrons dormir tranquilles.

Aussi bien, la matière est-elle remplie de ténèbres. S'il en fallait une preuve, nous la trouverions dans ce fait que la préface du *Tour d'horizon mondial*, due à M. Michel Revon, constitue une apologie du Japon, tandis que l'admiration du docteur Legendre se tourne vers la Chine et qu'il n'a pour le Japon qu'une méfiance assez méprisante. M. Revon a professé à Tokio tandis que M. Legendre explorait en Chine. *O tempora! o mores!*

On lira utilement au point de vue information cet ouvrage sincère, documenté, où passe un air vif et salubre. Les esprits politiques n'y apprendront absolument rien d'inédit. Son mérite est de secouer quelques vieux tapis sur la tête de la diplomatie et de nous mettre au courant des nouveautés orientales.

Je voudrais en terminant pouvoir donner l'impression de cette réalité qui est que je me trouve, sur les principes, plus souvent d'accord avec le docteur Legendre qu'il n'y paraît. En homme sérieux, il professe envers la démocratie et le parlementarisme une sage défiance. Son livre est un bon livre de réactionnaire conscient. Il réclame seulement de la critique.

René Johannet.

Le mirage de Londres.

Savez-vous ce que c'est que de jouer à qui perd gagne? C'est exactement ce que la diplomatie française est en train de faire en Orient.

Quelle est pour la France la conséquence essentielle de la crise grecque? C'est une occasion inespérée de reviser le traité de Sèvres. La faillite de ce traité n'avait pas attendu la débâcle du venizelisme pour éclater. Un traité de paix qui n'assure pas la paix est caduc. Pour le traité du 10 août 1920, comme d'ailleurs pour celui de Versailles, il n'a jamais pu être question de faire exécuter aucune des clauses dont la réalisation n'avait pas été assurée dès l'armistice

au profit exclusif de la Grande-Bretagne. Les élections du 14 novembre n'ont donc fait que nous fournir le moyen de réclamer la reprise immédiate de la liquidation orientale.

Est-ce là ce que nous avons obtenu à Londres? Bien au contraire. Les seuls résultats acquis tendent à supprimer, avec Constantin, la seule raison de reprendre le travail par la base.

Si la suppression des crédits financiers produit l'effet attendu, le beau-frère du kaiser doit se trouver très rapidement dans l'impossibilité de régner. Il passe la couronne à son fils aîné qui est le candidat ouvertement reconnu des Anglais et dont l'avènement permet la réconciliation de la Grèce avec l'Entente. Par suite, rien à changer. Pour que le revirement grec permette d'amorcer la revision, il faut que Constantin se maintienne, c'est-à-dire il faut que nous perdions le bénéfice apparent de la Conférence de Londres. N'est-ce pas exactement ce que je disais? La seule chance de gagner est de commencer par perdre une partie mal engagée. Ce jeu paradoxal peut séduire des amateurs de poker. Qu'on ne vienne pas nous le présenter comme une grande pensée politique!

Gardons-nous aussi de céder à la tentation commode d'accuser le voisin de nos déboires. Si les intérêts concordaient, la diplomatie n'aurait même pas à s'exercer. Le conflit existant, pourquoi les Anglais auraient-ils sacrifié leurs intérêts aux nôtres? Nous avions la partie belle ; il a fallu bien des fautes pour la compromettre.

Première erreur : nous laisser surprendre par le scrutin du 14 novembre. Je n'entends aucunement me livrer au jeu facile des explications rétrospectives. J'admets que l'on ait cru à l'issue favorable d'une partie électorale, engagée avec tous les atouts en main. Était-ce une raison pour mettre la totalité de nos enjeux sur une illusion de force qui tôt ou tard devait être démentie par les faits ; pour enchaîner notre cause aux aléas de la fortune d'un seul homme?

Si le public français, bien orienté, avait été prévenu de cette vérité consacrée par l'histoire que la Grèce n'a jamais été une puissance militaire, qu'elle n'a jamais pu s'arracher aux intrigues de l'Agora, il aurait été moins porté à considérer l'échec de M. Venizelos comme un coup de foudre. Surtout, il n'aurait pas pris pour une catastrophe la débâcle du venizelisme, s'il avait été bien convaincu des avantages de l'effondrement de la façade du traité de Sèvres. L'opinion aurait accueilli avec sérénité et sang-froid une nouvelle qui n'aurait pas agi sur ses nerfs. Les dirigeants n'auraient pas été tentés de réagir par une action précipitée et inconsidérée contre l'impression d'un échec gouvernemental d'autant plus cuisant qu'il suivait le désastre de Wrangel. Pour une fois, le temps travaillait

en notre faveur. Les événements démontraient la clairvoyance de ceux qui avaient déclaré impraticable le projet de liquidation orientale. Quelle raison de se presser?

Malheureusement, tous ont cédé à l'effet de surprise, les uns se sont contentés de crier un peu trop haut des constatations qui n'auraient pas eu besoin d'être faites si des directives sages avaient été données. Les polémiques avaient déjà l'inconvénient de mettre la partie adverse en éveil. Il ne restait plus qu'à nous découvrir complètement, comme l'a fait M. Georges Leygues, en annonçant immédiatement la revision du traité de Sèvres et en proposant aux Anglais de lancer contre Constantin un fulminant interdit.

Était-il possible de méconnaître à ce point les intérêts, pour ne pas dire les sentiments de l'Angleterre? Voilà la seconde erreur qui complète et aggrave la première.

La Grande-Bretagne ne peut pas considérer l'affaire grecque sous le même angle que nous. Pour la France, toutes les complications internationales ramènent à l'affaire allemande. Aussi longtemps qu'un bloc de soixante millions de Germains subsiste au centre de l'Europe, nous devons nous défier des occasions d'intrigue qui leur sont offertes. Et quelle occasion que le rappel du beau-frère de Guillaume II, que l'ingratitude cynique de la nation la plus favorisée de l'Entente! Nos voisins d'outre-Manche n'ont pas les mêmes raisons de s'émouvoir. Ils sont à l'abri des coups de l'Allemagne. Maîtres de la mer, ils estiment avoir le moyen de se faire respecter à Athènes par n'importe quel gouvernement.

Sans doute la faiblesse du satellite dont ils ont voulu faire un nouveau Portugal ne laisse pas de les gêner. Peut-être, en leur for intérieur, les gens de Londres se disent-ils que, cette fois encore, ils ont choisi un mauvais cheval, que le Turc aurait été meilleur, qu'il y aurait sans doute tout bénéfice à changer si on était certain de ne pas être gêné dans cette opération délicate. Précisément les initiatives françaises sont venues démontrer que l'évolution n'irait pas sans difficultés. Les concurrents avaient pris les devants pour tâcher de s'assurer les bénéfices de la résurrection de la Turquie. Comment l'Angleterre n'aurait-elle pas vu le danger? Encouragés à surenchérir par les divisions des puissances, les Turcs allaient réclamer bien autre chose que Smyrne et la Thrace : l'indépendance, c'est-à-dire la suppression de la main mise britannique sur les Détroits. Pas de Turquie viable aussi longtemps que Constantinople est sous le canon des dreadnoughts. Pensait-on que les Anglais allaient sacrifier un résultat inespéré, pour lequel il a fallu la combinaison de l'effondrement russe et des défaillances françaises? Avertis du

danger, ils avaient le temps de se retrancher, de préparer leur manœuvre classique : la bonne petite conférence où les « pères » du traité de Sèvres se retrouveraient fort à propos pour sauver l'avorton.

Ici, on ne peut même plus invoquer l'excuse de la surprise. Les jeux sont démasqués et c'est de propos délibéré que nous allons persévérer dans l'erreur.

L'initiative anglaise nous permettait de reprendre cette liberté d'action dont M. Georges Leygues a si justement parlé à la Chambre, mais dont il n'a su profiter que pour courir au piège. Et pourtant nous avons une chance inespérée : nous pouvons nous dégager de la conception mesquine qui prétend réduire la crise orientale à un cas Constantin. Nous pouvons enregistrer la carence définitive de la Grèce. Cela nous conduirait droit à la revision du traité de Sèvres que les événements se chargeraient de précipiter.

Au moins si on accepte la conférence, faut-il se réserver les avantages de la coopération italienne. Peut-on songer un instant à traiter la question d'Orient, donc la question de la Méditerranée, sans le concours de la grande nation latine? Une occasion unique s'offre à nous de reprendre l'Italie qui vient de s'arracher au guêpier adriatique. Sans doute, les Italiens n'ont pas les mêmes raisons que la France de répudier Constantin, mais ils sont encore plus intéressés que nous à la cure radicale de l'hypertrophie hellénique. Les concessions faites à Venizelos n'ont-elles pas été prises pour une bonne part sur le lot réservé à l'Italie par l'accord de Saint-Jean-de-Maurienne? Quelle puissance aurait eu plus que l'Italie à souffrir de la rivalité de la grande Grèce si cette conception n'avait été radicalement brouillée avec les réalités? Nous pouvons devancer l'Angleterre à Rome. Les circonstances parlementaires qui retiennent les hommes d'État de la péninsule ouvrent les voies à une conversation préliminaire que M. Millerand pourra à peine essayer de rattraper au passage du comte Sforza à Paris.

Tout nous favorisait. Au lieu de profiter de ces atouts, M. Georges Leygues s'est précipité à Londres pour n'y rencontrer que le vide et se faire rappeler par le débat du Vatican juste au moment décisif.

Il ne reste plus qu'une faute à commettre, c'est de fournir aux Anglais l'équivoque qui est à la base de tout compromis en présentant deux revendications contradictoires : l'exclusion du roi Constantin et la ruine de l'œuvre de M. Venizelos. L'adversaire a la partie belle pour détourner le coup dangereux. Lord Curzon se trouve d'autant plus à l'aise qu'il a pris du champ pour manœuvrer. En affectant une répugnance extrême à l'égard de toute intervention dans les affaires grecques, il a doublé le prix de la concession qu'il

semble faire en consentant à des mesures contre l'ex-souverain. Le jeu a été admirablement mené. D'abord une déclaration vague, trop tardive pour exercer aucune influence sur le vote du peuple grec. Puis le renvoi de toutes les décisions pratiques à de lointaines calendes. Enfin, comme une grande concession, l'acceptation d'une suspension immédiate des crédits financiers. Il n'en a pas fallu davantage pour déchaîner l'enthousiasme de nos délégués. La France n'a-t-elle pas rallié l'Angleterre à l'excommunication du prince félon? Et après...

Après, nous voyons bien que les Anglais sont parés à toute éventualité. L'effacement de Constantin laissant la place au diadoque les comblerait d'aise. La nécessité de faire crédit à un jeune prince fournirait la meilleure raison de maintenir les positions acquises. D'autre part, si Constantin se maintient, il faudra bien que quelqu'un le fasse rentrer dans la famille des nations. Qui sera mieux qualifié que la Grande-Bretagne pour ce profitable courtage? Quant aux modifications du statut oriental que pourra entraîner la défaillance hellénique, elles ne surviendront pas du jour au lendemain si on se borne à suivre le cours des événements. On aura le temps d'examiner dans quelle mesure il sera prudent de lâcher la carte grecque pour l'atout turc. Pourquoi même ne les combinerait-on pas tous les deux? Les rives de l'Hellespont ont vu des choses plus extraordinaires.

N'oublions pas que les Anglais sont en position de parler en maîtres à Constantinople et à Athènes. Ne raconte-t-on pas que pour compléter le jeu, ils viennent d'envoyer un délégué officieux à Angora auprès des nationalistes turcs? Nos alliés d'outre-Manche ne sont pas ennemis de « l'adaptation » des traités, quand elle est dans leurs idées. Rappelez-vous la revision de l'accord de 1916, l'affaire de Mossoul et, hier encore, à la Conférence de Londres, les tentatives faites en vue de donner à la Palestine tout le sud de la Syrie? On n'est pas si naïf à Londres que de méconnaître la faillite irrémédiable de certaines clauses capitales du traité de Sèvres. Ce qu'on n'admet pas, c'est que les corrections indispensables soient dirigées par d'autres et orientées dans une voie où certains avantages essentiels obtenus par la Grande-Bretagne pourraient se trouver compromis. Voilà l'idée directrice de lord Curzon et des coloniaux britanniques dans la nouvelle phase des affaires d'Orient.

Pour nous, Français, les possibilités de manœuvre sont infiniment plus délicates. Rien à faire du côté de la Grèce. Aux yeux des Constantiniens nous resterons, quoi qu'il arrive, l'ennemi. Les Venizelistes sont trop heureux de rejeter sur notre « ingratitude » les consé-

quences de leurs fautes. Une seule chose nous intéresse vraiment : le relèvement de la paix orientale. Trop de soucis beaucoup plus proches nous sollicitent pour que nous consentions à rester dans un guêpier.

Pouvons-nous demeurer sous la menace continuelle d'incidents comme celui de Latakieh? Pouvons-nous entretenir indéfiniment 60 000 hommes en Syrie et Cilicie avec une relève mensuelle de 3 000 hommes et un budget annuel de 1 200 millions? Poser ces questions, c'est y répondre. La situation actuelle n'est pas tenable. Le traité du 10 août n'a pas assuré la paix. Il nous laisse en butte à une hostilité dont la suppression violente exigerait un effort au-dessus de nos moyens. Par conséquent, il nous faut choisir entre la perpétuation de troubles dangereux et une liquidation radicale qu'il n'y a aucun intérêt à reculer. Voilà les arguments que nous devions faire valoir.

Qu'on ne dise pas que leur simple énoncé conduirait à une rupture. Les Anglais ont leur part de préoccupations islamiques, en Mésopotamie, en Perse, dans l'Inde surtout. Les palinodies des soviets semblent finir par avoir raison de l'optimisme de M. Lloyd George lui-même. La France et l'Angleterre ne se sont-elles pas rencontrées autrefois dans la politique de l'équilibre oriental? Pour cela, il faut avoir une politique. Jusqu'à présent, nous n'avions même pas un homme à Constantinople. Le général Pellé peut servir utilement la cause française à condition qu'on lui laisse les moyens de faire une politique française.

SAINT-BRICE.

A Ems.

Ce n'est pas un spectacle banal, en arrivant dans la célèbre petite ville balnéaire, de rencontrer de tous côtés les chéchias rouges de nos tirailleurs algériens et d'apercevoir sur la montagne voisine nos couleurs ondoyant au haut d'un mât de pavillon et dominant toute la vallée. Et non seulement à Ems, mais à Nassau, mais à Dietz, sur la rive droite du Rhin, le drapeau français est là, montant la garde de la paix, et abritant dans ses plis l'essentiel du traité de Versailles.

Si l'on réfléchit que l'on n'est plus là dans la zone d'occupation française dont Mayence est le quartier général, mais dans la zone américaine, c'est avec surprise qu'on retrouve nos fantassins installés à la place qui devrait revenir au drapeau étoilé et aux

doughboys des États-Unis — Ems, et presque toute la vallée de la Lahn, étant, en effet, dans le demi-cercle de cinquante kilomètres de rayon dont la haute citadelle d'Ehrenbreitstein, tête de pont de Coblence, sur la rive droite du Rhin, marque le centre. L'explication, la voici : impatients d'escompter une paix qui pour eux est encore dans les limbes, les Américains pratiquèrent une démobilisation plus originale que sage, et, bien que théoriquement toujours en guerre avec l'Allemagne, ils n'ont pas conservé dans la région commise à leur garde les effectifs à composition normale correspondant à une situation qui a ses risques. Rien n'est plus étrange que ce corps d'armée très réduit, constitué principalement par des cadres prêts à recevoir, s'il y avait lieu, leurs soldats expédiés d'outre-mer, mais qui, en attendant, ne compte guère que des états-majors, des sous-officiers en surnombre, des chauffeurs, des plantons, des estafettes, des ordonnances et les multiples services, richement pourvus d'ailleurs, d'une armée absente.

Il se trouve ainsi que la sécurité des troupes américaines est, en somme, assurée à leur avant-garde, aussi bien qu'à Bonn, plus au nord sur le Rhin, par des troupes françaises, et que nous servons, quoique en paix avec l'Allemagne, de premier rempart à un pays pour lequel l'état de guerre avec le Reich n'a pas encore pris fin. Si demain, par hypothèse, les hostilités reprenaient entre les deux peuples, nous devrions donc, soit abandonner des positions que le traité de Versailles prévoit comme occupées par les Américains, mais que ceux-ci seraient peu capables de défendre, soit les défendre nous-mêmes et rentrer en guerre. Que demain, au contraire, une paix séparée soit signée entre le Reich et les États-Unis, l'évacuation consécutive et totale de la zone de Coblence par les Américains serait à envisager. Dans ces conditions, nos 5 ou 6 000 hommes resteraient-ils en l'air? Est-ce nous qui occuperions le reste du secteur? Le partagerions-nous, au contraire, avec les Anglais et les Belges? Les Belges, alliés fidèles? Les Anglais, Lloyd George?...

Ces questions, qui, chemin faisant, bourdonnent autour de l'arrivant et lui font cortège, elles ont été, sans nul doute, étudiées, résolues par les gouvernements intéressés. Ce n'est point, en tout cas, le simple hasard qui, les Américains faisant défaut, nous a postés ici à leur place, comme par un droit de préférence. Ce n'est pas le hasard qui nous a menés si loin dans les forêts de la Germanie, mais un appel mystérieux, comme pour une consécration qui, sans nous, n'aurait été qu'un simulacre, et dont les rites ne pouvaient être célébrés que par nous.

Ici, à Ems, cet appel prend toute son évidence, dans une franchise

brusquée. C'est en voyant nos soldats fumant gaiement leur pipe, devant leur cercle, à deux pas de la statue du roi Guillaume, jadis hôte assidu de ces thermes, qu'on saisit tout le sens, nous allions dire tout le sel, de ce côte à côte familier. Aussi est-ce une heureuse inspiration qui a fait comprendre, dans l'itinéraire du voyage de M. Millerand aux régions rhénanes, pour donner à ce voyage toute sa signification aux yeux de l'Allemagne et du monde, une visite à la garnison d'élite commandée par l'éminent colonel Vernois. Il était bon que le chef du gouvernement français vînt porter lui-même ce signe de la revanche aux mânes de Benedetti.

Un journal illustré montra, lors de ce voyage, M. Millerand arrêté avec sa suite devant une dalle d'un pied carré où se lit cette inscription : 13 *Juli* 1870, 9 *Uhr*, 10 *Min. Morgens* (13 Juillet 1870, 9 heures, 10 minutes du matin). C'est à ce moment, à cet endroit précis, près du dernier marronnier de l'esplanade du Kursaal, que l'ambassadeur de France et le roi de Prusse se séparèrent, après une rencontre d'où allait sortir, ou plutôt d'où un artifice criminel allait faire sortir, le conflit de deux grands peuples.

On connaît en gros le fameux épisode. On en oublie quelquefois les détails. Après le grave incident de la candidature d'un prince de Hohenzollern au trône d'Espagne et le retrait de cette candidature, sous la pression personnelle du roi Guillaume, Napoléon III n'estimait pas que ce succès, bien qu'il mît en échec Bismarck et le maréchal Prim, dont les deux jeux s'entendaient, fût suffisant pour la sécurité de l'avenir. Nous insistions pour obtenir du roi de Prusse la garantie formelle que pareille manœuvre ne se reproduirait pas dans sa maison.

C'était beaucoup attendre d'un souverain pénétré de la gloire de son règne, de l'illustration de sa famille et de ses prérogatives de chef dynastique, entouré, d'autre part, de conseillers jouissant du plus grand crédit et qui n'avaient cessé de lui prêcher la résistance, au nom de toutes les raisons les plus propres à l'émouvoir. Benedetti n'ignorait rien de ces circonstances qui rendaient particulièrement épineux un entretien auquel le roi lui-même se dérobait.

C'est autant, sans doute, à cause de la surprise dont usa l'ambassadeur pour le joindre, à l'heure matinale de sa tournée aux sources, qu'à cause de l'objet même du colloque, que Guillaume montra sa nervosité dès les premières paroles, si prudentes qu'elles fussent, de l'envoyé français. La réponse fut négative, très nettement. Mais enfin, la conversation, sous sa forme brève et familière, devant la porte d'un casino, dans ce milieu de tourisme et d'hydrothérapie, parmi des groupes de baigneurs en négligé du matin, ne pou-

vait revêtir le même caractère que dans un cadre plus solennel. Un froissement n'est pas une blessure. Ni d'un côté ni de l'autre, il n'y avait eu réellement d'affront : tout pouvait s'arranger.

Mais Bismarck veillait. Notre désir de précisions lui rendait sa chance. Entre lui, Roon et Moltke la trame fut vite ourdie. Truquée de main de maître, la dépêche d'Ems conserva son nom en devenant une dépêche de Berlin qui, des deux côtés du Rhin, mit le feu aux esprits et aux poudres.

Comme on voit, la dalle d'Ems, toute usée sous les pas de deux ou trois générations et défendant avec peine son carré de pierre rose contre les cailloux et la poussière des alentours, est moins la commémoration d'un événement répondant avec exactitude à l'idée populaire qu'on s'en fait, qu'un symbole rappelant l'origine conventionnelle de l'ère impériale et de la toute-puissance germanique.

C'est aussi ce caractère symbolique qui lui donne son mystère et son attirance. Cette attirance, combien il était difficile autrefois au visiteur français de ne pas la subir, malgré lui ! Aujourd'hui, dans le rayonnement de la victoire, il ne peut que s'en délecter. Si, prenant sur sa gauche, au coin du Kurhaus, et quittant le quai de la Lahn, il s'engage, par un chemin en lacets, sur la hauteur qui porte à ses divers paliers le *Kriegerdenkmal* ou monument des guerriers, le *Wilhelmstuhl* sur lequel flottent nos couleurs, il peut découvrir Bad-Ems presque toujours sous le même angle, et voir la ville, que le ruban argenté de la Lahn sépare en deux quartiers, se réduire par degrés aux proportions d'une carte postale. Dès le *Kriegerdenkmal*, l'esprit ne peut s'empêcher d'être saisi du sens fatidique du décor. Un lourd obélisque de pierre, surmonté d'une aigle triomphale, porte gravés les noms de quelques combattants de 70, originaires de la région. Au-dessus sont rappelées les principales victoires allemandes, Wœrth, Sedan, Metz, Strasbourg, Orléans, etc. Ironie des choses ! Sur ce monument érigé pour la postérité, nos soldats, en prenant leurs cantonnements à Ems, ont inscrit à leur tour, en creux profonds, les noms de leurs propres victoires : Marne, Yser, Ypres, Verdun, Champagne, avec la désignation de leurs corps : 1er régiment de zouaves, 114e régiment d'infanterie, 48e division, etc. C'est ainsi que les baïonnettes françaises ont tracé sur la pierre la réponse du Dieu des Armées.

Par un singulier effet de perspective, presque à aucun instant, tout en s'élevant entre les massifs au flanc de la montagne, le promeneur ne perd de vue la dalle historique. En vain, au loin, le carré de pierre s'estompe et se déforme. Toujours ce point précis

demeure perceptible au centre du paysage. C'est avec peine que le regard fasciné se déprend de cette tache minuscule qui le retient comme un aimant, et où il contemple sans se lasser le pivot de toute l'histoire contemporaine. Confusément, autour de ce pôle magnétique, tourbillonnent, en images et en fantômes qui s'entremêlent comme pour mieux montrer leur inanité commune, les péripéties de ces cinquante dernières années, depuis la chute de l'empire français et la restauration de l'empire germanique, jusqu'à l'écroulement de ce même empire, entre les ruines de l'empire d'Autriche et de celui des tsars...

C'est ainsi que nous songions, accoudé à la balustrade qui entoure l'obélisque, en suivant la courbe déclinante du soleil sur les crêtes boisées qui masquent le Rhin.

Le Rhin ! Combien puissant et majestueux il nous avait paru la veille, en descendant son cours, entre Mayence et Coblentz, avec ses proportions de mer intérieure, ses ponts gigantesques aux pylônes babyloniens, ses vignobles sans fin escaladant les montagnes pour en tapisser les moindres replis, n'interrompant guère le joyeux déploiement de leurs immenses parallèles qu'autour de quelque « burg » solitaire, ou du triste rocher de Loreley ; le Rhin, avec sa double bordure de cités millénaires, avec le défilé de ses caravanes de chalands, l'incessant va-et-vient, sur ses deux rives, des trains empanachés s'engouffrant sous les tunnels, ou surgissant de leurs profondeurs qu'encadrent, suivant une consigne invariable et comme orchestrée par Wagner, des architectures moyenâgeuses apparemment remises à la garde de Parsifal ou de Siegfried.

C'est entre les pans somptueux de ce décor où la nature, l'histoire et la plus savante mise en scène sont d'accord pour saturer d'ultra-germanisme le cerveau de tout Allemand qui passe, que notre bateau, le *Gœthe*, cheminait rapidement, croisé tous les quarts d'heure par quelque vapeur de la même compagnie, le *Lohengrin*, le *Rheinland*, le *Schiller*... C'était alors un échange de hourrahs, des mouchoirs et des chapeaux agités de part et d'autre, dans un enthousiasme qui, à dire vrai, sentait assez la commande.

Mais la tenue de ces navires, comme celle des convois de chalands et des moindres péniches, attirait le regard par la recherche d'un effet de propreté, d'astiquage intensif et de minutieuse lessive ; les cuivres étincelants, les peintures fraîches, les vernis lisses comme de l'émail. Plus pimpantes encore, à l'arrière des bâtiments de charge, les maisonnettes de l'équipage avec leurs petits rideaux éclatants de blancheur, les fleurs, capucines, géraniums, en larges jardinières, tout un étalage de prospérité coquette et de bon aloi.

A bord du *Gœthe*, depuis le départ, une kermesse animée, autour des longues tables du hall ouvert, battait son plein... Au milieu des groupes, un chœur d'une quinzaine de chanteurs, nullement professionnels, retenait l'attention générale. Chasseurs, étudiants ou touristes, carrés dans leurs costumes gris-vert, un pompon ou une plume au chapeau, leurs sacs de voyage à leurs pieds, attablés devant d'innombrables flacons de crus rhénans, ils chantaient à plein gosier, avec un sens inné de la distribution des voix, des « hymnes » en l'honneur de la patrie allemande ou du vieux Rhin qui les portait. Ce Rhin, ils n'avaient pas besoin, pour s'en inspirer, de contempler ses eaux ni ses rivages ; de chercher des yeux, comme l'étranger, la statue de la *Germania*, sur les flancs du Niederwald, ou celle de Blücher. Le vieux Rhin, ils le sentaient couler dans leurs veines, ou plutôt, chacun d'eux se sentait le Rhin lui-même, avec sa majesté et ses attributs.

Sans doute, à travers ce lyrisme et ses complaisantes redondances, l'esprit pouvait discerner un mélange d'infatuation teutonne et de réaction contre la vision partout présente de la défaite ; mais aussi le souvenir nostalgique et persistant d'un passé de prospérité et d'omnipotence, avec une confiance encore vivace dans la cohésion et la confraternité allemandes, pour en préparer le retour.

Telle est la formule incrustée en lettres de bronze dans le monument colossal de Guillaume Ier, à Coblentz, au confluent du Rhin et de la Moselle. C'était aussi le refrain le plus acclamé d'un des « lieder » en faveur parmi les passagers du *Gœthe*, et que nous citons de mémoire :

Steht fest und treu beisammen,
Und all's wird wieder gut...

Serrez vos rangs fidèles,
Les beaux jours reviendront...

Au moment même où ces dernières paroles s'éteignaient dans les bravos de l'assistance, passait en sens inverse, au fracas et dans le bouillonnement de ses aubes, un steamer frère du *Gœthe*, le *Bismarck*. Certaines images répondent comme un écho.

Tandis que ces impressions toutes fraîches se liaient dans notre souvenir l'une à l'autre, le ruban argenté de la Lahn se changeait en coulée d'or et, sur cet embrasement, des barques de plaisance couraient comme des salamandres. D'en bas, montait, encore ouatée par la distance, la sonnerie d'une marche militaire qui se rapprochait et où les clairons alternaient avec le son vinaigré des « noubas » et le

roulement des tambours, dans une souple cadence martelée par les cymbales...

Tout à coup, la fanfare éclata et, à la tête du pont le plus proche, le détachement aux chéchias rouges apparut. C'était un drapeau de la Société des médaillés militaires offert à la section correspondante de notre régiment de tirailleurs, et qui, escorté de légionnaires et de médaillés, menait fièrement sa parade. Tout le groupe obliqua et s'engagea sur le pont pour compléter son tour de ville.

Répercuté, amplifié par le miroir sans rides de la rivière, multiplié par l'écho des montagnes, le son des cymbales, des clairons, des noubas, des tambours, prit alors, avec un rythme plus impérieux, un extraordinaire éclat, au point de remplir la vallée tout entière, tandis que, derrière sa musique, le drapeau tricolore poursuivait sa marche, dans un nimbe incandescent. Un instant après, il contournait la pierre de 1870 qui parut volatilisée dans sa gloire.

C'était bien l'image de la victoire, venant, au point de départ même des fléaux qui furent répandus sur la France, dresser son oriflamme justicier. Un cycle d'événements prodigieux avait donc refermé son circuit. Ainsi l'attestaient les sonneries, symboliques elles aussi, de nos clairons... Ainsi l'attesta la visite de M. Millerand et du maréchal Foch, déchiffrant ensemble l'inscription de la dalle, puis reprenant leur route côte à côte, conduits par la main, presque visible, du destin...

Paul Le Faivre.

LES LETTRES

LES THARAUD

Il n'est pas sûr que l'on reconnaisse assez que les frères Tharaud méritent de prendre place, dès maintenant, aux côtés des maîtres d'aujourd'hui.

Ils ne sont peut-être pas, à proprement parler, ce qu'on est convenu d'appeler des romanciers. Encore n'est-ce point certain ; cela dépend de la conception que l'on se fait de ce que doit être un romancier. Il n'est d'ailleurs pas indispensable d'être un romancier pour se montrer grand écrivain en prose. Oscar Wilde, qui fut poète, romancier et admirable critique, fait dire à l'un des personnages de son ingénieux dialogue, *De la critique considérée comme un art :* « Tout le monde peut écrire un roman en trois volumes. Il y faut seulement une complète ignorance de la vie et de la littérature. » Il y a là évidemment du paradoxe. Mais comme ce même personnage a raison quand il déclare ensuite que dix minutes suffisent pour se rendre compte de la valeur d'un roman si on a l'instinct de la forme. Il ne veut parler certainement que de la valeur d'un roman d'après les qualités de son écriture, tandis qu'il existe des romans qui ne valent que par leur fantaisie, leurs qualités d'imagination ou de pathétique.

De tels propos doivent être médités à une heure où l'on écrit trop et trop vite, où la critique perd l'habitude de classer, au risque de confondre les valeurs, pour le plus grand détriment du goût public, en ne soumettant pas assez les œuvres à une épreuve à quoi

seules les meilleures sauraient résister, et qui serait déjà celle que ne pourra manquer de leur infliger le temps. Et il est bien certain que, cette épreuve, ne sauraient pas plus la supporter les œuvres qui relèvent de l'art morne et froid du pseudo-classicisme, que celles qui se réclament d'un art sans discrétion ni mesure et qui ne doit son apparente originalité qu'à l'on ne sait quelles bizarreries, sans autre fin qu'elles-mêmes. Et quand nous dirons qu'une œuvre possède ce style indispensable pour que lui soit accordé le droit de vivre, nous ne pourrons naturellement qu'entendre, selon l'expression de Moréas : « Une façon haute de concevoir et d'exprimer simultanément et avec force et non quelque tour de main capable d'éblouir les demi-connaisseurs. »

Mais écoutez par quelle musique née d'une pensée avec laquelle s'accordent les mots et qui leur donne une force mesurée, préludent les frères Tharaud au récit de leur dernier livre, *le Royaume de Dieu*. Il ne serait pas besoin d'aller plus avant que les premières phrases, pour reconnaître que nous sommes en présence de véritables écrivains :

Connaissez-vous rien de plus triste, dans une plaine couverte de neige, qu'un sapin jadis fier et haut qui s'en va en décrépitude? Ses branches ne soutiennent plus que des amas de choses mortes, brindilles vertes en d'autres saisons, nids qui jadis ont chanté, pâles lichens, mousses blanches, longues toiles d'araignée pendantes, toute une défroque de la nature, aussi lamentable à voir que les vieux habits des hommes pendus aux crochets des fripiers. Et, dans sa ramure semblable à des ossements desséchés, le vent qui passe en gémissant fait une musique de mort.

Il y a deux cents ans, en Pologne, sur la terre froide et nue, il y avait un arbre pareil, un très vieux sapin moribond, dont les très antiques racines plongeaient jusqu'au fond des siècles, et dont les branches étalées sur le pays tout entier ne portaient plus, elles aussi, qu'une poussière de choses mortes, suspendues entre le ciel et la terre par je ne sais quelle habitude, quelle hésitation impuissante à s'abîmer sur le sol ou à s'envoler dans l'espace, et aussi par ces longues toiles, ces trames presque immatérielles que les patientes araignées accrochent à tout ce qui est vieux, silencieux, inanimé, abandonné par la vie.

Remarquez que nous ne trouvons là rien d'une emphase romantique née d'une griserie de mots. Si le ton s'élève à une belle hauteur, il n'est cependant point disproportionné à l'occasion, puisqu'il ne s'agit de rien de moins que de comparer ce sapin séculaire à l'arbre même d'Israël :

Dieu parfois jetait un regard sur ce sapin séculaire, chargé de moisissures

et de ruines, et songeait avec tristesse : « Voilà donc ce qu'est devenu mon vieil arbre d'Israël ! Cet arbre que j'ai planté de mes mains dès les premiers jours du monde, et qui doit durer, je l'ai dit, jusqu'au dernier jour des siècles, est-il possible qu'il continue à végéter sur la terre en cet état pitoyable !... » Et dans sa sollicitude, Dieu se penchait davantage sur ses plaines de Pologne.

Et voici que Jérôme et Jean Tharaud animent avec une intense poésie, tour à tour âpre ou douloureuse, tout un ghetto de l'Ukraine, comme, dans *l'Ombre de la croix*, ils avaient déjà fait vivre le monde mystérieux des juifs des Carpathes. Ils nous montrent un de ces villages juifs où il n'y a pas un jardin et pas une fleur, pas un chat ni un chien dans les maisons (ces bêtes qui ressemblent à des hommes y étant considérées commes impures) ; mais des chiens loups, et qui, descendus des forêts voisines, rôdent, squelettiques, silencieux, pareils à des chiens fantômes ; les hommes, dont les barbes sont incultes et les cheveux frisent le long des joues en glorieux tire-bouchons, portent des caftans noirs verdis par le temps, graisseux et couverts de taches ; les femmes s'en vont, depuis qu'elles ont perdu leurs cheveux, le soir de leurs noces, la tête rasée, « couverte d'une perruque en satin d'une triste couleur d'automne ». Mais de l'autre côté d'une mare presque desséchée l'été, et qui ne s'emplit que du premier jour de l'automne au dernier jour du printemps, se groupent, comme pour faire contraste, les maisons d'un gai village chrétien de l'Ukraine, au milieu d'une plaine qui, elle, n'est que fleurs et que blé ; ici, de vrais chiens aboient dans les cours des isbas qui sont fleuries comme les hommes, les femmes, les enfants. Les jeunes filles ont le teint chaud, l'œil bleu, les traits droits et réguliers ; leur corps parfait est court vêtu d'une chemise à manches courtes, largement décolletée, qui les pare plus qu'elle ne les habille, et d'un jupon qui laisse voir leurs jambes nues :

Et la demi-nudité de ces beautés rustiques au milieu de toutes ces fleurs fait du printemps en Ukraine une saison d'une volupté unique, quasi paradisiaque, délicieusement primitive, qui rappelle ces îles de la Polynésie où les peintres nous montrent, sous des arbres à pain, des femmes habillées d'indienne qui mènent des danses fleuries. En toute saison, dans ces isbas retentissent chant et musique. La soupilka, la flûte de roseau et l'accordéon geignard accompagnent la voix du chanteur qui n'a jamais eu d'autre maître que le rossignol sur le bouleau, et le danseur saute et bondit comme l'écureuil dans les branches. Ici demeure la poésie, réfugiée là sans qu'on le sache ; ici, toute passion s'élance avec la force du blé. Ah ! de l'autre côté de la mare, les juifs ont bien raison de donner à ce village de fleurs, de

chants et de désirs, où la nature est souveraine, le nom de Schwarzé Témé — Schwarzé Témé, l'Impureté noire !

Tout le petit monde de cette communauté juive rit, s'agite, trafique, intrigue, prie, se livre à la synagogue aux gestes rituels d'une religion dont il croit pénétrer l'esprit, tandis qu'elle l'emmure dans sa lettre. Mais il travaille peu, juste assez pour satisfaire à tous les besoins d'une existence modeste. Il vit dans la pauvreté et le mépris des choses temporelles. C'est dans la lecture du Zohar, le Livre de la Splendeur, qu'il se console de sa détresse et de ses malheurs d'ici-bas. Car ces juifs de Pologne ne se contentent plus du Talmud ; ils en ont assez exploré le vieux labyrinthe. Il faut maintenant d'autres aliments à leur exaltation intérieure. Ils les trouvent dans un grimoire qui est un extraordinaire fatras de toutes les spéculations et de toutes les superstitions humaines ramassées au cours des temps par l'avidité juive. Dans une langue à la formation de laquelle ont collaboré l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, les vieux rêves de Chaldée et de Babylonie s'y mêlent aux imaginations de la Perse, aux échos de Pythagore, de Platon et d'Aristote, à des ombres d'idées chrétiennes, à des imaginations arabes ; les spéculations les plus hautes de la philosophie s'y combinent avec les formes les plus primitives de toutes les superstitions populaires ; la physique et la médecine s'y unissent à la magie, à la chiromancie, à l'astrologie ; ainsi s'y heurtent « perles sombres et cailloux, idées, ombres d'idées, jusqu'au reflet de ces ombres ». Ces juifs ne comprennent naturellement rien au vieux grimoire obscur, mais du moins leur donne-t-il la troublante inquiétude de toucher à l'Arbre de la Science défendu par l'Éternel. Il leur semble que leur vieux livre leur fait gravir un nouveau Sinaï, et qui, celui-là, est immatériel. Quand ils lisent ces phrases mystérieuses qui ne peuvent avoir que le plus beau des sens qu'ils ne perçoivent pas, ils croient qu'elles enferment les mystères des mondes ; ainsi, ils en viennent à entrer dans un ravissement mystique et sensuel, tandis qu'ils ont l'illusion de s'approcher de Dieu, au point de croire que les frôle l'haleine des concerts harmonieux du ciel. Que pourraient donc importer à ces juifs qui pensent approcher aussi près du céleste séjour le parfum des fleurs, la grâce des jeunes filles, tout ce qui fait le sourire de la vie, et comment ne leur serait-il pas indifférent d'être pauvres et de traîner une vie misérable? Pourquoi perdraient-ils leur temps à travailler s'ils croient que, rien qu'en lisant le Livre de la Splendeur, ils influencent la marche des

mondes. Ainsi, ces juifs se perdent dans le rêve individualiste d'une jubilation solitaire jamais assouvie, et qu'ils n'attendent que d'une stérile contemplation, sans autres obligations ni devoirs, qu'une série de pratiques rituelles qui leur détraquent en commun les nerfs. Aussi sont-ils essentiellement anti-sociaux. Les frères Tharaud nous les montrent qui fabriquent de faux papiers pour échapper au service militaire, de faux passeports quand il s'agit d'aller à l'étranger, et qui s'ingénient à ne pas payer les impôts. Quelle importance pourraient avoir ces pauvres choses de la terre pour ces hommes qui croient connaître le chemin des félicités célestes et savent où trouver la clef du mystère du monde? Mais ce seront aussi les mêmes qui, lorsqu'ils auront quitté leur ghetto campagnard, coupé leurs papillotes de cheveux, iront porter l'agitation révolutionnaire dans les villes, ou bien, poursuivront, à travers le monde, la possession des richesses et des joies de la terre, avec la même avidité qu'ils apportaient à la poursuite des biens célestes. Cette fièvre nerveuse de goûter le Ciel, où l'intelligence n'avait aucune part, et qu'entretenait une sorte de collective folie, elle les possédera sur le plan des choses de la terre, avec la même déraison et le même excès. Les uns entreprendront de bouleverser et de réorganiser le monde pour y faire régner ils ne savent trop quelle nuageuse félicité qui remplacera celle à laquelle ils aspiraient, quand ils lisaient, sans comprendre, le Livre de la Splendeur ; les autres se jetteront à la conquête des richesses et des biens terrestres, comme ils s'abîmaient dans le plaisir de pressentir les trésors du ciel. Ces mêmes jeunes femmes juives, dont les mères et les grand'mères avaient été de bonnes et pieuses femmes, quand elles auront quitté leur humble robe noire et leur perruque feuille morte, iront dans les villes promener, sous une orgueilleuse chevelure, leur ardeur du ciel ; mais ce sera d'un ciel moins lointain. Les mêmes, jadis si simples, si effacées, qui n'aspiraient qu'aux perles mystiques et ne désiraient que respirer les effluves du ciel, se feront reconnaître par leur luxe, leurs bijoux, leurs parfums violents, leur désir de paraître ; celles qui, dans la communauté, auraient dû accueillir l'époux choisi par leurs parents et, fuyant la volupté et même l'amour, ne connaître que de célestes embrasements, voudront se consumer désormais sur la terre comme des brasiers ardents. Elles deviendront les juives voluptueuses de Kiew, de Moscou et d'ailleurs.

Cependant, ce petit « royaume de Dieu » qui vit dans la pauvreté et la contemplation est menacé dans sa paix. Mérélé l'Imbécile, qui

fait le voiturier entre Schwarzé Témé et la ville voisine de Smiara, a raconté à Reb Jossel que les juifs étaient massacrés à Elizabethgrad. Ce Reb Jossel est venu de Lithuanie pour épouser la fille du maître de postes. A cette nouvelle, il a d'abord ressenti un grand trouble qui a été presque aussitôt combattu par la satisfaction de penser qu'elle allait jeter la consternation parmi ses coreligionnaires dont il juge les histoires stupides. En effet, la nouvelle plonge la communauté dans le désarroi, à tel point que Reb Jossel est aussitôt envoyé à Elizabethgrad pour qu'il juge sur place de la gravité des événements. Il en rapporte des histoires effroyables qu'il exagère à dessein. Seul, le Rabbin miraculeux de la communauté n'est point ému ; perdu qu'il est dans sa vie contemplative, il ne sait que conseiller à ses fils spirituels de prier, de jeûner, de dire les psaumes. Ce n'est qu'avec difficulté qu'il consent à envoyer son fils Reb Mesché auprès du comte Zarowski, un grand seigneur polonais du voisinage, pour que celui-ci obtienne du gouverneur de Kiew l'envoi de cosaques qui protégeront la communauté. Les frères Tharaud ont dessiné une vivante et sympathique silhouette de ce comte Zarowski, vieux Polonais qui ne désespère pas de la résurrection de son pays et ne nourrit aucune antipathie pour les juifs inoffensifs du ghetto campagnard, en qui il voit peut-être des hommes exilés comme lui de leur patrie, et comme lui soumis à des maîtres dont ils n'ont ni les mœurs, ni la langue, ni surtout la religion. Le comte Zarowski obtient l'envoi des cosaques. Mais voici que, dès que les farouches cavaliers arrivent, la vie du pays se transforme. Certes, ils ne se livrent à aucune déprédation, mais les jeunes chrétiennes du village fleuri qui est de l'autre côté de la mare couvrent plus que jamais leurs chevelures de fleurs ; ce ne sont bientôt que fêtes, chants, danses, en l'honneur des sauvages enfants de la steppe, qui apparaissent aux juifs comme des diables prodigieux, quand, montés sur leurs petits chevaux, sans bride ni selle, ils s'élancent du fond de la prairie, puis se laissent glisser sous le ventre du cheval, se retenant d'une main à l'encolure, et toujours ventre à terre, la tête rasant presque le sol, ramassent de leur main libre un rouble déposé dans l'herbe. De leur côté, les cosaques rient et trépignent, en battant des mains, pour encourager de leur mieux les danseurs, quand ils voient, la nuit, les juifs, une chandelle à la main, chanter sur un air lugubre, en sautillant sur la pointe des pieds, les yeux vers la lune. Et les juifs qui accomplissent l'un des rites religieux les plus antiques du monde sont scandalisés

à la pensée que ces barbares, seulement occupés des plaisirs de la terre, croient qu'ils se livrent à quelque divertissement en leur honneur. Mais leur scandale dépasse toute borne, quand ils voient les filles d'Ukraine, vêtues de la chemise des dimanches et d'une jupe d'indienne à fleurs retenue par une ceinture brodée, venir, leurs belles nattes noires toutes fleuries, chercher jusque dans la cour du Rabbin Miraculeux les beaux cavaliers qui les saisissent, les enlèvent et les emportent dans une danse folle, tandis que les filles d'Israël, enfermées dans leurs robes sombres, fuient, indignées et méprisantes, dans leurs maisons. Aussi bien, le rabbin de Smiara, Reb Eliezer, ayant fait savoir à son confrère, le rabbin de Schmarzé Témé, que le pogrom d'Elizabethgrad n'avait pas eu le caractère de gravité qu'avait représenté le Lithuanien Reb Jossel, et qu'il n'y avait plus aucun danger, les juifs de la petite communauté n'aspirent plus dès lors qu'au départ des cosaques, qu'ils obtiennent sans difficulté par l'intermédiaire du comte Zarowski. Ce fut une heureuse nouvelle pour la petite communauté :

Pour célébrer l'heureux événement, Reb Mosché avait fait chercher du vin dans la cave de son père ; et qui l'eût vu, au milieu de ces caftans crasseux et ces barbes jamais peignées, réciter sur la coupe d'argent, qu'un serviteur avait posé devant lui, l'antique bénédiction du vin, et trinquer d'un air joyeux avec le vénérable Hazën dont la main tremblait de bonheur ; qui l'eût vu à cette minute, le fils du Rabbin Miraculeux, aurait eu peine à reconnaître dans ce juif tout pareil aux autres, ce Reb Mosché qui, l'autre jour, confortablement installé dans un fauteuil du château, un cigare entre les doigts, s'entretenait très librement sur ses coreligionnaires avec le vieux seigneur polonais.

Et dans la nuit, les cosaques, qui se trouvaient enchantés, cependant, de leur séjour chez les juifs, recevaient l'ordre de partir dès le lever du soleil. Comme au moment de leur arrivée, on vit le délégué de la mairie se détacher du groupe des notables et s'avancer vers l'officier, sa casquette à la main ; il lui dit alors quels sentiments de gratitude éternelle les juifs de Schwarzé Témé garderaient du passage des cosaques. Et l'officier, tandis qu'il écoutait ce discours, contemplait le spectacle de cette étrange communauté juive, et se disait que c'était pourtant d'un ghetto pareil à celui-ci qu'étaient sorties les belles et voluptueuses juives qu'il avait connues à Kiew.

Mais voilà bien un vrai roman comme nous en désirerions beaucoup, à cette heure, qui cesseraient de nous montrer toujours des hommes en proie à des crises passionnelles et sentimentales, comme s'il pou-

vait être possible que l'amour fût la seule préoccupation de tout un univers. Voilà donc un roman qui, en nous montrant, comme les frères Tharaud l'avaient déjà fait dans *l'Ombre de la croix*, la vie d'une petite communauté mystique juive, nous fait avancer dans la connaissance de l'homme. En même temps qu'ils expriment la vie profonde d'êtres qui nous étaient inconnus, ils nous les montrent en conflit avec ce qui les entoure ; et cette complexité, ils l'ordonnent autour de leur intention de nous décrire une communauté d'Israël perdue dans le monde et dont toute la vie est évoquée par eux dans son essentiel ; et sans qu'ils insistent, sans cesser d'être les artistes qu'ils entendent demeurer avant tout, ils nous font nous demander ce que devient le mysticisme d'Israël quand il descend sur la terre. C'est le fait des œuvres qui tiennent leur beauté d'une transposition supérieure de la vie d'éveiller ainsi en nous les associations d'idées les plus lointaines et aussi les plus profondes. Nous avons là une œuvre où le tragique est pressenti, le comique indiqué sans insistance, où la psychologie ne s'étale pas, mais assure une vraisemblance humaine qui ne se dément jamais ; et tout cela servi par l'art le plus sûr qui réussit à faire de la beauté avec une matière dont les naturalistes n'auraient su voir que la grossièreté ; et ce qui est peut-être mieux encore, c'est que les Tharaud ont, cette fois, atteint au naturel.

Si parfait que fût leur récit de *la Maîtresse servante*, où il fallait admirer leur sens du choix, un goût souverain qui suffirait à les mettre si haut, aujourd'hui qu'il se perd, on pouvait leur reprocher cependant de contenir trop leur force, et se demander s'ils ne finiraient pas, ainsi, par l'affaiblir ; la même crainte pouvait venir en lisant *Une relève*. En dépit de magnifiques pages, on en arrivait à désirer d'eux une manière plus large, plus moderne peut-être, de comprendre l'art du récit, et qui pénétrerait de plus d'émotions leurs justes cadences. Et voilà que les Tharaud y sont parvenus. La discipline paraît maintenant chez eux le fait d'une disposition naturelle, et l'on ne saurait plus dire sans injustice, qu'ils n'ont peut-être pas assez l'amour de cette vie, de cette humanité qu'il appartient à leur métier de romanciers de fixer.

Et je ne sais pas si ce qu'il y a de plus étonnant dans leur cas, ce n'est point que, partis d'une sorte de perfection dans le desséchement qu'on trouve dans ce petit chef-d'œuvre de leurs débuts, *les Frères ennemis*, ils soient allés toujours s'élargissant, au point d'atteindre à la poésie, à l'âge où, d'ordinaire, elle abandonne les hommes.

Il y a là une grande leçon. C'est que la plupart du temps, la poésie de nos jeunes écrivains ne puise ses richesses que dans les sensations, les impressions, qui ne sont jamais très vives qu'à l'âge de la première jeunesse. Quand, avec les années, leur pouvoir de sentir avec fraîcheur diminue, il ne leur reste qu'un métier le plus souvent plein de froideur et qui ne s'efforce qu'à des effets qui ne correspondent plus à l'expression d'aucune réalité. Les Tharaud ont, au contraire, subi le sort plus heureux de ceux qui veulent chercher jusqu'au fond d'eux-mêmes leurs impressions, qui s'astreignent à aller toujours du dehors au dedans et du dedans à ce qui est plus haut. Ils nous livrent ainsi des images pénétrées de toute leur noblesse humaine ; elles nous font entrer à notre tour dans le secret des choses ou en éveillent le sens intime en nous. C'est ainsi que très souvent les Tharaud se servent d'épithètes qui tirent leur poésie d'être moitié morales, moitié naturelles. Et c'est cela qui est la grande tradition classique.

Georges Le Cardonnel.

LA PHILOSOPHIE

DE L'HUMANISME CHRÉTIEN

Comme Philonous, ayant achevé sa collation fletchérienne, promenait autour de lui un regard pacifique et satisfait :

— Tiens, dit-il, je vois sur votre table le livre de Paul Cazin. Je suis curieux de savoir ce qu'un ermite peut bien penser de *l'Humaniste à la guerre.*

— Il pense, répondit Théonas, que l'auteur de cet ouvrage prendra rang, après quelques livres comme celui-là, parmi les maîtres de notre langue...

Philonous. — Est-ce là tout ce qu'il pense?

Théonas. — Je ne le crois pas, et je vais vous parler plus franchement. J'aime *l'Humaniste à la guerre* parce que je vois briller en lui la perfection spirituelle de la mesure et du nombre, parce qu'il évoque la fermeté savoureuse de nos vieux auteurs sans faire oublier la pureté du siècle de La Fontaine, parce qu'une subtilité prudente, une ironie sage, une émotion profonde et nuancée, mais dont l'art reste maître, en font un rare composé des vertus grecques et françaises. Mais je l'aime aussi parce qu'au souvenir des Muses viennent sans cesse se mêler en lui les échos du chant sacré, et parce qu'il nous apporte la promesse d'un humanisme chrétien renouvelé.

Philonous. — Allons donc ! L'humanisme, en dépit de M. Henri Brémond, n'est-il pas païen de nature?

Théonas. — Non certes ; bien qu'il tende au paganisme en toute âme dont les plus nobles énergies se relâchent.

Philonous. — Voilà qui semble exiger quelques explications.

Théonas. — J'essaierai de vous les donner, mais vous devrez m'excuser de faire parfois allusion, oh ! discrètement, et à seule fin de mieux éclairer ma philosophie, aux formules des théologiens.

Qu'il y ait un humanisme chrétien, c'est chose normale et équitable, et je suppose que l'amertume janséniste, ou tout au rebours la prévention antireligieuse, doivent être les seules à s'en irriter. Si l'humanisme, du moins lorsqu'il ne prétend pas au système, si l'épanouissement de bonne grâce et de libéralité procuré par les disciplines antiques et par l'amour de la beauté n'est rien d'autre que la fleur de la vie proprement humaine, et avant tout de la raison et de ses vertus, comment ne s'accorderait-il pas dans une harmonie supérieure avec les dons qui viennent d'en haut nous rendre participants de la vie divine? Car la grâce achève la nature et ne la détruit pas, et le premier péché n'a pas, comme le croyaient Luther et Jansénius, radicalement gâté notre nature et ses facultés ; l'hérésie voulait que nous soyons devenus *mauvais dans les moelles*, et qu'ainsi la philosophie et tous les arts libéraux, émanant d'un fond essentiellement corrompu, ne soient que malice ; l'Église enseigne au contraire que les œuvres de la nature et de la raison sont bonnes en elles-mêmes, elle condamne ceux qui prétendent que toutes les actions des païens, et toutes les vertus des philosophes, étaient des péchés ou des vices resplendissants.

Nous sommes toutefois *blessés* dans notre activité naturelle, comme le pauvre diable que le Seigneur a ramassé sur la route de Jérusalem à Jéricho, et qu'il a mis en pension dans l'hôtellerie de l'Église, jusqu'à ce qu'Il revienne. C'est pourquoi la mesure de perfection et de sagesse humaines que le peuple grec, — le mieux fait pour donner l'illusion de la *nature pure*, — a pu atteindre, à la faveur de conditions exceptionnelles, et pour un moment, et dans le seul domaine de la spéculation rationnelle et des arts, — c'est pourquoi cette mesure de parfait humanisme, dont les ruines et les souvenirs suffisent à nous enchanter, ne saurait jamais plus être égalée, ou dépassée, que par l'effort d'une humanité placée dans les conditions et usant des moyens de la *nature réparée*. En fait, si l'on donne au mot humanisme toute son ampleur, il faut dire que le monde a connu, au siècle de saint Bernard et à celui de saint Thomas, la joie d'un

humanisme chrétien, auquel les ombres ne manquaient pas sans doute, mais qui brillait — bien plus cher à nos cœurs que l'humanisme hellénique — du rayonnement surnaturel des vertus divines, et qui jette dans l'œuvre de Dante l'adorable éclat de ses derniers feux.

Il est peu de choses, toutefois, plus difficiles à maintenir intactes que l'humanisme chrétien, précisément parce que c'est une réussite humaine en même temps que divine. Dans le domaine de l'intelligence spéculative, qui, au dire de théologiens comme Cajetan, n'a pas été *blessée* par le péché originel, — encore qu'elle souffre mille misères de sa solidarité avec nos autres puissances, — une telle réussite n'est pas encore trop malaisée. Mais dans le domaine de la vie morale, dans le plan concret de la vie humaine, le risque n'est-il pas grand pour la nature, — aux époques mêmes où elle parvient dans la cité à une heureuse plénitude de vigueur et de beauté, — de se soustraire à l'ordre implacablement pur de la charité, pour tomber sous l'ordre, hélas, tellement plus facile, de l'amour du créé? Aussi bien l'humanisme est-il devenu au seizième siècle tout autre chose qu'un humanisme chrétien. Si belles que soient les formes dont elle s'enivre, l'humanité fait alors une chute pour ainsi dire angélique, elle « découvre l'humain », selon le mot de M. Höffding, c'est-à-dire qu'elle se met à chercher en soi son intérêt suprême, et que se voyant nue, elle n'a pas honte, comme autrefois dans le Jardin perdu, mais elle s'admire...

Le siècle suivant s'efforcera de réparer le dégât. Y parviendra-t-il? C'est une question que je n'examine pas aujourd'hui. Laissez-moi seulement vous rappeler le curieux effort tenté par certains esprits à la fin du seizième siècle et au début du dix-septième, pour conjoindre la foi chrétienne et un humanisme néo-stoïcien. Mais comme ce stoïcisme chrétien demandait à la seule raison la perfection de l'homme, tandis qu'il tendait à enfermer les énergies chrétiennes dans les bornes de la vertu morale de religion, qui concerne seulement les choses du culte, il ne pouvait pas en réalité demeurer vraiment chrétien. De fait il a contribué à introduire le naturalisme dans la pensée française. A ce point de vue, ainsi que M. Strowski l'a fort bien montré, l'œuvre de Montaigne (aggravée par celle de maître Pierre Charron) témoigne du mouvement de pensée d'un humanisme qui cesse d'être chrétien, et qui décline, pour son châtiment, vers la rudesse, ennemie des muses, du *laïcisme* moral.

Eh bien, notre *Humaniste* est tout pénétré, lui aussi, de maximes stoïciennes : « Il faut être vaillant, avait écrit son grand-père Montaigne, pour soi-même et pour l'avantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme et assurée contre les assauts de la fortune. » Et lui, il dit à son tour : « J'ai juré de vivre en vaillant homme et de tirer parti de la nécessité. » Dans les pires conjonctures, c'est à son âme, non aux choses, qu'il s'intéresse avant tout ; mais où va-t-il converser avec son âme? Dans la cellule intérieure des mystiques? Non pas, dans l'*arrière-boutique* où Montaigne conversait avec la sienne, et où il gardait sa librairie. Écoutez-le s'enchanter lui-même des plus beaux discours que puisse tenir la sagesse humaine (comme lorsqu'il fait parler la patrie). Voyez quel usage il fait du précepte de discerner « ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend point », et comme il croit que « la prière du sage n'est que l'exaltation suprême de sa volonté ». Ah ! quel stoïcien que cet humaniste ! Quel moraliste ! Il a la morale dans le sang, comme un vice. Il nous délivre, je lui en rends grâce, du mystère équivoque que la « vie intérieure » d'un Maeterlinck essaie de substituer à la mystique chrétienne, mais c'est pour projeter sur les mouvements de l'âme la lumière raisonnable d'une morale toute philosophique. Que dis-je? Il ne fait même pas, comme du Vair, Montaigne et Charron, profession de la foi chrétienne ; il assure — au début du moins de son livre — ne trouver au fond de soi qu' « une grande résignation à la nécessité, et un ferme propos d'en subir honorablement les coups inévitables », être « plein d'un sentiment de Dieu, mélange tout humain et sans mérite aucun de charité et d'espérance ». Quand un vieil aumônier lui demande « s'il a conservé les vertus chrétiennes », il « dit que oui et se sauve à toutes jambes... »

Et pourtant ! Pourtant il y a bien autre chose en lui que cette morale humaine. Il n'a rien d'un kantien bandé comme un arc et frémissant dans sa vertu, il n'a pas d'orgueil, il sait sourire de lui-même et de sa morale, sans pour cela désespérer ou persifler. Et surtout, son cœur est ouvert au grand flot de la douleur et de la pitié, qui emporte en refluant la fragilité des systèmes humains. Le stoïcisme enseigne que l'opinion que nous avons des choses nous les rend seule bonnes ou mauvaises, et qu'ainsi, étant maître de son jugement, Zénon est maître du monde. Quand il revient des champs d'effroi dont son art lucide et mesuré évoque mieux que le réalisme le plus débridé l'obsédante horreur, quand il descend du bois d'Ailly,

Paul Cazin sait que le stoïcisme ment. « Maudit soit qui ne maudit pas la guerre ! » Bienheureux sursaut de révolte dont un vrai stoïcien serait incapable, agonie de l'âme envahie par les eaux. Ce n'est pas là le cri d'un humanitaire, résolu à incendier le monde pour le pacifier, c'est le cri d'un homme qui a vu de ses yeux une misère terrestre dont la Passion du Christ pourra seule lui dire la cause et la fin.

Allons, Paul, avouez-le, c'est seulement faute de mieux que vous avez recours aux formules des stoïques. Ce n'est pas ce cordial qui vous soutient, vous n'êtes pas un doctrinaire, c'est votre art bien plutôt qui vous aide à vivre, en retentissant sur votre âme entière et en prétendant lui imposer la même régulation sagace et la même pureté de ligne qu'il impose à votre œuvre. Mais vous savez bien que ce n'est là qu'un expédient, et que l'art ne suffit pas pour vivre et pour mourir.

Les versets des Livres saints qui en toute rencontre montent à vos lèvres, les prières, les psaumes, les cantiques qui se croisent dans votre âme avec les souvenirs de l'*Odyssée*, vous vous imaginez que vous ne faites, en les répétant, que « réciter de belles poésies » ; vous vous méfiez de votre condition d'artiste en paroles, et vous avez raison sans doute, car celui qui écoute seulement les saintes paroles, et ne les pratique point, est comme un homme qui considère dans un miroir le visage de sa naissance ; il s'est considéré, dit l'apôtre Jacques, et il s'en est allé, et il a aussitôt oublié quel il est. Pourtant les paroles que vous écoutez et que vous redites sont actives et efficaces, vous le savez bien ; elles pénètrent l'homme d'une rosée divine. Et il n'est pas possible d'entendre comme vous le faites, en toutes les voix de la nature, la poésie de l'Esprit-Saint, sans avoir l'âme accordée aux soupirs de cet Esprit. « Les fourmis courent sur mes pieds nus que j'allonge dans l'herbe au soleil. Des branches du poirier que le vent secoue tombent des insectes de toute couleur. La paix de Dieu se promène à travers ce verger, dans un cortège d'araignées de turquoise et de coccinelles d'agate... *Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram, auferens bella usque ad finem terræ...* »

En tout mouvement, ce qui importe c'est le point de départ et le point d'arrivée, le *terminus a quo* et le *terminus ad quem*, comme nous disons nous autres barbares. Les humanistes du seizième siècle quittaient le Christ pour aller à Sénèque. Notre humaniste aujourd'hui prend son départ avec Sénèque, mais pour s'en aller là où Sénèque

ne peut le suivre. « Qu'est-ce que le courage? demande-t-il. C'est garder, devant le danger, une âme sereine et un esprit libre. Et je ne m'étonne point que tant d'âmes qui se sentent aujourd'hui plus fortes que la mort qu'elles méprisent, plus belles que ce corps misérable qui bave de peur et claque des dents, désirent vivre d'une vie spirituelle et se reprennent à croire en leur immortalité. » C'est ainsi que l'humanisme s'oriente vers de plus hauts sommets. Il s'agit de remonter dans la boue et le sang la pente fleurie qu'Érasme et Montaigne avaient descendue. « Je me suis retiré dans une sape écartée, tout seul comme le passereau du psaume, ou comme le hibou dans son domicile. Mon cœur s'échauffe au dedans de moi et ma méditation me brûle. Douleur et joie. — Seigneur, faites-moi connaître mon destin. Dites-moi quel est le nombre de mes jours, pour que je sache ce qui me reste à vivre. Vous avez mesuré mon temps, et mon être est comme un néant devant Vous. Certes, tout ce qui vit au monde n'est que vanité : l'homme passe pareil à l'image qui s'efface. Mais Vous, Vous êtes mon attente, Seigneur. Vous êtes l'espérance de ceux qui n'ont plus à espérer. L'homme tiendrait à déshonneur d'être ainsi aimé le dernier et faute de mieux. Mais c'est Votre gloire éternelle et la marque de Votre grandeur, de recueillir les cœurs abandonnés et les restes de la vanité.

« Écoutez la voix de ma prière. Ne me laissez pas parler sans me répondre. Pourquoi Vous taisez-Vous? Ma raison me pousse à Vous et Vous la repoussez. Je cherche en Vous l'intelligence de mon être. Vous mettez des cantiques dans ma bouche. Illuminez mes ténèbres. Pourquoi Vous cachez-Vous?

« L'âme de l'homme appelle votre infini. Elle est trop petite pour le contenir, elle craque sous le poids de la divinité. *Remitte mihi ut refrigerer priusquam abeam et amplius non ero...* »

Lorsque à la fin du livre l'humaniste, « rêvant et priant », s'adresse, en deux invocations parallèles, à Zeus et au Père des chrétiens, comment ne pas sentir que la première invocation n'est que rêve de poète, le rêve du stoïcien qui s'en va, et que la seconde seule est prière, la prière du chrétien, qui demeurera?

Ce qui fait à mes yeux le charme incomparable du livre de Cazin, c'est qu'il est le témoin entièrement sincère de ce mouvement fugace, de ce passage, de ce détour divin, par lequel l'âme, incertaine encore, s'en va vers Celui qu'elle cherche, et qu'elle ne chercherait pas si elle ne l'avait trouvé.

PHILONOUS. — Eh ! Savez-vous si votre humaniste a trouvé?

THÉONAS. — Les solitaires, mon ami, savent bien des choses ; mais tout ce que l'on sait, il n'est pas nécessaire de le dire.

JACQUES MARITAIN.

Une science nouvelle : la Génétique.

Branche nouvelle de la biologie, la génétique jouit, dans les milieux scientifiques, d'une faveur d'autant plus grande qu'on attend d'elle non seulement des lois théoriques, mais des applications pratiques immédiates. On peut en effet la définir brièvement *la science des lois de l'hérédité*, et connaître ces lois, ce n'est pas seulement éclaircir le grave problème de l'origine des espèces, c'est encore pouvoir adapter nos races de plantes cultivées et d'animaux domestiques aux conditions les plus diverses de climat et de terrain, et même obtenir telle race ou telle variété possédant telles qualités qu'on désire. Essayons de donner une idée du domaine propre de cette nouvelle science.

De tout temps l'homme a admis que les êtres vivants engendrent des êtres qui leur ressemblent, « ressemblance » qui toutefois n'implique point identité des caractères individuels, mais seulement transmission des caractères essentiels, de ceux qui définissent le *genre* et l'*espèce;* ces notions générales ont été élucidées théoriquement par Aristote, mais leur application aux sciences naturelles est d'une extrême difficulté, et il a fallu plusieurs générations de savants pour donner aux sciences botanique et zoologique une classification qui, tout imparfaite et conventionnelle qu'elle reste, ne s'en rapproche pas moins de ce qu'on est convenu d'appeler la « classification naturelle » ; cette classification est l'expression d'un immense progrès, parce qu'elle met en évidence la loi de *subordination des caractères*, en vertu de laquelle on peut grouper les vivants en Embranchements, Ordres, Familles, Genres et Espèces. Ce sont ces caractères subordonnés que l'hérédité transmet sans modification des parents aux descendants. Mais la plupart du temps, l'hérédité est plus étroite encore, car, comme l'a montré le botaniste lyonnais Jordan, non seulement les caractères d'espèce mais encore ceux de race et de variété se transmettent normalement (si l'on évite les cas d'hybridation), avec une fixité rigoureuse. Les fameuses « espèces jordaniennes » sont ainsi des variétés aussi fixes que l'espèce proprement dite elle-même.

Parmi les caractères transmis par l'hérédité normale, il en est toutefois qui présentent une certaine variabilité dans leur *intensité;* on dit qu'il y a en ce cas *hérédité fluctuante.* L'étude de la loi de fluctuation de ces caractères constitue l'objet d'une partie de la génétique, la *Biométrique*, que les Anglais Galton et Pearson, l'Américain Davenport, le Danois Johansen ont développée abondamment, — et même avec surabondance, car l'application trop étroite du calcul aux phénomènes de la vie n'aboutit parfois qu'à des faux-semblants scientifiques.

La génétique s'occupe aussi des cas d'hérédité anormale, dans lesquels on voit apparaître chez les descendants de *nouveaux caractères* qui diffèrent de ceux des parents, — que la modification soit lente, obtenue grâce à la *sélection* (appliquée couramment par les agronomes et les cultivateurs) ou grâce à l'*adaptation progressive* à de nouvelles conditions extérieures, ou qu'on assiste au contraire à l'apparition brusque de nouveaux caractères transmissibles (*mutation* d'Hugo de Vries). Ce sont ces divers modes d'hérédité anormale qu'invoquent les théories transformistes, en supposant qu'ils peuvent donner naissance, non seulement à de nouvelles races et à de nouvelles variétés, mais à de nouvelles espèces.

Mais il ne faut pas considérer seulement la descendance de parents de même espèce (ou de même race, ou de même variété). C'est chez les *hybrides* obtenus par croisement d'espèces voisines (ou de races, ou de variétés différentes), que les génétistes ont jusqu'à présent étudié avec le plus de succès les lois de l'hérédité ; plus les espèces croisées divergent et moins l'expérience a chance de succès ; dans le cas où il s'agit d'espèces éloignées, on n'obtient rien, ou l'on produit des monstres ou des avortons, qui ne survivent pas. S'il y a descendance, l'hérédité peut être *unilatérale* et la descendance reproduit alors exclusivement le caractère du père ou de la mère ; ou bien l'hérédité est *mixte* et les descendants forment pour ainsi dire une moyenne entre les parents : ces hybrides peuvent être féconds et leur descendance ou bien revient aux types des ancêtres ou bien transmet indéfiniment les nouveaux caractères ; un troisième type est *l'hérédité en mosaïque*, découverte par le botaniste français Naudin, dont la valeur a été longtemps méconnue ; — dans ce cas, la descendance, au lieu de présenter une fusion des caractères ancestraux, présente ceux-ci séparément, comme plaqués les uns à côté des autres, espèce d'habit d'arlequin fait de morceaux empruntés aux deux espèces parentes ; de tels caractères sont soumis à la *disjonction :* un certain nombre d'individus à chaque génération perpétuent l'hybride primitif, les autres reviennent peu à peu au type

des parents. Enfin le type d'hérédité le plus célèbre est *l'hérédité alternante*, découverte par le moine tchèque Mendel. Elle ne se produit guère que si on croise deux variétés suffisamment voisines l'une de l'autre, séparées toutefois par des caractères bien tranchés et donnant entre elles des produits d'une fécondité égale à celle des parents. Dans ce cas, à la première génération tous les hybrides à peu près seront semblables à l'un des parents dont ils reproduisent le caractère ; Mendel appelle celui-ci *caractère dominant*, appelons-le *A ;* lecaractère de l'autre variété semblera avoir disparu, c'est le *caractère récessif* ou *a*. En réalité, la première génération présente le caractère *A* mais garde latent le caractère *a*. Ensuite les choses se passent suivant le schéma suivant. A la seconde génération, les plantes se diviseront en trois groupes : dans un quart d'entre elles le caractère *A* demeurera seul, à l'exclusion de *a*, et sera transmis désormais aux descendants d'une façon fixe ; dans un autre quart le caractère récessif *a* reparaîtra, et sera également seul transmis désormais ; mais une moitié des plantes se comportera comme les hybrides de la première génération, c'est-à-dire présentera le caractère *A*, tout en gardant latent le caractère *a*, et donnera de nouveau, à la troisième génération, un quart de plantes *A*, un quart de plantes *a*, une moitié de plantes *A* gardant *a* latent. Et ainsi de suite. La loi de Mendel permet ainsi une prévision numérique remarquable ; de là sa popularité, telle, qu'au dire d'Yves Delage, nombre de généticistes ne veulent plus voir les lois de l'hérédité qu' « à travers les œillères du mendélisme », abus d'autant plus fâcheux que cette loi ne s'applique qu'en un assez petit nombre de cas.

Tel est, présenté dans un raccourci extrême, l'ensemble des questions traitées par la génétique. Les personnes désireuses de se familiariser avec cette nouvelle science pourront se reporter au livre récemment publié, dans un esprit surtout pratique, par M. Coquidé (1), ou à l'ouvrage un peu plus ancien, et d'un style malheureusement trop divertissant, où M. l'abbé Germain Vieules rend compte de ses remarquables expériences et raconte l'*histoire pédigrée d'une famille de haricots* (2).

Comme toute science, la génétique a son vocabulaire propre, et elle fait bien. Mais les savants modernes, qui n'ont pas assez de mépris pour « la science verbale des anciens », abusent parfois des termes

(1) E. Coquidé, agrégé des sciences naturelles, docteur ès sciences, ingénieur-agronome, *Amélioration des plantes cultivées et du bétail. Génétique appliquée.* Paris, Baillère et fils.

(2) M. l'abbé Germain Vieules, *Histoire génétique pédigrée d'une famille de haricots.* Albi, 1914.

bizarres, dont on ne saisit pas toujours la nécessité. Cela n'est pas pour arrêter M. l'abbé Germain Vieules ; non content des expressions les plus abstruses des Anglo-Américains, il en fabrique de nouvelles, et cela ne lui suffisant pas, il s'en prend à la langue française qu'il retaille à sa fantaisie, forgeant des mots, créant des sens et ne reculant pas devant des phrases d'une page entière, ce qui ne facilite pas la compréhension de sa pensée. Puisque M. Vieules connaît la scolastique et l'aime, que n'a-t-il imité la sobriété et la clarté de ses grands docteurs? Quoi qu'il en soit, M. Vieules, généticiste savant autant qu'enthousiaste, a su obtenir dans un climat rigoureux, où jamais haricot n'avait poussé jusqu'alors, des haricots qui mûrissent, et cela en hybridant deux races de haricots verts grimpants dits cocos, fixées sans variation dans leur pousse depuis plus de trente ans. Or, et c'est ce qui fait l'intérêt de l'expérience, il n'y a que disjonction partielle des hybrides, sans retour complet aux parents ; et il y a en même temps apparition de caractères entièrement nouveaux. A ces belles expériences nous ferons deux reproches : M. Vieules ne nous dit pas quelles précautions il a prises contre les hybridations accidentelles ; pour peu probables qu'on les suppose chez le haricot, il aurait fallu en tenir compte, car on peut objecter que les caractères nouveaux peuvent venir de là. Rappellerai-je l'aventure des raphanodes de Carrière et Hoffmann? Ces auteurs, expérimentateurs de grande valeur, avaient cru démontrer entre 1864 et 1875 le passage par culture du *Raphanus raphanistrum*, plante sauvage de nos champs, au radis cultivé, très voisin botaniquement de lui. Or, Mlle Trouard-Riolle, dans son excellente monographie sur les radis cultivés (1), a prouvé sans conteste que le phénomène était dû aux hybridations accidentelles faciles entre ces deux espèces ; et que si l'on prenait les précautions nécessaires pour les éviter, le passage n'avait jamais lieu. L'autre reproche est le suivant : M. Vieules considère les races qu'il a employées comme pures. Les caractères nouveaux constatés ne proviendraient-ils pas, au contraire, de ce que la pureté n'était qu'apparente? Nous assisterions alors à une disjonction déclenchée par une nouvelle hybridation?

La génétique est une des sciences où l'on voit le mieux comment les recherches expérimentales peuvent s'allier à la spéculation philosophique, soit qu'elles l'appellent et la présupposent pour être interprétées convenablement, soit qu'elles lui fournissent une aide pré-

(1) Mlle Trouard-Riolle, *Recherches morphologiques et biologiques sur les radis cultivés.* Berger-Levrault, Nancy, 1914.

cieuse. Elle pose et suppose constamment, en effet, le problème de l'*espèce*, problème essentiellement philosophique en lui-même, et dont les applications cependant ne relèvent pas de la philosophie, mais des sciences de la nature. Fait remarquable, le botaniste et le zoologiste, — et plus particulièrement le généticiste, — ne peuvent pas se passer du concept d'espèce, dont ils usent sans cesse ; et, d'autre part, ils ne trouvent pas dans leur science de quoi élucider pleinement ce concept, de sorte qu'ils ont tendance, — lorsqu'ils philosophent sans recourir aux lumières de la philosophie — à le regarder comme un simple cadre artificiel, et à se montrer aussi nominalistes, dans la théorie de leur science, qu'ils le sont peu dans la pratique de celle-ci.

Ce reproche ne saurait viser M. Vieules, qui a le rare mérite de s'inspirer d'une saine philosophie (encore qu'au point de vue du vocabulaire, il abuse singulièrement des termes « psychique » et « spirituel »). Se fonde-t-il cependant sur une définition de l'espèce pleinement satisfaisante? Pour lui, reprenant en les modifiant légèrement les idées de Naudin, l'espèce est avant tout dans la « générabilité », c'est-à-dire dans le pouvoir d'engendrer des êtres semblables aux parents. Soit. Mais doit-on dire *d'une manière absolue* que « par la générabilité, nous pouvons savoir si deux individus ont un ancêtre commun, qui a vécu il y a des milliers d'années? » Assurément le pouvoir d'engendrer est le principal critérium de l'espèce ; il peut arriver toutefois que par accident ce critérium perde de sa valeur. Rien ne prouve que la stérilité classique du mulet, par exemple, ou celle des hybrides des digitales rouges et jaunes ne soit purement accidentelle, et c'est l'opinion d'un maître en la matière, M. Blaringhem. Et la possibilité d'hybrides féconds, *sans retour d'ailleurs aux espèces parentes*, comme dans le cas du léporide, issu du lièvre et du lapin, ou en botanique des formes nouvelles obtenues en croisant l'ægylops et le blé, ou le blé et le seigle, ne démontre pas nécessairement (bien que l'hypothèse ne soit pas invraisemblable) que les organismes ainsi croisés descendent d'un ancêtre commun, et appartiennent en réalité à des races depuis longtemps fixées de la même espèce. C'est qu'à vrai dire l'espèce n'est dans la générabilité, — comme dans la morphologie, — que par voie de conséquence ; nous n'avons pas là de quoi définir l'espèce. Le concept d'espèce ne peut se définir que dans l'ordre philosophique, en disant par exemple que les individus de même espèce sont ceux qui ont même *essence*. Mais d'autre part nous ne pouvons pas pénétrer dans ses notes intrinsèquement constitutives l'essence des êtres étudiés par les sciences naturelles, nous ne pouvons en juger que par des signes extrinsèques, et d'une manière purement descriptive, qui laisse place à une certaine approximation. En sorte

que l'espèce déterminée par le savant à l'aide des signes dont il dispose (espèce « systématique »), peut ne pas répondre toujours à l'espèce proprement dite (« espèce » philosophique), telle qu'elle nous apparaîtrait si notre esprit jouissait d'un discernement angélique.

On voit par ces considérations que la génétique touche de près à la philosophie, et qu'elle peut lui rendre de grands services en l'amenant notamment à préciser bien des notions afférentes au concept fondamental d'espèce. Il est clair également qu'en étudiant dans le détail les phénomènes de l'hérédité, elle fournit aux philosophes une foule de matériaux précieux. Mais c'est surtout par rapport au problème du transformisme que cette nouvelle science offre dès à présent un vif intérêt philosophique. Grâce à elle, en effet, les discussions concernant l'origine des espèces quittent le domaine de l'idéologie pseudo-philosophique et pseudo-scientifique pour celui de l'expérimentation véritablement scientifique. On s'aperçoit alors, au contrôle des faits, de l'extrême fragilité des hypothèses transformistes ; ce qui ressort de tous les faits observés jusqu'à présent, c'est que l'espèce est, comme dit M. Vieules, *infracturable;* quelles que soient les fluctuations intraspécifiques, les variations que l'on peut provoquer ne dépassent jamais les limites de l'espèce ; ni l'hybridation, ni la sélection invoquée par le darwinisme, ni l'influence du milieu et l'adaptation fonctionnelle invoquées par le lamarckisme, ni les mutations brusques découvertes par de Vries ne font apparaître d'espèces nouvelles, on ne se trouve jamais qu'en présence de nouvelles races ou de nouvelles variétés. Ce n'est pas parce que, dans les habiles expériences de M. Bonnier, des espèces de plaine cultivées dans la montagne ont pris au bout de plusieurs années le type alpestre correspondant, ou parce qu'en reproduisant artificiellement les conditions climatériques du Sahara ou du Spitzberg on reproduit en partant de nos plantes les types analogues de ces pays, que l'on prouve le transformisme. Ce que l'on prouve ainsi c'est la plasticité de la vie, la souplesse de l'activité immanente qui la caractérise et qui peut, dans certaines limites, s'adapter aux différentes circonstances ; c'est aussi l'étroitesse et l'insuffisance relative de l'actuelle classification systématique, dans les « genres », et même peut-être, en certains cas, dans les « tribus » de laquelle il faut parfois chercher l'espèce véritable. On peut dire, en définitive, que les études de génétique font clairement apparaître aujourd'hui le transformisme comme une hypothèse gratuite, une théorie dénuée de toute démonstration scientifique.

L. Pichet.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. MAURICE COLRAT

Imposer une politique suivie est bien la chose du monde dont la présente Chambre ait paru jusqu'ici le plus incapable. Ils sont là de fort honnêtes gens, intelligents et cultivés, venus de leurs départements avec des idées très hautes et d'excellentes intentions, et qui ne savent ni se concerter ni s'entendre. Sans doute, un tel n'est pas à sa place. Sans doute, il faudrait changer un tel. Et de se gratter la tête, pensifs : oui, mais qui?

Le principal défaut de ces hommes, c'est qu'ils ne se connaissent pas assez. Ils ignoraient leur force. Ils l'ont apprise depuis leur dernier vote, celui qui a rétabli les relations diplomatiques avec le Vatican. Quatre cents voix! C'est une affirmation numérique devant laquelle il faut s'incliner; mais si la majorité connaît enfin sa force, elle n'en sait pas encore le secret. Elle ne voit pas l'énergie et la valeur qui sont en elle et autour d'elle. Désireuse de faire des choses nouvelles, elle cherche des hommes nouveaux et elle n'a pas l'air de les trouver. Pourtant, il y en a dans ses propres rangs. Et l'un des plus désignés, grâce à son éloquence charmante et aisée, est sans doute M. Maurice Colrat. Il est difficile de réunir mieux que le député de Seine-et-Oise les conditions et les qualités qu'exige le Bloc national.

Dès sa jeunesse, M. Maurice Colrat s'est préparé aux affaires publiques. La politique et l'éloquence : sa vocation était là. Lettré, intelligent et riche, d'une famille éminente d'une vieille province de

France — celle qui nous a donné Castelnau — il a suivi la voie ordinaire des aspirants au gouvernement de la République parlementaire. Il fut, naturellement, secrétaire de la Conférence des avocats. Il eut aussi son organe, l'Opinion, pour rénover la République et la rendre plus athénienne. Il fut président des « Classes moyennes », ce qui était l'un assez beau courage dans un temps où les bourgeois avaient peu de confiance en eux-mêmes, peu de gratitude pour leurs défenseurs, et ce qui eût été courageux de tout temps, car jamais les hommes ne tiennent à passer pour « moyens » et les classes non plus. Mais c'était, en outre, fort adroit, car les classes moyennes, chez nous, c'est la force et c'est l'avenir.

Toutefois, jusqu'au scrutin de l'an dernier, la position d'un modéré comme M. Colrat lui donnait peu de chances électorales. Ainsi s'explique qu'il se soit tenu si longtemps à l'écart de la vie publique active, puisque aussi bien son dessein était de s'y mêler et d'y jouer un rôle. Il est entré au Parlement sur la même liste que M. André Tardieu, bien après que ses contemporains y avaient pris leur place. Déjà mûr, le voilà enfin à son banc.

Cette entrée tardive a-t-elle été pour lui un mal? Peut-être que non. M. Colrat entre au Parlement avec un passé intellectuel et littéraire, mais sans histoire politique. Par là, il est vraiment l'homme nouveau dont rêve désespérément cette Assemblée, et il n'a pas cette inexpérience qui déconcerte quand on la découvre chez un si grand nombre de ses collègues.

Il est un autre point par lequel M. Colrat s'adapte aux désirs, aux besoins et aux timidités de la majorité nouvelle. C'est un homme d'origine modérée, conservatrice même, qui a toujours eu l'étiquette républicaine. Maurice Colrat de Montrozier n'a-t-il pas tenu à s'appeler Colrat tout court? Montrozier était aristocrate. Colrat est classe moyenne.

Une majorité comme celle de la Chambre trouvera toujours des hommes disposés à la servir, des hommes qui, ayant reconnu d'où vient le vent, s'offriront à guider l'esquif dans la direction qu'ils ont découverte comme la plus favorable. Et depuis que la Chambre présente une majorité conservatrice, elle ne manque point d'hommes de gauche qui prétendent faire pour elle la besogne de conservation. M. Colrat n'est pas de cette espèce. Ce n'est pas un homme de gauche, venu par raison, ou revenu par atavisme ou par habitude à la politique modérée. C'est un homme élevé dans une longue tradition conservatrice, dans cette

tradition familiale qu'il a évoquée à la tribune, par un agréable mouvement d'éloquence. Conservateur d'origine, il est délibérément républicain, et a donné au régime ces gages anciens que la majorité, hantée par la crainte de passer pour réactionnaire, recherche avidement, un peu naïvement même, dans les étiquettes, les programmes et les déclarations.

Parmi tant de conservateurs d'hier, ralliés au nom de la politique d'union nationale, mais qui déplorent comme une infériorité et comme une tare et qui ressentent comme une honte secrète la nouveauté encore toute fraîche de leur républicanisme, M. Colrat est républicain, républicain de toujours. Que disons-nous? Il siège dans le groupe de la gauche républicaine, et les hommes de l'Entente, dont le cœur est tout près du sien, ont la chance d'avoir en lui un coreligionnaire qui avait, bien avant eux, inventé leur formule, et que ne compromet pas l'estampille discutée de leur groupe. Ah! que M. Colrat a donc d'esprit d'avoir toujours été républicain!

Donc, homme nouveau, c'est-à-dire sans passé parlementaire, ce qui ne l'a compromis ni à droite ni à gauche, classe moyenne toujours, précurseur de l'esprit politique actuel qu'il incarne merveilleusement, M. Colrat offre encore, aux yeux de la majorité, l'avantage de mépriser la politique pure. Car le Bloc national persiste à confondre la politique et même toute politique avec la cuisine affreuse de ces dernières années, et c'est une justice à rendre à M. Colrat qu'il abomine le régime radical-socialiste, et qu'il a toujours été au-dessus des intrigues de couloir et des catéchismes de congrès.

A la Chambre, il a longtemps attendu avant de s'affirmer. Le rapport sur la reprise des relations avec le Saint-Siège lui a fourni une occasion plus que propice : excellente. Il a débuté avec un bonheur absolu et une parfaite maîtrise. Il a montré un sens remarquable de l'à-propos en se chargeant de mener à bien l'opération par où s'est dégagée l'orientation de la majorité, par où elle a pris conscience d'elle-même et de ses destinées. Son discours a été d'une sincérité, d'une adresse et d'un art également remarquables. M. Colrat a négligé volontairement toutes les formules de réticences sous lesquelles se dissimulent souvent tant d'arrière-pensées. Et, inconnu encore — quant au fond de ses tendances — des quatre cents députés qui l'écoutaient et qui allaient le suivre et voter comme lui, il a, sans rien renier de ses positions antérieures ni de sa vie passée, trouvé le chemin de leur cœur. Il ne parle pas, lui, pour des élections radicales en 1923. Il joue hardiment la carte conservatrice.

Par là, M. Colrat a marqué la netteté et la clarté de son esprit politique. Il a indiqué subtilement qu'il était mieux qu'un orateur parfait, mieux qu'un penseur averti, et qu'il pouvait, devait être un homme d'action. Il s'est désigné. Et il a des raisons de croire que la majorité l'aura compris.

Au cas improbable où elle aurait hésité à comprendre, la faute en serait un peu à lui-même. M. Colrat a un défaut : une timidité incroyable et une modestie excessive. Cet homme qui, dans les milieux supérieurs, peut prétendre à tous les succès, craint affreusement la vulgarité et redoute d'affronter les jugements sommaires. S'il veut être un chef, il faudrait que l'on sût qu'on peut faire violence à sa modestie et qu'il peut vaincre sa timidité. Ceux qui cherchent les hommes d'action n'aiment pas qu'on se défie trop de soi-même, qu'on soit trop délicat et qu'on ait trop de goût. Pour sa carrière et pour son ambition, s'il en a, M. Colrat court un risque : c'est de passer pour un dilettante, un sceptique, et, malgré tout, un grand seigneur, quoique, pour la vie publique, il ne soit plus « de Montrozier ».

***

« L'Homme à la rose » et le théâtre de M. Henry Bataille.

Il convient de louer sérieusement M. Bataille du choix de son dernier sujet. D'ordinaire, il se complaît dans l'exceptionnel, l'irrégulier ou l'invraisemblable, il n'accepte de traiter que des thèmes en dehors du possible et du vrai, sous prétexte qu'il est poète : telle est la conception moderne de la matière poétique. Mais comme M. Bataille, type complet d'enfant du siècle, est l'homme le plus intoxiqué par les influences littéraires et qu'il subit à la fois celles du romantisme, du réalisme et du symbolisme, il transpose sa donnée première, irréelle et romantique, sur le plan de la vie moderne, pensant ainsi accorder au réalisme une juste part ; et, comme l'image danse et ne ressemble à rien de défini, il dit : c'est un symbole. Ce n'est pas nous qui le disons : M. Bataille, en présentant *la Femme nue*, a écrit qu'elle était symbolique et même qu'elle l'était « triplement ». Définition arbitraire, puisque tout symbole doit être la généralisation d'une donnée du sens commun, alors que le symbolisme de l'école prétend conférer le signe de l'abstrait et de l'uni-

versel à l'accidentel, à l'individuel ou à l'anormal. Tout symbole partant d'une conception romantique de la vie est nécessairement voué à la fausseté, puisque le romantisme accorde la primauté à l'individu et dans l'individu à la sensibilité, c'est-à-dire à tout ce qui est particulier par définition, à ce qui ne se généralise pas.

Partant de telles confusions, il va de soi que le théâtre de M. Bataille en est le royaume. Confusions sociales : ses personnages ont l'air d'enfants trouvés n'ayant jamais pénétré dans une société d'êtres normaux ; tous sont fils de M. Bataille, des malades. Ce n'est pas outrepasser les droits de la critique que d'expliquer le caractère morbide de ces héros par la neurasthénie dont leur auteur ne se cache pas de souffrir ; je crois même qu'il s'en vante comme d'une élégance, trait conforme à l'esthétique romantique. Tout le monde plaindrait M. Bataille, si lui-même et ses personnages n'avaient plus ou moins consciemment la prétention d'offrir en exemple leur propre maladie. Ne leur parlez pas du bien ni du mal. Ils accomplissent les actes et les signes extérieurs du sacrifice ou du crime. Ils sont indifférents aux sources profondes de la vie morale.

Confusions psychologiques : ils accomplissent invariablement des actions non conformes à leur caractère. S'ils prêchent l'héroïsme, ils sont canailles sans s'en apercevoir. S'ils sont présentés comme des êtres supérieurs, ils disent des sottises. S'ils parlent d'idéal, ils sont sensuels et égoïstes. Les filles de la plus pure noblesse tombent dans les bras du chien crotté qui leur donne des leçons de piano, sitôt que celui-ci leur a pincé la taille. Confusions dramatiques, M. Bataille faisant perpétuellement chevaucher le théâtre avec la littérature, le dialogue avec l'effet. Ses personnages parlent moins pour faire avancer l'action que pour faire des phrases. M. Bataille, tout comme M. de Bouhélier, croit qu'on peut faire à volonté du théâtre poétique, comme on applique une recette de cuisine. Trop sûr moyen pour n'être ni poète ni dramaturge. Mais comment, ayant confondu tant d'idées, ne confondrait-il pas les genres?

Confusions littéraires enfin, M. Bataille croit que le style tendu est le style noble, que le rare est la seule matière poétique comme le malsain la seule matière psychologique, et qu'on reconnaît le génie littéraire aux libertés qu'il prend avec la langue, comme le génie poétique aux licences qu'il prend avec la raison.

Il est impossible de brouiller plus de choses en une seule vie ; M. Bataille est le résumé de toutes les confusions d'un siècle. Voici la dernière, celle à laquelle il sera sans doute le plus sensible. Il croit dur comme fer, on le parierait, qu'il est un esprit affranchi et novateur, un penseur original, alors qu'il est composé de toutes les

erreurs d'autrui. Le genre qu'il cultive a une date et un âge : aujourd'hui, en 1920, un peu plus de quatre-vingt-dix ans.

Dans *l'Homme à la rose*, il a choisi un sujet raisonnable, qui n'a rien de bizarre, un sujet qui est à lui comme à tous, à vous, à moi : la légende de don Juan. Il mérite encore une autre louange : il a accepté pour ressort central une idée fort belle et qui n'est pas de lui, l'invention de Molina qui montre don Juan assistant à ses propres funérailles. Ce sujet universel, qui appartient à tous les écrivains de tous les âges et de tous les pays, M. Bataille l'a traité avec sa personnalité, comme on dit aujourd'hui ; avec son génie propre, dirait-on comme autrefois, si ce mot, dont le sens est maintenant restreint à une seule acception, ne risquait d'être mal compris. Un sujet, un tempérament, c'est la formule de l'art. L'amusant est de voir M. Bataille tirer d'une des plus belles légendes humaines le plus achevé des plagiats romantiques.

Et cette fois-ci, le résultat n'est que plaisant. D'ordinaire, on écoute les pièces de M. Bataille crispé par tant de fausseté unie à tant de prétention, par cette manière maladive de voir et peindre la vie au rebours du sens commun, ce daltonisme intellectuel qui voit le vert en rouge ainsi que dans l'île des Changements de couleurs de la légende celtique. Cette fois, quand on a accepté carrément le désaccord entre la magnifique tradition inspiratrice et la littérature de M. Bataille, il n'y a plus qu'à admirer l'accord parfait entre les dons de l'écrivain et l'usage qu'il en tire. De tout temps, M. Bataille a fait des pièces romantiques et il n'est pas capable d'autre chose. Quand il nous les donne pour des tragédies modernes en nous disant : « Voilà la vie », on se fâche. Mais quand le drame romantique n'est qu'un drame romantique et que visiblement l'auteur nage dans la fausseté du genre comme un poisson dans l'onde, il ne reste qu'à se divertir en admirant la concordance.

Au premier acte de *l'Homme à la rose*, don Juan a quarante ans. Il accompagne un ami dans le parc d'un château près de Séville. La châtelaine l'attend sur la terrasse. Don Juan préfère, ce soir-là, écrire ses mémoires au clair de lune et cède sa place à son ami, qui sera tué par le mari jaloux. Celui-ci s'acharne sur la victime au point de la défigurer. Don Juan conçoit alors l'idée de laisser croire à sa disparition. Pour donner le change, il glisse ses mémoires dans le manteau du mort. Le mari qui les découvre y met le point final, en se servant d'une plume trempée dans le sang qui ruisselle du visage du mort.

Le deuxième acte montre les funérailles dans la cathédrale de Séville. On voit au fond le chœur où se déroule la cérémonie tandis

qu'en avant de la scène, don Juan se tient en compagnie d'un confident. Les assistants entrent ou sortent. Don Juan regarde, écoute. Il fait des réflexions à la cantonade. Il arrête ses anciennes maîtresses pour causer avec elles. Ici M. Bataille a traité très largement la vraisemblance littérale et il a bien fait. Ce n'est pas celle-là que nous demandons. Il suffit que don Juan se cache le visage sous un pan de manteau pour devenir aussi invisible que Gygès. Je loue M. Bataille de cette liberté ; j'aime que le théâtre se souvienne qu'il est artifice.

A la fin de l'acte, don Juan courtise une petite fille, qui, ne le reconnaissant pas, le repousse durement. Ce premier échec lui est si sensible qu'il prend le parti de rester à jamais caché aux yeux du monde.

Nous le retrouvons au troisième acte, cinq ans après, dans une auberge écartée. Il essuie un nouvel échec auprès d'une jeune veuve. Celle-là lui préfère un vieux militaire parce qu'il a de beaux souvenirs de gloire. Ce deuxième insuccès détermine chez don Juan un mouvement inverse du premier. Il veut redevenir don Juan : trop tard, on ne le croit plus. Lui-même, qui veut exhumer ses mémoires à titre de preuve, ne reconnaît plus sa propre légende. Les souvenirs du passé se dressent devant lui sous la forme d'apparitions : des figures féminines, puis la mort. Désespéré, il veut se tuer. La vue d'un jeune couple le ranime, et il accepte de donner cinq douros à la servante de l'auberge pour connaître encore une forme de l'amour.

Ce personnage unique de don Juan n'a point de caractère, ce qui est une invraisemblance, psychologique, celle-là, et inadmissible. On ne remporte de victoires, dans tous les ordres de l'activité humaine, que par la supériorité du caractère unie à celle de l'intelligence. Si don Juan s'était toujours laissé vaincre par la première résistance rencontrée, il n'eût jamais conquis aucun cœur de femme. La grande conception philosophique de M. Bataille a été de nous montrer un don Juan inégal à sa légende, sans caractère comme sans raison, un don Juan neurasthénique. C'est une conception, une antithèse romantique, où paraît dans le lointain une philosophie romantique, elle aussi, de l'histoire : voilà, semble dire M. Bataille, comment se forme la légende et comment l'histoire s'écrit. Mais alors, pour que cette donnée fût cohérente, il fallait nier non seulement la légende de don Juan, mais en première ligne, les succès qui l'ont déterminée. M. Bataille accepte la cause et nie l'effet. Dans trois mille ans, il sera soutenable de dire : « Napoléon n'a pas remporté autant de victoires qu'on le raconte, elles

ont été très amplifiées ; c'est un bruit que les Français ont fait courir. » M. Bataille dit : « Ce Napoléon, qui a remporté tant de victoires, n'était qu'un pauvre homme. » On peut dire : « En dépit d'une réputation usurpée, M. Bataille n'est qu'un méchant auteur. »

Goûtons la satisfaction de constater que ces esprits « avancés » et « affranchis » sont les moins originaux des hommes. La pièce tâche de se donner des airs de profondeur shakespearienne et, comme on peut s'y attendre, elle n'aboutit qu'à ressembler à du mauvais Hugo, un Hugo qui ne saurait plus ni faire des vers ni écrire en français. Dans le détail, l'imitation est plus frappante encore, le drame entier a l'air fabriqué avec des bouts de *Cromwell*, d'*Hernani*, de *Lucrèce Borgia*, de *Ruy-Blas*. Cette imitation est inconsciente. De même qu'autrefois on avait la ressource de mettre en pièces Malherbe en des vers recousus, M. Bataille recopie sans s'en apercevoir ses maîtres romantiques. Avec le moindre bagage de souvenirs littéraires, on s'amuse à *l'Homme à la rose* comme à une parodie involontaire du drame de 1830...

Il faudrait enfin pouvoir donner une idée de la syntaxe de M. Bataille et du perpétuel démon de l'impropriété qui le possède. Lui et son école tombent dans le travers tant reproché à l'école pseudo-classique de Delille. Elle croyait pratique de substituer la métaphore à l'expression directe. Ils usent d'un style transposé, ils croient que ce qui n'est ni simple ni naturel, est poétique. On a fort drôlement baptisé M. Bataille, à propos de cet *Homme à la rose*, le grand poète de gauche. J'espère que ça lui restera.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'Allemagne et le traité de paix, 30 novembre. — *Note allemande à la Ligue des nations protestant contre les plébiscites d'Eupen et de Malmédy.*

9 décembre. — *Le gouvernement allemand répond par un refus à la note du général Nollet exigeant le désarmement et la suppression des organisations d'auto-protection. Il déclare que la question du maintien ou de la suppression de ces organisations est une affaire intérieure et invoque les nécessités du moment pour ne pas procéder au désarmement des gardes civiques en Bavière et en Prusse orientale.*

10 décembre. — *Le gouvernement allemand rejette le projet des Alliés de faire voter à Cologne les émigrés de Haute-Silésie, lors du plébiscite qui va avoir lieu dans cette province et demande que la question soit réglée par une conférence. Il rejette également la protestation des Alliés contre les discours de MM. Fehrenbach et von Simons en territoire occupé. A ce propos, la réponse allemande exprime la conviction ironique que le voyage de ces deux ministres « a plutôt contribué à calmer les esprits ».*

14 décembre. — *Une manifestation est organisée à Munich par les professeurs de l'Université, sous les auspices du président de la Diète, pour protester contre l'emploi des troupes noires en Allemagne occupée.*

16 décembre. — *Ouverture de la conférence technique de Bruxelles où se rencontrent les experts alliés et les experts allemands. Ceux-ci vont avoir à répondre aux questions qui leur seront posées sur la situation économique et financière du* Reich *et à exposer les propositions qu'ils formulent. Les experts alliés feront leurs rapports à leurs gouvernements respectifs et procès-verbal de leur réunion sera communiqué à la Commission des réparations.*

Société des nations, 4 décembre. — *La délégation de l'Argentine se retire de la Ligue des nations. Elle demandait l'admission de la Ligue de tous les États souverains, donc de l'Allemagne.*

13 décembre. — *La Société des nations adopte le projet présenté par M. Léon Bourgeois d'une cour internationale de justice.*

Italie, 1er décembre. — *Le gouvernement italien somme la régence de Fiume de retirer ses troupes à l'intérieur des frontières de l'État de Fiume. Gabriele d'Annunzio refuse et déclare la guerre à l'Italie. Le blocus de Fiume est aussitôt décidé.*

Grèce, 2 décembre. — *Conférence de Londres. L'Angleterre, la France et l'Italie donnent à la Grèce un avertissement solennel. Dans le cas où Constantin serait rappelé sur le trône, les trois gouvernements déclarent se réserver une entière liberté d'action pour régler cette situation.*

5 décembre. — *Les résultats du plébiscite grec sont favorables à l'ex-roi Constantin : près d'un million de voix pour* 110 383 *voix contre* 1 190 *bulletins nuls et* 1 062 *bulletins blancs.*

9 décembre. — *Le gouvernement grec invite Constantin à rentrer.*

10 décembre. — *Le ministre de France à Athènes annonce au gouvernement grec qu'en cas de restauration du roi Constantin, la France retirera aussitôt son concours financier.*

Mais, dès lors, il devient impossible de demander à la Grèce de continuer son effort militaire en Asie Mineure. Une revision du traité de

Sèvres s'impose et elle est réclamée en France par la plus grande partie de la presse.

Autriche, 9 décembre. — *Après plusieurs tours de scrutin où aucun des candidats en présence (chrétien-social, socialiste, pangermaniste) n'a réussi à rallier la majorité, l'Assemblée nationale élit président de la République le docteur Michel Hainisch, pris en dehors des partis, mais favorable au rattachement à l'Allemagne. La situation de l'État autrichien, telle que l'a créé le traité de paix, devient chaque jour plus difficile et plus précaire. Le gouvernement de Vienne annonce un effondrement économique et financier à brève échéance s'il ne reçoit pas de secours en argent et en vivres d'ici le 15 janvier.*

Yougo-Slavie. — *La situation n'est guère meilleure en Yougo-Slavie, où les élections à la Constituante n'ont apporté que de nouveaux éléments de confusion. Le bruit a couru un moment de la proclamation d'une république paysanne à Belgrade. Le cabinet Vesnitch ayant donné sa démission, un nouveau ministère est en formation.*

Turquie, Syrie et Arménie, 3 décembre. — *Un détachement français est surpris par les Turcs à Aïn-Cherkit (Syrie), à vingt-cinq kilomètres au sud de Latakieh.*

— *La France, l'Angleterre et l'Italie refusent d'admettre dans la Société des nations l'Arménie, qui vient de se constituer en république soviétique. Cette décision provoque le retour à Paris de M. Viviani, délégué français, mécontent d'avoir vu rejeter l'admission de l'Arménie qu'il avait soutenue.*

12 décembre. — *Le gouvernement d'Angora décide d'envoyer un représentant auprès de Lénine. On apprend d'autre part, qu'en violation du traité de Versailles, l'Allemagne entretient une mission militaire à Angora, auprès de Mustapha-Kemal.*

A. M.

Le Gérant : Robert Tisné.

PARIS — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25821.